

Le grand cristal de Terk

Randa, Peter

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICIPATION



PETER RANDA

LE GRAND CRISTAL DE TERK



F L E U V E N O I R

PETER RANDA

**LE GRAND CRISTAL
DE TERK**

COLLECTION
« ANTICIPATION »

EDITIONS FLEUVE NOIR
69, Boulevard Saint-Marcel — PARIS-XIII^e

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41, d'une part, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1^{er} de l'Article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code Pénal.

© 1972 « Editions Fleuve Noir », Paris. Reproduction et traduction, même partielles, interdites. Tous droits réservés pour tous pays, y compris l'U. R. S. S. et les pays Scandinaves.

PROLOGUE

A mon réveil, lorsque je suis sorti d'hibernation, j'ai consulté le plan de vol de ma nacelle de survie... Elle a franchi six cent dix-huit parsecs... J'ai plongé plus loin que n'importe quel être humain au milieu d'une galaxie inconnue et il me reste sans doute peu de chance de revoir un jour ma planète natale.

Terre 0[1].

Personne, à ma connaissance, n'a jamais franchi une aussi longue distance en état d'hibernation et j'ignore absolument le temps que cela m'a pris, compte tenu du fait que les nacelles de survie ne se mettent jamais en survitesse.

Pour le savoir, il faudrait que je confie à un ordinateur la bande d'enregistrement de mon pilote automatique..., mais je n'ai pas d'ordinateur.

Six cent dix-huit parsecs !... Tout ce que cette distance a de fabuleux me donne le frisson. Ma nacelle a dû être lancée sur une trajectoire maudite. Six cent dix-huit parsecs sans rencontrer de planète habitable. J'ai dû nécessairement frôler d'innombrables fois des zones de salut, mais juste d'un peu trop loin.

Et maintenant ?

Maintenant, je suis à proximité d'une planète où la vie sera possible pour moi. Je suis même peut-être déjà en orbite autour de cette planète, mais je n'ai pas le courage de m'en assurer.

J'ai le sentiment d'être très vieux... Mortellement vieux... Peut-être parce que ma barbe a poussé et que je l'ai sentie sous mes doigts lorsque j'ai touché mon menton.

Pourtant, c'est une barbe drue et mon visage n'est pas ridé. Ça n'empêche pas que je suis sans force, veule... Désabusé, au bout de mon rouleau... Prêt à me laisser mourir alors que je viens de ressusciter du fond des âges.

Avec une peine infinie, je tends le bras pour atteindre un des tiroirs de mon tableau de bord placé juste à hauteur de ma tête et sur le côté droit de ma couchette.

Normalement, il devrait contenir des pilules vitalisantes... Normalement..., mais ont-elles encore le moindre pouvoir après un voyage de six cent dix-huit parsecs ?

Voilà !... Ma main ramène un tube de matière plastique. Il paraît intact. J'en fais sauter la capsule. Les phrases du manuel de survie qu'on m'a fait apprendre par cœur pendant mon entraînement me reviennent automatiquement à la mémoire.

« Pas plus de deux pilules à la fois et pas plus de deux pilules toutes les heures. »

Ça ne doit être valable que si on les prend dans des conditions normales. Je suis tenté d'avaler tout le tube d'un seul coup tant ma faiblesse est extrême, mais, à la dernière seconde, je préfère respecter les instructions du manuel.

Je pourrai toujours prendre une dose massive si je n'obtiens pas de résultat. Je n'avale donc que deux pilules. Elles sont minuscules, moins grosses que des grains de riz ou de blé. De plus, elles n'ont aucun goût. Je les déglutis péniblement car ma gorge est sèche, presque râpeuse. J'ai soif tout à coup. Une soif effrayante, mais il n'y a aucune boisson dans ma capsule de survie.

Juste ces pilules vitalisantes qui ne doivent plus receler la moindre énergie. Si... J'ai soudain l'impression que mon sang se remet à couler dans mes veines, à bouillonner même, et le feu me monte aux joues. Je n'ai plus soif et je retrouve ma lucidité.

D'un seul coup... Il me faut quelques instants pour le réaliser, puis je me mets à rire. J'éclate de rire. Un rire qui me secoue tout entier car je suis sauvé... *Sauvé.*

Je me revois soudain à bord du *Flacourt* lorsqu'il a été touché de plein fouet par une fusée désintégrante. Ce n'est pas vieux... Il y a une heure à peine.

Une heure !... Je me trouvais dans ma cabine. Un hasard qui m'a sauvé la vie car ça a été une question de secondes. Par miracle, j'ai réussi à ouvrir ma nacelle de survie du premier coup et j'ai pu me glisser dedans pendant que tout craquait autour de moi.

Par miracle, oui... J'étais à moitié assommé par un choc brutal lorsque j'ai appuyé sur le bouton d'expulsion.

Tout me revient... Des images d'une précision effrayante. Je me revois dans l'espace au milieu du déchaînement de la bataille... Sur mon écran de visibilité extérieure, j'ai aperçu une dernière fois le *Flacourt* en train de s'ouvrir comme un fruit trop mûr.

J'ai vu aussi les deux vaisseaux de la Confédération qui nous avaient attaqués... Je sais qui a gagné cette bataille de Roprta, mais je me demande qui a finalement gagné cette guerre.

La Confédération ou l'Empire ?... Ça ne doit plus avoir d'importance, aujourd'hui.

Durant combien de temps ai-je erré dans l'espace pour parcourir six

cent dix-huit parsecs ? Même si je retournais sur Terre O, je n'y reconnaîtrais plus rien. J'aurais affaire à des gens qui me seraient aussi étrangers que les pires sauvages d'Anctana ou d'Orson.

Je pousse un soupir. J'ai une nouvelle vie devant moi... Une vie qui sera sans rapport avec l'ancienne. Je n'ai plus rien de commun avec qui que ce soit. Je commence. C'est un peu comme si je venais de naître.

Comme si j'avais un jour et un acquis atavique qui ne me servira sans doute à rien.

D'un coup de reins, je me retourne sur ma couchette pour faire face au tableau de bord de la nacelle dont je branche l'écran de visibilité extérieure.

Tout fonctionne encore. Je n'en reviens pas d'autant plus qu'il s'agissait d'une nacelle expérimentale à double cabine. Six mètres de haut pour deux de large.

Sur mon écran, une planète !... Une boule monumentale légèrement aplatie aux pôles. Au fond, c'est peut-être Terre O ?... Pourquoi n'y serais-je pas revenu après un périple de six cent dix-huit parsecs ?

Si c'est le cas, elle a bien changé, la Terre. Elle n'a plus que deux continents, s'étirant tous les deux de l'équateur vers les pôles. Deux continents séparés par un minuscule détroit... Enfin, minuscule vu d'où je suis.

Je consulte mes cadrans de détection. Planète de type Terre : trois quarts d'océans pour un quart de terres émergées, civilisation avancée, quelques déserts, très peu de jungles et de savanes, des villes importantes.

Civilisation avancée !... Mauvais, cela. Les civilisés sont toujours méfiants et peu respectueux des principes sur lesquels ils établissent leur morale.

Il faudra que je sois prudent, très prudent. D'autant plus que je ne dispose que d'un armement rudimentaire : un pistolet à balles, une mitraillette et un paralysateur.

Je me redresse pour ouvrir le coffre spécial. Le paralysateur est là, le pistolet et la mitraillette aussi et ce n'est pas tout. Je découvre également un assimilateur de pensées et la petite boîte carrée d'un compensateur de gravité.

Ça, je ne m'y attendais vraiment pas car il s'agit de deux techniques qui viennent tout juste d'être mises au point. Pour moi, car, en réalité, il y a d'innombrables siècles que cela s'est produit..., d'innombrables millénaires même.

Mon ventre se serre, exactement comme si j'étais pris de vertige en me penchant par dessus un gouffre. Il y a un peu de cela dans ma

situation...

Un assimilateur de pensées !... Ça me donne une idée : au lieu de me présenter sur cette planète inconnue comme un Terrien rescapé d'une lointaine bataille, je pourrais peut-être essayer de me fondre dans la population. A condition que mon apparence physique ne soit pas trop différente de celle des hommes que j'y trouverai. Il faudra voir. Si je peux passer pour un indigène, je jouerai les amnésiques... sur certains points.

Oui... De toute façon, ça ne me servirait à rien de parler de Terre O sur cette planète. Terre O est un mot qui n'aurait aucun sens pour ses habitants. Je suis beaucoup trop loin de ma base de départ. Trop loin dans une galaxie que les Terriens n'ont jamais explorée.

D'ailleurs, je ne suis plus un Terrien. Il faut que je m'imprègne totalement de cette idée. Je ne suis plus qu'un homme de l'espace.

Qui n'a pas eu de commencement.

CHAPITRE PREMIER

La couche de nuages est épaisse et basse, très basse même. Ma nacelle de survie en sort à proximité d'un grand village dont je vois briller les lumières dans une sorte de brume.

Il pleut !... Le temps idéal pour une opération dans le genre de celle que je suis en train de réaliser car, normalement, il ne devrait y avoir personne dehors. Je dirige ma nacelle à la main et je vole à faible hauteur, sans m'éclairer.

Durant quelques centaines de mètres, je longe ce qui me paraît être une route, puis mon attention est sollicitée par une lumière qui brille sur ma droite. Je la distingue derrière un rideau d'arbres en même temps que la masse sombre d'un très grand bâtiment.

Cette lumière provient d'une fenêtre qui me paraît située au second étage du bâtiment.

Peut-être ce que je cherche ! Doucement, je me rapproche : une maison située au milieu d'une grande propriété entourée de murs. Pour autant que je puisse en juger dans l'obscurité, il s'agit d'un parc.

Je dois prendre un risque... Doucement, je fais franchir les murs à ma nacelle de survie, puis je l'emmène au sol, entre les arbres, à une centaine de mètres du bâtiment principal.

Il y a en a plusieurs... Je m'en rends compte maintenant que je suis tout près. Sans doute une maison d'habitation et des communs. Une maison importante. Le tout assez semblable à ce que l'on pourrait trouver sur Terre O, ce qu'on y trouvait de mon temps. Qu'est-ce que cela veut dire « de mon temps » ?

Tout est décalé et faussé pour moi, désormais, et ça le restera tant que je n'aurai pas oublié définitivement mon origine terrienne. Je me laisse glisser dans la seconde cabine de la nacelle ou, plus exactement, ce que l'on peut utiliser comme cabine lorsqu'on est dans l'espace.

En réalité, il s'agit du sas de sortie qui est assez grand. Je suis prêt à sortir et je vérifie mon ceinturon. D'abord, mes armes. Un geste instinctif. Je le fais machinalement chaque fois que je dois affronter un danger.

Pistolet à gauche, paralysateur à droite, laser portatif... Je porte une combinaison noire climatisée dans laquelle je me sens à l'aise et je me suis coiffé de mon casque spatial.

Le cœur battant, j'actionne le mécanisme d'ouverture du sas. Les lourdes portes blindées coulisent silencieusement. C'est extraordinaire après si longtemps.

Je me trouve dehors et, immédiatement, je suis assailli par la pluie. Une pluie rageuse pendant qu'un formidable coup de vent hurle dans les branches des arbres qui m'entourent.

Un instant, je relève la visière de mon casque pour respirer l'air frais. Une sensation exaltante après l'éternité que je viens de passer, claustré dans la cabine de la nacelle de survie.

Derrière moi, le sas s'est refermé automatiquement et je règle à mon poignet l'émetteur relié à l'ordinateur de pilotage.

En cas de besoin, je pourrai appeler la nacelle auprès de moi ou la renvoyer dans les nuages pour la cacher. Un sourire de satisfaction monte à mes lèvres. Cette fois, je peux me mettre en route. Je fais quelques pas et, soudain, j'ai la prescience d'un danger.

Je dégage mon paralyseur en pivotant sur moi-même. Une énorme bête bondit sur moi en grondant sourdement. Je la cueille au vol et elle se fige. J'évite sa masse d'un mouvement du corps et elle va s'affaler quelques mètres plus loin.

Elle n'est que paralysée, mais elle en a pour au moins une demi-heure. Je me penche. Il s'agit d'un chien géant. Un chien qui n'a pas aboyé en chargeant. Il y en a peut-être d'autres en liberté dans le parc...

Du coup, par prudence, j'actionne mon compensateur de gravité bien que je tiens à ménager l'énergie dont je dispose pour m'en servir et, d'un coup de talon, je me propulse à une dizaine de mètres de hauteur avant d'actionner mes minuscules rétrofusées dorsales pour me propulser en direction du bâtiment.

Les rafales de vent me cinglent et parviennent parfois à me déséquilibrer, mais je tiens bon. Je vise la fenêtre éclairée. Je parviens à m'y accrocher, puis je me hisse silencieusement sur son entablement.

Sous mes yeux, un grand bureau... Ou, plus exactement, une bibliothèque. En tout cas, je vois des rayons chargés de livres. Il y en a de toutes les dimensions dans des reliures somptueuses, me semble-t-il. Un homme est là aussi... Un homme à cheveux blancs, en train de lire, allongé sur une sorte de lit de repos, la tête relevée par un coussin.

Il est grand avec un visage distingué. Front large, menton carré, lèvres pleines. Rien, à première vue, ne le différencie du Terrien que je suis. Noms sommes tous les deux de la même race.

Soulagé, car cela signifie que je pourrai me mêler à la population de cette planète, je le détaille mieux. Il porte des pantalons bouffants

bleu roi et une blouse de soie blanche, serrée à la taille par une large ceinture du même bleu que ses pantalons. Aux pieds, de courtes bottes de cuir fauve.

Donc, je passerai inaperçu dans la foule et, en jouant la comédie de l'amnésie, je pourrai sans doute cacher mes origines, mais, pour cela, il faut que j'apprenne certaines choses indispensables. Cet homme peut me les faire découvrir, mais il faut que ce soit à son insu.

De nouveau, un sourire monte à mes lèvres. Il va falloir faire vite, mais ce ne sera pas mon premier enlèvement et j'ai l'habitude d'agir avec célérité. Je suis d'ailleurs entraîné pour réaliser les missions de commandos les plus délicates.

Dégageant le laser de ma ceinture, je le braque sur le bois de la fenêtre afin de le découper à hauteur de son espagnolette. Ça ne me prend que quelques secondes et si mon laser fait du bruit, celui-ci est largement couvert par le souffle de la tempête qui assaille la maison.

En tout cas, l'homme ne bouge pas et il continue à lire, je replace mon laser dans son étui. Il ne me reste plus qu'une faible poussée à donner et la fenêtre s'ouvrira. J'empoigne mon paralysateur.

Un coup de genou et les battants s'écartent pendant que le vent, furieux, s'engouffre dans la pièce. Surpris, l'homme relève la tête et se dresse. Il m'aperçoit et son geste d'ahurissement est stoppé par le fluide de mon paralysateur.

Au même instant, j'entends crier sur ma droite. Je me retourne. Une jeune fille, que je n'avais pas vue de l'extérieur car elle m'était cachée par l'angle du mur, s'est dressée aussi et me fixe d'un regard affolé.

Evidemment, je dois être plutôt impressionnant. Tout de noir vêtu et le visage dissimulé derrière la visière de mon casque spatial... Mon paralysateur coupe net un nouveau cri qui allait jaillir de la gorge de cette jeune fille.

Dieu qu'elle est belle ! Dans les vingt ans, grande, mince, blonde... Un visage d'ange. Elle porte un court short blanc et rien pour cacher sa poitrine. Ses seins sont admirables. Attachés hauts, fermes et provocants.

C'est la fille ou la petite-fille de l'homme aux cheveux blancs.

Rapidement, je traverse la pièce pour aller tirer le verrou d'une porte qui donne, je vérifie en l'entrebâillant légèrement, sur un couloir. Je reste une seconde à écouter, mais je n'entends rien.

Tout le monde paraît dormir dans la maison. Il y a encore une seconde porte. A gauche de la fenêtre... Avant de la fermer, je l'ouvre également. Une chambre à coucher !

Je fais tout cela sans hâte et sans m'énerver. Je suis aussi calme que si j'étais en service commandé ou si j'effectuais une simple manœuvre

de routine.

Pourtant, d'un instant à l'autre, des serviteurs peuvent surgir et je n'aimerais pas être surpris car cela compliquerait tout pour moi.

Surtout si j'étais amené à me servir de mes armes. De mon pistolet, par exemple, qui ne fait peut-être pas partie de l'arsenal des habitants de cette planète.

Je branche sur mon poignet l'émetteur qui télécommande la nacelle de survie, puis je retourne à la fenêtre pour surveiller son arrivée. Jusqu'à présent, tout se passe normalement. On ne se doute de rien dans la maison.

Voilà la nacelle. Elle surgit brusquement des ténèbres et je la conduis de façon à placer son sas exactement dans l'encadrement de la fenêtre restée ouverte. Parfait !

Qui vais-je emmener ?... L'homme ou la jeune fille ?... Tous les deux peuvent m'apprendre ce que je dois connaître. Naturellement, la jeune fille est plus agréable à regarder. Peut-être trop et c'est ce qui me décide pour l'homme.

Je l'empoigne et je le charge sur mon dos. Compensateur de gravité... Quittant le sol avec mon fardeau, je flotte jusqu'au sas de la nacelle qui s'ouvre devant moi car je l'ai réglé sur mes ondes biologiques.

Je pénètre dans la cabine inférieure, puis je me propulse dans celle du dessus où je dépose mon prisonnier sur la couchette où j'ai hiberné si longtemps.

Le sas s'est refermé. J'abaisse la manette de décollage. Accélération verticale !... Au bout de quelques secondes, les nuages absorbent la nacelle et je peux la stopper.

A l'abri des nuages, la nacelle est invisible du sol. Je vérifie, une fois de plus, ses réserves d'énergie. Elles sont suffisantes pour ce qui me reste à faire et je vais prendre l'assimilateur de pensées dans le coffre spécial où je l'ai découvert avec mes armes.

Il est composé de deux casques de métal reliés par un fil métallique et pourvus chacun d'une prise qu'on branche directement sur l'énergie des moteurs.

Je place un des casques sur la tête de mon prisonnier et je me coiffe de l'autre. Tous les deux sont branchés et il me suffit de mettre le contact. A genoux devant la couchette sur laquelle repose mon prisonnier, j'ai une seconde d'hésitation.

Trois fois dans le passé, je suis passé sous un assimilateur et j'en garde un très mauvais souvenir. Oh ! il n'y a pas de danger, mais on éprouve une sensation extrêmement désagréable.

On se sent le jouet de forces supérieures, du moins on en a

l'impression et, peu à peu, l'esprit se vide et se glace. Oui, c'est cela le plus dur. On croit avoir un bloc de glace à la place du cerveau et on s' imagine qu'on ne redeviendra jamais normal.

C'est faux. Je me domine et je mets le contact. Un ronronnement, d'abord très doux, me berce, puis va en augmentant. Déjà, je n'ai plus mon libre arbitre et je ne pourrai plus arrêter l'expérience. Il faut que j'attende qu'elle finisse d'elle-même, lorsque mon cerveau n'aura plus rien à enregistrer et que l'aiguille d'un cadran que je ne peux pas voir se pointera sur *saturation*.

Je vais tout connaître de mon prisonnier... J'aurai son instruction. Je vais devenir un autre lui-même... Evidemment, lors de mes expériences passées, au centre de la garde spatiale sur Terre O, je n'ai jamais été aussi loin.

Il s'agissait de courtes démonstrations et le professeur qui dirigeait les tentatives coupait le contact au bout d'un quart d'heure pour nous expliquer ensuite ce qui se serait passé.

Un quart d'heure !... J'en aurai pour combien de temps, aujourd'hui ? Tout dépend de ce que mon prisonnier a à m'apprendre... Voilà ! Le vide commence à se faire dans mon esprit qui se glace progressivement... Un peu comme si je me dédoublais... Oui, c'est cela. Je pense encore, mais en dehors de moi et je n'ai pas du tout le sentiment que je m'enrichis.

Je ne l'aurai, du reste, jamais. Lorsque ce sera fini, des tas de connaissances se seront ajoutées aux miennes et je n'en aurai pas conscience. Ces connaissances ne jailliront du tréfonds de ma mémoire que si elles sont sollicitées.

Par exemple, si je me trouvais brusquement retransporté sur Terre O après l'expérience, je n'apprendrais, je ne découvrirais jamais ce que mon subconscient a enregistré.

Il faudra qu'on me parle dans la langue de la planète de mon prisonnier pour que, par association d'idées, je me rende compte que je connais cette langue et que je la parle couramment.

Et ainsi de suite.

Le ronronnement s'amplifie dans ma tête. Je ne vois plus l'homme allongé sur la couchette. Toute la cabine de la nacelle de survie paraît se remplir d'un brouillard qui s'épaissit de plus en plus.

Un brouillard gris..., puis rose..., puis bleu... Toutes les couleurs défilent comme dans un kaléidoscope. La cadence s'accélère et je perçois soudain un gémissement.

Mon prisonnier ?... Non... C'est moi et des larmes roulent sur mes joues car, dans ma tête, la douleur est intolérable. Je suis en train de devenir fou. Une bête monstrueuse est en train de me dévorer, de me

ronger à l'intérieur. Je suis comme absorbé et la panique me prend.

J'ai peur..., *peur...*, et, brusquement, c'est fini. Plus de ronronnement, plus de brouillard, ni gémissement ni larmes. L'expérience est terminée.

Est-ce possible ? Je suis toujours à genoux devant la couchette d'hibernation. Sans force comme au moment où je me suis réveillé.

De nouveau, je peux voir mon prisonnier. Il est blême et ses narines sont pincées. Lui aussi est épuisé, mais il reste ankylosé... Je me demande si c'est un bien ou un mal pour lui ?

J'arrache mon casque, puis je tends la main vers le tiroir de mon tableau de bord pour y prendre le tube contenant les pilules vitalisantes.

Il y a plus d'une heure que je n'en ai pas pris... Je peux donc en avaler deux. Elles roulent dans ma main et je les porte à ma bouche. Cela me demande un effort démesuré.

Tout mon corps se couvre d'une mauvaise sueur et je ferme les yeux en appuyant ma tête contre la couchette. Je vais m'endormir. Non..., soudain, je me réchauffe et toute mon énergie me revient d'un seul coup.

Etrange sensation. On dirait qu'une main puissante m'a repris au fond d'un abîme pour me ramener à la lumière.

Mon prisonnier est toujours ankylosé. Je le regarde. Il se nomme Vahal et il est de classe A... Sollicitée, ma mémoire me fournit les premières indications dont j'ai besoin le concernant.

Il appartient au Conseil suprême d'Astor... Astor est la capitale du continent Nord de la planète qui s'appelle Escar. Le continent Sud, qui forme un Etat indépendant du premier, a pour nom Terk.

Terk et Astor se sont pratiquement toujours fait la guerre, mais, depuis une vingtaine d'années, les Astoriens réussissent à contenir leurs ennemis en leur opposant un champ de force derrière lequel ils parviennent à s'isoler.

Les Terkans n'ont jamais pu le franchir. Une bonne chose pour moi puisque je vais devoir finir mes jours sur Escar, il est préférable que je devienne citoyen de l'Etat le plus puissant et le plus civilisé. Les techniques d'Astor et de Terk sont par bien des points supérieures à celles de Terre O, mais, par exemple, elles n'englobent pas les compensateurs de gravité.

Vahal me paraît soudain mal en point. Il respire de plus en plus difficilement et je dois me résoudre à lui faire absorber deux pilules à lui aussi. Comme dans son ankylose il garde les dents serrées, je suis obligé de les lui glisser le long des joues pour que sa salive les dilue lentement.

Un coup d'œil à ma montre... Il y a quarante minute que j'ai enlevé Vahal. Avec un peu de chance, je vais pouvoir le ramener chez lui avant qu'on se soit aperçu de sa disparition.

Si c'est le cas, je visiterai sa chambre car il faut, avant tout, que je me procure des vêtements escariens. Je ne peux pas me montrer dans ma combinaison spatiale.

Un problème à la fois... D'abord ramener Vahal chez lui car c'est un personnage important et je ne voudrais pas qu'on s'inquiète à son sujet.

Je me réinstalle aux commandes de la nacelle et je branche l'écran de visibilité extérieure avant de plonger en direction du sol. Comme je me suis caché dans les nuages, à la verticale de la maison, je la retrouve immédiatement, mais, dès que je m'immobilise au-dessus du parc, je m'aperçois que le secteur n'est plus aussi tranquille que lorsque j'y suis venu pour la première fois.

La jolie jeune fille que j'ai paralysée dans le bureau a dû revenir à elle et, vraisemblablement, elle aura alerté les serviteurs. Toutes les fenêtres du grand bâtiment sont éclairées, celles des communs également et j'aperçois sur mon écran, en images rapprochées, des groupes d'hommes en train de fouiller la propriété.

Gênant car je ne tiens pas à me faire repérer... Surtout dans ma nacelle de survie. Je reprends donc de la hauteur et je m'éloigne le plus rapidement possible.

Très vite, je retrouve l'ombre opaque qui m'absorbe et je dépasse le village. Il se dresse à proximité d'un bois..., ou d'une forêt. L'idéal pour moi... Je prends le risque de me poser au milieu d'une clairière.

Pas de fauves dans cette région... Je le sais. Je peux donc laisser Vahal se réveiller tranquillement au pied d'un arbre. Il ne pleut plus. Il ne souffrira donc pas trop.

Je le sors de la nacelle que je quitte en m'aidant avec mon compensateur de gravité, puis j'installe le vieillard sur un tapis de mousse. Il est détrempé et Vahal risque bien de récolter un bon rhume... A la guerre comme à la guerre.

Lorsqu'il reviendra à lui, il ne comprendra sans doute pas ce qu'il fait là, puis la jeune fille qui se trouvait dans son bureau lui racontera qu'un homme en noir, le visage dissimulé sous un casque étrange, l'a foudroyé avant de se retourner contre elle.

J' imagine qu'on pensera immédiatement à un commando terkan. Peu m'importe... L'important, c'est qu'il ne leur soit rien arrivé de grave ni à lui ni à elle.

Vahal... Sa fille, car il s'agit de sa fille, se nomme Strinna. Je me débrouillerai pour la revoir. Oui, il faudra que je la revoie, de toute

façon. Ça devrait être possible car j'ai déjà décidé de ne pas me cacher dans une des classes inférieures de la population puisque j'ai l'instruction et l'intelligence d'un homme de classe A.

Si je n'en avais pas l'intelligence, j'éprouverais une terrible gêne mentale depuis mon expérience sous l'assimilateur. Bon... Un dernier coup d'œil à Vahal et je regagne la nacelle. Je remonte dans la cabine de pilotage et, dès que le sas s'est refermé, je lance mes moteurs en actionnant le gouvernail d'altitude.

L'accélération brutale me colle à mon siège, mais j'en ai vu d'autres. Une fois dans les nuages, je relâche la poussée et je consulte mon cadran d'indice d'énergie pour savoir ce qu'il en reste. Plus guère... De quoi franchir quelques centaines de kilomètres à peine.

Normalement, ça devrait me suffire. Cap au nord, en direction de la plaine d'Equi... Magnifique d'avoir une mémoire qui réagit sur commande. Au milieu de cette plaine se dresse la capitale du continent Nord, Astor.

Moins d'un quart d'heure plus tard, j'en aperçois les lumières. Les rares lumières car le jour ne devrait plus tarder à se lever. Je suis à environ deux cents kilomètres de la propriété d'été de Vahal, donc, on ne risque pas de faire le moindre rapprochement entre ce qui lui est arrivé et l'apparition d'un amnésique aux environs de la capitale.

Astor est une ville toute blanche composée de six quartiers circulaires qui s'enroulent les uns au-dessus des autres jusqu'au quartier supérieur, le plus petit, qui ne comporte que des palais.

Si c'est dans cette ville que je compte me réfugier, je n'ai jamais envisagé d'y atterrir dans la nacelle de survie. Je reste donc dans la plaine et je choisis, pour me poser, un bouquet d'arbres à proximité d'une ferme.

La nacelle, le moment est venu pour moi de l'abandonner définitivement. Mon cœur se serre à cette pensée. Ce sera pire qu'un abandon.

En la quittant, je brancherai son mécanisme autodestructeur et elle se désintégrera, me coupant définitivement du monde d'où je viens. Je me domine. Le moment serait mal choisi pour me laisser aller à une sentimentalité excessive... et, de toute façon, cette nacelle, même si je pouvais lui rendre suffisamment d'énergie, ne pourrait jamais me ramener chez moi.

Je n'ai plus de chez moi... Il y a des millénaires que tous les gens qui m'ont connu sont morts. Tout de même, c'est dur, mais, après tout, je suis un soldat habitué à faire face. Je vérifie mes armes.

Mon ceinturon... Dans son étui, mon pistolet mitrailleur... Une dizaine de paquets de cartouches... Mon laser..., mon paralyseur...

Suspendues à des crochets, douze grenades enveloppantes... On ne sait pas non plus ce que c'est, sur Escar...

La boîte carrée de mon compensateur de gravité avec ses trois charges d'énergie de rechange... Machinalement, ma main remonte jusqu'aux revers de ma combinaison spatiale sur lesquels sont accrochées des épingles irradiantes... Six...

Inconnues également sur Escar, ces épingles irradiantes... Elles peuvent me donner un avantage décisif si jamais je devais me trouver en mauvaise posture.

Je ne prends ni mon casque ni mon fusil mitrailleur trop encombrant. Pas l'assimilateur non plus puisque, pour fonctionner, il doit être branché sur les moteurs de la nacelle.

Bon... Je suis prêt... Un dernier regard autour de moi... Ah ! mes pilules vitalisantes. Elles peuvent encore m'être utiles. Je les prends dans le tiroir du tableau de bord et je les glisse dans une des poches de ma combinaison.

Avec un soupir, je dégage de sa gangue de protection la manette du mécanisme autodestructeur de la nacelle. Encore une seconde pour m'emplir les yeux de cette étroite cabine dans laquelle j'ai passé une éternité sans m'en rendre compte, puis j'abaisse la manette.

Il me reste une minute pour sortir. Je passe dans le compartiment inférieur. Le sas s'ouvre devant moi et je saute à terre. Derrière moi, les portes blindées se referment et, brusquement, la nacelle s'enlève et file en direction des nuages.

Juste comme la pluie se remet à tomber avec une violence inouïe... Je compte mentalement les secondes et, soudain, les nuages s'illuminent un bref instant sans qu'il y ait de détonation.

Voilà !... C'est fini. Le fil qui me reliait encore à Terre O vient de se rompre définitivement. Je ne suis plus qu'un Escarien comme les autres.

Les Escariens !... Ils connaissent les voyages dans l'espace..., enfin, ils possèdent des vaisseaux spatiaux, mais ne s'en servent plus. Pour aller où ? Jamais, lors de leurs explorations, ils n'ont trouvé dans l'espace des planètes habitées ou habitables.

Du coup, je comprends pourquoi ma nacelle m'a entraîné à six cent dix-huit parsecs de mon point de départ avant de se faire récupérer.

Une déchirure dans la couche de nuages me montre un ciel qui commence à s'éclaircir. L'aube n'est plus loin... Oui... Il fait déjà moins sombre et, de nouveau, la pluie s'arrête.

Un mauvais chemin fait le tour du bouquet d'arbres dans lequel je me suis réfugié. Je m'y engage et je vais choisir un poste d'observation pour examiner les bâtiments de la ferme qui se trouvent à environ

deux cents mètres de moi.

Jusqu'à présent, je n'ai encore aperçu aucun signe de vie, mais les gens ne vont sans doute plus tarder à se lever. Avant toute chose, il me faut des vêtements. Je devrais pouvoir en trouver dans cette ferme, mais il est trop tard pour que je puisse y pénétrer à l'insu de ses habitants.

De mon poste, je domine une grande cour pavée où, soudain, un homme apparaît. Un homme grand, blond et bien découpé. Il a le torse nu et porte de courts pantalons coupés un peu en dessous du genou.

Un domestique de classe F... La ferme n'a, d'ailleurs, rien d'une grande exploitation. Son propriétaire est tout au plus de classe E..., D, dans le cas le plus favorable.

N'empêche que, pour le moment, n'importe quel genre de vêtements me conviendrait..., et voilà qu'un second valet fait son apparition, suivi d'un troisième... Cela fait beaucoup de monde et il n'est plus question que j'envisage de pénétrer dans la ferme.

En jurant, je m'éloigne en prenant soin de ne pas me faire remarquer. Certes, je dispose d'armes qui me mettent vraisemblablement à l'abri d'une surprise désagréable, mais je préférerais ne pas avoir à m'en servir.

Le chemin s'encaisse et, très vite, je peux marcher à l'abri de deux talus. Plus aucun risque de me faire repérer par les valets, mais, soudain, j'entends un bruit de moteur... Une voiture roule dans ma direction.

Immédiatement, je me sers de mon compensateur de gravité pour effectuer un bond et avoir une vue plongeante sur la route... Le temps d'un coup d'œil.

Une voiture découverte fonce vers la ferme avec un homme au volant. Un homme seul... C'est un véhicule à moteur assez semblable aux automobiles terriennes... Sur Escar, cela s'appelle un scarvan.

CHAPITRE II

Je n'ai fait qu'une très brève apparition au-dessus de la route, mais le chauffeur du scarvan m'a sans doute aperçu car, au bruit du moteur, je me rends compte qu'il ralentit. J'ai dû le surprendre et le dérouter.

Qu'un homme bondisse à une dizaine de mètres au-dessus du sol, ça a de quoi stupéfier l'habitant d'une planète où l'on ne connaît pas les compensateurs de gravité.

Du coup, je me porte vivement en avant et, après le tournant, j'aperçois la voiture qui roule, en effet, à faible allure. Je me place au milieu de la route et je fais un grand signe des deux bras.

Le scarvan ralentit encore, puis s'arrête. L'homme qui se trouve au volant est tout jeune et il me regarde avec stupéfaction. Tout l'intrigue en moi, à commencer par mon habillement.

— Qui êtes-vous ? bredouille-t-il... Un Terkan ?

Automatiquement, c'est dans sa langue que je lui réponds :

— Non, je ne suis pas un Terkan.

Pas besoin d'en dire plus... Vivement, je dégaine mon paralyseur et j'appuie sur la détente en balayant la route devant moi. Le jeune homme se fige et une expression de stupéfaction sans borne se lit sur ses traits.

Pour les vêtements, je n'aurai sans doute pas besoin de chercher plus loin... L'homme que je viens de paralyser est à peu près de ma taille. Peut-être un peu plus grand, mais ça ne me gêne pas..., au contraire.

Les scarvans, je connais... Enfin, mon subconscient... Il me suffit d'examiner son volant et son tableau de bord pour savoir comment le conduire.,

Je repousse le jeune homme paralysé et je prends sa place... Je manœuvre prudemment pour faire demi-tour, puis je repars..., à faible allure. Il s'agit, maintenant, de trouver un endroit tranquille où je pourrai examiner ma prise et, éventuellement, changer de vêtements avec ma victime.

En un sens, je me fais bandit de grand chemin, mais je n'ai pas le choix. Ma victime porte des pantalons bouffants et la même blouse que Vahal à ceci près que ses pantalons sont verts et sa blouse jaune.

Des bottes identiques et la même large ceinture qui me permettra de dissimuler mes armes... Voilà une sorte de carrière désaffectée sur ma droite. Je ne pouvais rêver mieux et je m'y engage. Pour garer provisoirement le scarvan, je trouve l'entrée d'une ancienne galerie.

Pas besoin de déshabiller mon prisonnier. Dans le coffre du scarvan, je trouve ses bagages et, dans un grand sac de cuir souple, tout ce qu'il faut pour m'habiller.

J'ai trouvé également la plaque d'identité du jeune chauffeur... Il s'appelle Vanaro et c'est un Escarien de classe B, ce qui le place à un très bon rang dans la hiérarchie sociale d'Astor.

Ce sont donc des vêtements de classe B que j'endosse... Par-dessus ma combinaison spatiale, puisqu'ils sont un peu grands pour moi. Ça me donne une silhouette un peu gonflée, mais pas trop tout de même car ma combinaison métallisée, sous laquelle je suis nu, est d'une extrême finesse.

De plus, comme elle est climatisée, je ne risque pas d'avoir trop chaud... Pantalons verts... Blouse jaune... Large ceinture verte... Je peux même garder mon ceinturon sans que cela déforme trop ma taille, mon ceinturon avec son compensateur de gravité, mon pistolet, mon laser et mon paralyseur, mes grenades enveloppantes aussi. Il me faudrait un miroir. Malheureusement, je n'en trouve pas dans les bagages de Vanaro et je dois me contenter d'un coup d'œil plongeant.

Ça devrait aller... Satisfait, je vide les poches de ma victime. Désolé, mais je dois lui prendre son argent. Si les choses tournent bien pour moi, je le rembourserai plus tard et si elles tournent mal, comme il est tout de même de classe B, il n'en mourra pas.

C'est la dure loi de la guerre. Et, en un sens, tant que je ne me serai pas incorporé à la civilisation d'Astor, je dois me considérer comme étant en guerre. En patrouille perdue.

Dans les poches de Vanaro, je trouve quelques centaines d'escars. Exactement sept cent quarante-sept. C'est une assez grosse somme qui me sera probablement utile.

Un dernier coup d'œil au jeune homme... Je suis vraiment navré pour lui car il a l'air très sympathique. Je l'adosse contre une des parois de la galerie, puis je reprends place au volant du scarvan.

Je n'ai aucune envie de faire mon entrée dans Astor avec, mais je ne veux surtout pas que Vanaro puisse réaliser que, en dehors de son argent, je voulais surtout lui prendre des vêtements.

Il ne songera pas que c'était ce qui m'intéressait le plus à partir du moment où je lui aurai tout pris. Je retrouve la route et je m'y engage prudemment.

Je sais conduire un scarvan, mais, pour le moment, uniquement avec les réflexes de Vahal qui n'était pas un très bon conducteur. Il faudrait que je puisse faire pas mal de route pour m'habituer personnellement à cet engin.

Ce n'est pas pour aujourd'hui. Pour le moment, il faut que je me débarrasse le plus rapidement possible, et d'une façon définitive, de ce véhicule. Il roule à l'essence. Je peux donc le faire flamber.

Un bois... Qui me paraît assez profond... Presque une forêt. J'y entre par une grande allée... Comme il est très tôt, il n'y a de circulation nulle part et, au premier carrefour, je m'arrête.

Avec un soupir, je détache une de mes épingles irradiantes du revers de ma combinaison. Ça m'embête d'en sacrifier une, mais je veux être certain qu'il ne restera rien de la voiture.

Je la plante dans le coussin d'un des sièges, puis je donne un coup de pouce sur sa tête qui commence tout de suite à rougir. Je m'écarte vivement.

La chaleur devient rapidement intolérable, puis une grande flamme monte au milieu du carrefour pendant que je m'enfonce sous le couvert. Tout le scarvan vient de s'embraser d'un seul coup.

Activant mon compensateur de gravité, je fonce entre les arbres car j' imagine que les lueurs de l'incendie ne vont pas tarder à attirer les curieux.

Il ne restera absolument rien de la voiture de Vanaro. En aucun cas, on ne pourra l'identifier car rien ne résiste aux épingles irradiantes. Tout le métal sera fondu et se mélangera étroitement à la terre et aux pierres du chemin.

Dès que je me suis suffisamment éloigné, je m'élève jusqu'au sommet d'un des plus grands arbres pour m'orienter. La ville est toute proche.

Elle paraît prolonger la forêt qui lui sert en quelque sorte de parc. Je redescends, puis, cessant d'utiliser mon compensateur de gravité, je me mets à marcher comme le plus inoffensif des promeneurs.

Le quartier périphérique est un quartier populaire et je remarque tout de suite qu'on me dévisage avec une curiosité étonnée parce que je suis à pied.

Ce n'est pas le genre. Sur Escar, les différentes classes sociales sont rigoureusement cloisonnées. Dans le quartier périphérique, les gens sont de classe F. Uniformément vêtus d'un court pantalon de cuir et d'une chemise bigarrée aux manches longues.

Certes, personne n'a le droit de m'interdire l'accès de ce quartier, mais je choque.

Aucune hostilité, néanmoins, parmi les passants que je croise. Sur Escar, la hiérarchie sociale est admise comme représentant la seule égalité véritable.

Les femmes sont belles et elles sont beaucoup plus coquettement habillées que les hommes. Plus coquettement, mais d'une façon très simple tout de même. Elles portent des robes de toile assez courtes qui s'arrêtent à la hauteur des genoux.

Ces robes les moulent de près, mettant en valeur leurs poitrines, généralement assez fortes... Ceci pour les femmes car les jeunes filles vont seins nus.

Je presse le pas car je ne trouverai de trottoirs roulants que dans le quartier E. Je l'ai su lorsque je les ai cherchés du regard... Bizarre de ne découvrir ses connaissances que lorsqu'on en a besoin.

Tiens, des policiers... Non, des soldats... Tout une escouade. Leur chef me regarde avec étonnement et, un instant, je crains qu'il m'interpelle. Heureusement, il n'en fait rien.

Me voilà dans le quartier E et je gagne le milieu de la chaussée pour monter sur le trottoir roulant. Il me conduira directement dans le quartier A après avoir fait le tour de tous les autres.

Je ne suis pas pressé et j'ai beaucoup de choses à regarder et à découvrir dans ce monde tout nouveau pour moi. De nouveau, des soldats. On dirait qu'ils sont en train de prendre position.

Ah ! oui... Brusquement, cela remonte de ma mémoire. Vahal était au courant... Les relations sont extrêmement tendues pour le moment entre Astor et Terk..., et on dirait qu'elles se sont encore aggravées depuis l'instant où j'ai fait passer Vahal sous l'assimilateur.

Le trottoir roulant est assez rapide et je me trouve très vite dans le quartier D... Là, je remarque d'autres hommes vêtus comme moi... Du coup, je ne suis plus un objet de curiosité.

En revanche, il y a toujours beaucoup de soldats et je remarque, roulant de chaque côté du trottoir, des scarvans de police reconnaissables au fait qu'ils sont noirs.

Une couleur interdite aux particuliers et c'est justement celle de ma combinaison spatiale. Il faudra donc que je m'en débarrasse aussi et, si possible, que je la détruise. Il ne me restera pas grand-chose de ce que j'ai emporté de Terre O.

Le moment est venu pour moi de songer à trouver un endroit pour m'installer. S'il n'y avait pas cette menace de guerre, je trouverais sans doute assez facilement. Comme dans l'Empire, il existe des hôtels sur Escar..., ou, plus exactement, ce qu'on nomme des blocs d'habitation de passage.

Seulement, en ce moment, le contrôle doit y être sévère et il vaut

peut-être mieux que je n'y aille pas. Ça risque de m'obliger à passer quelques nuits à la belle étoile dans la forêt qui borde l'ouest de la ville. Je n'en mourrai pas.

Me voilà dans le quartier C. La plupart des hommes, ici, sont en blanc. Ils portent de courts shorts et des chemises à longues manches. Les femmes aussi sont en short avec des blouses de soie, mais quelques-unes, dont la poitrine est très belle, circulent seins nus comme les jeunes filles.

Brusquement, le trottoir roulant stoppe et je suis déséquilibré comme les différentes personnes qui l'ont emprunté avec moi. Je réussis à ne pas tomber en me raccrochant à un gros homme qui se dégage d'un geste furieux.

Ce sont des policiers qui ont bloqué le trottoir roulant. Je suis fichu car ils réclament leurs plaques d'identité aux hommes qui se trouvent devant moi. Ils ne laissent passer que les femmes.

J'aurais dû prendre la plaque d'identité de Vanaro. Même pas. Elles sont réglées sur les ondes biologiques de ceux à qui elles appartiennent et elles restent uniformément noires lorsque ce n'est pas leur possesseur légitime qui les tient en main.

C'est à moi... Un policier au visage carré tend la main devant moi. Je secoue la tête.

— Je n'ai pas ma plaque d'identité sur moi.

— Comment ?

— Un oubli... Je rentrais chez moi justement pour aller la chercher.

Une chance sur un million pour que cela prenne et, bien entendu, ça ne prend pas. Le policier fait un signe et deux de ses hommes m'encadrent.

— Pas de plaque d'identité...

Comme pour lui, je suis sensé appartenir à la classe B, il est tout de même tenu à certains égards. Il me regarde d'un air gêné.

— Votre nom ?

— Tarban.

J'ai lancé cela au hasard, mais le nom que je me suis inventé ne paraît pas surprendre le policier. Il se tourne vers ses subordonnés.

— Reconduisez-le chez lui et procédez sur place aux vérifications d'usage.

On m'entraîne, sans brutalité excessive, mais j'imagine que je ne fais que reculer pour mieux sauter. Nous remontons sur le trottoir roulant qui fonctionne toujours après le poste de contrôle.

Que dirai-je lorsque nous serons dans le quartier B et qu'on me demandera où j'habite ?... Tout en me laissant entraîner par le trottoir, je glisse la main sous ma ceinture et j'atteins la manette de

mon compensateur de gravité.

Autant être prêt... Nous voilà dans le quartier B. Les policiers attendent que je leur fasse signe de descendre. Mon cœur bat terriblement fort et, comme j'aperçois les premiers palais du quartier A, j'abaisse vivement la manette de mon compensateur de gravité et je donne un violent coup de pied sur le sol.

Je bondis en un long vol plané qui m'amène à hauteur des premiers toits et je prends pied sur une terrasse pendant que, derrière moi, on se met à crier. On lance aussi quelques coups de sifflet, puis des ordres...

En courant, je traverse la terrasse et je me lance au-dessus d'une nouvelle avenue jusqu'au bloc de maisons qui fait face à celui sur lequel j'ai atterri. Sous moi, on crie... De stupéfaction... Une nouvelle terrasse et, soudain, une balle siffle à mes oreilles.

Il faut que je me cache le plus rapidement possible. D'un coup d'œil, j'inspecte la terrasse. L'escalier qui donne accès à l'intérieur de la maison est bouclé, ça m'oblige à m'élancer une nouvelle fois au-dessus du vide.

Cette fois, c'est sur la terrasse d'un palais du quartier A que j'atterris... et, ici, je peux pénétrer à l'intérieur et je débouche sur un palier.

Une cage d'escalier vertigineuse... Je saute dans le vide, mais je ne me laisse pas tomber jusqu'en bas. Au bout de deux étages, je m'arrête et je prends pied sur un nouveau palier.

Quatre portes !... Laquelle choisir ?... Le destin s'en charge. Brusquement, celle qui se trouve en face de moi s'ouvre et une jeune fille aux seins nus paraît.

En m'apercevant, elle écarquille les yeux. Spéculant sur ma bonne mine, je lui dis :

— On me poursuit... La police... Cachez-moi.

Sur Escar, les jeunes filles doivent être aussi romanesque que sur Terre O... Celle-ci a une brève hésitation, puis elle me fait signe de la suivre.

— Entrez vite.

Elle referme la porte derrière moi et s'adosse au battant en souriant.

— Vous n'êtes pas un Terkan.

— Grand Dieu ! non..., mais c'est ce que les policiers qui me poursuivent s'imaginent.

Elle rit.

— Vous n'êtes pas des nôtres nom plus.

— Comment le savez-vous ?

— Je le sais.

Son visage reste énigmatique, toujours souriant, mais plein de curiosité.

— Qui êtes-vous vraiment ?

— Si je vous le dis, vous ne me croirez pas.

— Qui sait ?... D'où venez-vous ?

— De très loin... Des étoiles..., cela vous paraît sans doute invraisemblable ?

Plutôt. Durant quelques secondes, j'ai même l'impression qu'elle me prend pour un fou et j'esquisse un sourire.

— C'est une chose que je voulais cacher soigneusement, mais, en ce moment, il faut surtout que je vous persuade que je ne suis pas un espion.

Dans l'escalier, on parle... Tout un brouhaha de voix énervées et impérieuses. Je dis :

— On a dû me voir entrer ici. J'ai été arrêté par les policiers alors que je me trouvais sur le trottoir roulant dans le quartier C. J'ai pu leur échapper, mais j'imagine qu'ils fouilleront tout le palais.

— Ils n'entreront pas ici.

— Vous en êtes certaine ?

— Je suis la fille du dentko d'Astor.

Je ne peux retenir un sifflement admiratif. Le dentko d'Astor... En quelque sorte, le gouverneur suprême... Le chef de l'Etat... La plus haute autorité du pays.

— Et vous me faites confiance ?

— Provisoirement.

— Pourquoi ?

— Parce que je sais que vous ne mentez pas.

— Vous le savez ?... Comment ?

— Je sais toujours si on me ment. Il me suffit pour cela de regarder les gens dans les yeux. Mon nom est Telna. Quel est le vôtre ?

— Frédéric Docart... Colonel de la garde spatiale de Terre O.

De nouveau, elle a un rire.

— Invraisemblable, mais comme je suis certaine que vous ne mentez pas, je suis bien obligée d'accepter ce que vous me dites. Comment dois-je vous appeler ?... Frédéric ou Docart ?

— Oui... Sur Escar, on n'a jamais qu'un seul nom... Sur Terre O, on en a deux. Un nom de famille..., pour moi, Docart, et un prénom plus familial.

— Frédéric ?

— C'est cela.

— Venez, Frédéric.

Elle me fait traverser la pièce où nous nous trouvons et qui est une

sorte de salon, puis m'ouvre une autre porte. Derrière, une chambre toute rose. Très peu de meubles, une sorte de commode entre les deux fenêtres, et un amoncellement de coussins dans un coin. Des coussins jetés à même l'épais tapis.

— Mais, c'est votre chambre ?

— Comment le savez-vous ?

— Je connais à peu près tout ce qui concerne votre civilisation.

— Et, d'abord, notre langage... C'est assez surprenant pour un homme venant des étoiles lointaines.

— J'ai appris votre langage en faisant passer un des vôtres sous un assimilateur de pensées. C'est un appareil que les Terriens ont inventé parce qu'ils ont été confrontés avec d'innombrables civilisations et que leurs explorateurs devaient comprendre, le plus rapidement possible, ceux avec lesquels ils étaient confrontés. Ça ne s'est jamais présenté pour les Escariens car vos astronefs n'ont jamais atteint d'autres planètes habitées.

— Qui avez-vous fait passer sous votre appareil ?

— Un nommé Vahal qui habite dans un village situé à l'autre bout de la plaine d'Equi... Lui, personnellement, ne se souviendra de rien, mais, la nuit dernière, il a disparu de chez lui. Strinna, sa fille, se trouvait dans son bureau lorsque j'ai enlevé son père. Elle a certainement parlé d'un homme noir au visage dissimulé sous un casque qui lui a sans doute paru étrange.

— Je connais très bien Strinna..., et Vahal, son père. J'entrerai en rapport avec eux tout à l'heure par communicateur.

On parle derrière la première porte... Celle qui donne sur le palier. Telna me fait signe de me taire, puis de me placer de façon à ce qu'on ne puisse pas m'apercevoir.

Dès que c'est fait, elle traverse la première pièce où elle m'a fait entrer et ouvre la porte. Je l'entends demander d'une voix sévère :

— Pourquoi tout ce bruit ?

— Un Terkan s'est réfugié dans le palais... Un espion terkan qui a échappé à un contrôle de police en sautant du trottoir roulant jusque sur le toit d'une des maisons voisines.

Telna a un petit rire plein d'aigreur.

— Comment un homme pourrait-il sauter aussi haut ?

— Les policiers prétendent qu'il l'a fait, maîtresse..., les policiers et d'innombrables témoins.

— Ce policier avait sans doute trop bu. De toute façon, ce Terkan n'est pas ici et j'aimerais qu'on ne me dérange plus.

Sans attendre de réponse, elle claque la porte, puis revient dans sa chambre. En baissant la voix, elle me dit :

— Vous avez entendu ? C'est inouï ce que les gens peuvent raconter.

Amusé, je glisse la main sous la ceinture de mon costume escarien et j'abaisse la manette du compensateur de gravité. Immédiatement, mes pieds quittent le sol et je me mets à flotter dans la pièce devant la file du dentko.

Ahurie, elle s'écrie :

— C'est prodigieux... Comment est-ce possible ?

— Les Terriens voyagent beaucoup dans l'espace. Ils ont donc étudié l'apesanteur et ça les a conduits à inventer cet annihilateur de gravité.

Je redescends sur le sol, puis j'enlève ma ceinture verte, ma blouse et mes pantalons bouffants. Je préfère me montrer à mon avantage à la jeune fille. S'il s'agit d'un avantage de m'exhiber en combinaison spatiale métallisée ! Telna n'a pas nécessairement les mêmes goûts qu'une Terrienne. Pour le moment, elle m'examine un peu comme si j'étais une bête curieuse. Elle tourne autour de moi, fixe mes armes et, finalement, demande :

— Qu'êtes-vous venu faire sur Escar ?

— J'y suis arrivé par hasard. Je suis un naufragé de l'espace et j'ai navigué en état d'hibernation peut-être pendant plusieurs millénaires, en tout cas, j'ai parcouru six cent dix-huit parsecs. C'est une unité de mesure terrienne qui équivaut à 3,26 années-lumière.

Tous ces chiffres effarent un peu la jeune Escarienne qui murmure :

— Vous seriez donc né il y a plusieurs milliers d'années ?

— Je ne saurai jamais combien car ma nacelle de survie n'a pas toujours foncé dans l'espace à la même vitesse. De toute façon, je n'ai plus d'attaches nulle part. Même si je pouvais retourner sur Terre O, je n'y reconnaîtrais plus rien. L'Empire que je servais n'existe peut-être plus. Toutes les planètes des galaxies que nous avons conquises ont peut-être retrouvé leur indépendance.

— Cela signifie que vous seriez disposé à devenir un des nôtres ?

— Je comptais devenir un des vôtres, de toute façon, en me fondant dans votre population. Votre civilisation ne me paraît pas être de beaucoup en avance sur celle que j'ai connue et je possède un certain nombre de connaissances qui m'auraient permis d'occuper un rang honorable dans votre hiérarchie.

— Et vous n'avez pas pu vous fondre dans notre population, comme vous dites, à cause de ce contrôle de police ?

— Tout juste. Notez que c'est peut-être une chance. Une chance parce que je suis tombé sur vous qui, grâce à une faculté que je ne comprends pas, savez si l'on vous ment ou pas.

— C'est de la télépathie, un embryon de télépathie. Nous n'avons jamais pu aller très loin dans ce domaine. C'est trop fatigant pour l'esprit, mais laissons cela. Le plus urgent est de vous donner un statut légal. Pour cela, il faut que je parle de vous à mon père. Attendez-moi ici. Je donnerai des ordres pour qu'on ne vienne pas vous déranger.

CHAPITRE III

Resté seul, je m'installe devant la fenêtre pour observer dans la cour quelques soldats en train de manœuvrer. Les officiers portent une combinaison assez semblable à la mienne, mais la leur est d'un bleu luisant.

Le ceinturon aussi est différent. Plus large et ne comportant pas de baudrier. Deux étuis, comme au mien. Dans l'un, je vois un pistolet thermique, dans l'autre un fulgurant. Le jet thermique du pistolet a une puissance inouïe.

Je le sais à cause de la mémoire de Vahal qui se substitue à la mienne, je sais aussi que le fulgurant, s'il paralyse, peut également tuer quand on l'utilise à pleine puissance. Malheureusement, je ne me suis jamais servi de ces armes.

Les soldats ont également des fusils thermiques qui me paraissent assez lourds à manier. Si la guerre doit éclater entre Astor et Terk, j'offrirai naturellement mes services au dentko. Après tout, j'ai une certaine expérience.

Plutôt de la guerre dans l'espace, mais j'ai tout de même participé à plusieurs missions de commandos au sol.

Dans la cour, les soldats cessent de manœuvrer et se dirigent vers le corps de garde qui commande l'entrée du palais. Je suis surpris d'avoir pu accéder aussi facilement à la terrasse supérieure et de n'y avoir trouvé aucun garde. Le dentko ne paraît pas prendre beaucoup de précautions.

Il est vrai que la guerre n'a pas encore éclaté et que les Astoriens ont, à plusieurs reprises, éprouvé la valeur des champs de force qui les protègent.

Soudain, je me retourne vivement et ma main droite descend sur la crosse de mon paralysateur. Une porte vient de s'ouvrir et une jeune fille, qui vient d'entrer dans la chambre, sursaute en m'apercevant.

Je sens qu'elle va crier, alors je dégaine carrément mon arme et je lance :

— Pas un mot... Je serais désolé de devoir me servir de ceci. On n'en meurt pas, mais c'est terriblement douloureux.

Ses yeux s'agrandissent et elle bredouille :

— Vous êtes le Terkan qu'on recherche ?

J'éclate de rire.

— Non... Je ne suis pas un Terkan. Pour le moment, j'attends Telna, la fille du dentko.

— Elle sait que vous êtes dans sa chambre ?

— Elle m'y a fait entrer lorsque j'étais poursuivi et elle m'a caché. En ce moment, elle est auprès de son père. Elle lui parle de moi.

— Le dentko n'est plus au palais. Il est parti, il y a environ un quart d'heure. Je venais justement pour en informer Telna.

Je fronce les sourcils.

— Ça ne va pas arranger mes affaires.

Assez grande, la nouvelle venue. Un visage à l'ovale allongé. De lourds cheveux noirs coiffés en bandeaux. Une poitrine majestueuse qu'elle montre généreusement car, vu son âge, elle va seins nus.

De larges épaules. Une peau délicieusement bronzée. La taille mince. Elle porte un court short orangé rehaussé à la taille d'une bande bleue.

Une bande bleue qui la désigne comme appartenant à la classe A... Longues cuisses fuselées et longues jambes bien moulées. Sous mon regard admiratif, elle paraît s'épanouir pendant qu'un sourire légèrement goguenard monte à ses lèvres.

— Qu'est-ce qui vous surprend à ce point ?

— Vous.

— Comment cela ?

— Vous êtes la troisième femme que j'approche depuis mon arrivée ici. Et, toutes les trois, je vous trouve merveilleusement jolies. Toutes les femmes sont donc belles, à Astor ?

Elle paraît surprise.

— Ce que vous me dites là est assez déroutant. Nous sommes..., comment dire...

— Ravissantes..., et je suis placé pour savoir que la nature ne réussit pas uniquement des chefs-d'œuvre.

Un sourire joue sur les lèvres de la jeune fille.

— Là où la nature échoue, la chirurgie remédie.

— Juste... Je ne l'avais pas oublié, mais je n'y avais pas pensé. Les hommes se font à cet émerveillement constant ?

Subitement, elle me toise avec une soudaine hauteur.

— Si vous n'êtes pas un Terkan, vous devez appartenir aux services de la police, si j'en juge par la couleur de votre uniforme.

— Non plus... Ni Terkan ni policier, mais j'aimerais mieux attendre que Telna soit là pour parler de moi. Puis-je connaître votre nom ?

— Lakma..., et vous ?

— Frédéric Docart.

La surprise lui arrache un tressaillement.

— Quel nom bizarre !

Soudain, nous entendons des cris. Des cris et des coups de feu. Cela vient de la cour. Lakma se précipite à la fenêtre et je la suis.

On se bat... Au corps-à-corps. Les soldats que j'ai vu manœuvrer tout à l'heure sont aux prises avec des guerriers aux uniformes verdâtres.

— Mon Dieu !... Les Terkans, s'écrie Lakma... Les Terkans ici, à Astor..., mais c'est impossible.

— A cause des champs de force ? Ils ont dû sauter.

— Je ne peux pas le croire.

Je hausse les épaules. En bas, ce sont les guerriers verts qui triomphent. Ils refoulent les soldats escariens. J'imagine que la surprise a joué en leur faveur, mais je me demande comment elle a pu être aussi totale.

Pour le moment, ils ont conquis la cour où apparaissent de nouvelles vagues d'assaut qui envahissent le palais. Déjà, nous entendons des cris. Tout un brouhaha en provenance des couloirs.

— Lakma... Il faut m'aider à retrouver Telna.

— Je ne sais pas où elle se trouve. Je venais la rejoindre ici.

— Elle se rendait auprès de son père. Conduisez-moi dans les appartements du dentko.

Elle a une hésitation et je lis de la méfiance dans son regard.

— Je vous jure que je ne suis pas un Terkan, Lakma. Je vous jure aussi que je ferais n'importe quoi pour sauver Telna.

Suis-je assez convaincant ? Oui... Lakma a un mouvement de tête et dit :

— Venez.

Derrière elle, je traverse toute une enfilade de pièces. Lakma marche aussi vite que possible. A deux reprises, nous croisons des serviteurs affolés, mais ils ne font pas attention à moi et, finalement, nous débouchons sur un palier qui domine un vaste escalier d'honneur.

On se bat encore sur les marches. Trois ou quatre soldats d'Astor résistent encore, mais les Terkans sont dix fois plus nombreux. Trois des leurs se dressent soudain devant nous pour nous couper la route.

Je sors mon pistolet et je lâche une rafale. J'ai bénéficié d'un moment de surprise. Ma combinaison a dérouté les hommes aux uniformes verts et, maintenant, c'est le bruit des détonations de mon pistolet.

Une nouvelle rafale nous débarrasse d'une nouvelle attaque et Lakma s'élance. Nous passons. Cette fois, la jeune Astorienne a

confiance en moi. Nous longeons un long couloir et, brusquement, d'autres Terkans surgissent.

Ils débouchent d'un autre escalier, mais je les cloue d'une rafale. Avant de les faire reculer en continuant mon tir qui les surprend. J'en profite pour ouvrir une porte sur ma gauche et je pousse Lakma dans... une salle d'attente.

Cette fois, je passe devant elle.

— Telna a dû fuir au début de l'attaque. J'imagine qu'on ne lui a pas laissé le loisir de me rejoindre. Les officiers de son père devaient avoir des ordres.

— Qu'allons-nous faire ?

— Sortir d'ici le plus rapidement possible et nous cacher dans le quartier périphérique. C'est là que nous aurons le plus de chance de passer inaperçus.

— Pas moi... Ni vous avec votre uniforme noir.

Juste... Je jure entre mes dents.

— Dès que nous serons sortis du palais, nous changerons de vêtements. Vous devez bien savoir où on peut en trouver.

Tout en parlant, j'ai poussé une nouvelle porte et nous nous retrouvons dans une immense salle. Meublée en tout et pour tout par quatre fauteuils posés sur une estrade adossée au mur.

— La salle de réception, fait Lakma. Nous sommes sauvés. Il y a un passage secret dans le mur du fond derrière les fauteuils.

— Alors, faites vite.

Elle se précipite, repousse les fauteuils et, de la main, tâtonne le long du mur pour chercher le mécanisme d'ouverture du passage... Elle ne l'a pas encore trouvé lorsqu'une voix brutale nous ordonne :

— Ne bougez plus.

En pivotant sur moi-même, je décroche une de mes grenades enveloppantes à ma ceinture et, d'un mouvement sec du poignet, je la lance sur le sol en m'arrangeant pour qu'elle glisse sur le parquet en direction du groupe de Terkans qui vient d'entrer dans la salle de réception.

Deux officiers et trois soldats qui braquent leurs fusils thermiques dans notre direction... Docile, je lève les bras. C'est sans doute un geste qui a la même signification partout où l'on trouve des hommes qui se battent.

Au même instant, ma grenade éclate.

Elle éclate sans bruit, mais dégage un énorme nuage de fumée noire et grasse qui est comme aspiré par les ondes biologiques des Terkans.

Cette fumée les enveloppe immédiatement. Les hommes se mettent à se débattre, à tousser et à pleurer. Quelques éclairs thermiques

atteignent les plafonds.

— Vite, Lakma... Votre passage.

Un pan de mur vient de s'escamoter devant elle.

— Passez le premier, Frédéric Docart. Moi, je dois refermer.

Pas le moment de discuter... Je me précipite dans le passage, Lakma me suit et le mur se referme derrière elle. Nous sommes, sinon sauvés, du moins à l'abri pour un instant.

D'abord, nous dévalons un escalier étroit, à peine éclairé par de rares meurtrières carrées qui laissent passer un jour parcimonieux.

Je compte une trentaine de marches, puis l'escalier tourne sur lui-même après un minuscule palier. Encore trente marches et un nouveau changement de direction.

Lakma marche devant moi et nous n'échangeons pas un mot. En revanche, nous entendons des cris et des gémissements. Dans le palais, on dirait que la bataille continue.

Enfin, nous atteignons une sorte de boyau sans lumière du tout. Un boyau humide dans lequel nous devons marcher prudemment. Je me suis rapproché de Lakma et je sens qu'elle frissonne.

— Vous avez froid ?

— Ce n'est rien. En ce moment, nous passons sous le quartier A.

— Où aboutit ce souterrain ?

— Dans une maison du quartier B... Un musée.

— Pensez-vous que Telna a pu fuir par ici ?

— Je l'ignore... Il existe d'autres passages semblables à celui-ci et on a pu l'évacuer à bord d'un valadan.

Sollicitée, ma mémoire me restitue les souvenirs de Vahal et je vois des valadans. Ce sont des transports aériens de forme allongée, propulsés par des moteurs atomiques. C'est tout ce que Vahal savait car ce n'était ni un savant ni un technicien.

Le boyau dans lequel nous marchons paraît remonter... Oui..., le terrain se relève légèrement. Il est en pente douce et nous apercevons au loin une vague lueur. Lakma presse le pas. Pour une femme, elle fait preuve d'un très grand courage.

Des cris nous parviennent toujours, des cris et des gémissements. Dehors, il doit y avoir beaucoup de blessés. Je demande :

— Nous sommes sous l'avenue ?

— Oui..., mais nous allons bientôt atteindre les caves du musée dont je vous ai parlé.

Soudain, elle bute sur la première marche d'un escalier.

— Nous y sommes, dit-elle.

Six marches à gravir, puis Lakma s'arrête à nouveau. Je la discerne

mal dans la pénombre, mais je me rends compte qu'elle tâte le mur comme dans la salle des réceptions.

Brusquement, il y a comme un déclic et nous nous trouvons en face d'une large ouverture. Tout de suite, il fait plus clair et je suis ébloui. Lakma aussi. Heureusement, cela ne dure pas. La jeune fille referme le passage.

Je prends son bras.

— Par où remonte-t-on ?

— Il doit y avoir un escalier sur notre droite.

— Cette fois, laissez-moi passer le premier.

Pistolet au poing... Un escalier en colimaçon qui débouche dans un grand hall tout blanc. Un hall de marbre... La première chose que nous apercevons dans ce hall, ce sont les corps d'un homme et d'une femme qui ont été égorgés.

De vieilles gens... Ils étaient probablement inoffensifs. On les a tués pour le plaisir. Je grogne :

— Ce sont de vraies brutes, vos Terkans.

— Oui, répond Lakma. Ils sont sans pitié et ils nous haïssent.

Je sais... A travers ce qu'en pensait Vahal. Les Terkans n'ont jamais eu la même organisation sociale que les Astoriens. Ils ont une civilisation de masse qui condamne les élites.

Astor, au contraire, s'est créé une élite. Sa population, infiniment moins nombreuse, est plus raffinée, plus avancée également au point de vue scientifique. Les Astoriens n'ont pas de populace. Ils font effectuer tous leurs travaux serviles par des androïdes.

Des androïdes !... Les soldats que j'ai vu manœuvrer dans la cour du palais n'étaient pas des hommes... Pas de vrais hommes, mais des êtres artificiels fabriqués à leur image.

Seuls, leurs officiers étaient humains. Je n'en reviens pas, mais, pour en revenir aux Terkans, ils vivent sur un continent plus pauvre que celui du nord et ils sont moins industriels que leurs concurrents.

De toute façon, le moment est mal choisi pour me mettre à philosopher sur la condition humaine d'Escar et je m'approche de la porte d'entrée du musée pour jeter un coup d'œil dans l'avenue. Je me recule vivement.

— Pas question de sortir par-là. Pas pour le moment en tout cas. Tout un régiment de Terkans est en train de défiler dans l'avenue.

— Nous pouvons sortir par les jardins.

— D'accord, mais, avant, je voudrais avoir une vue d'ensemble de la situation... Je vais monter jusque sur la terrasse supérieure.

Elle a une courte hésitation, puis déclare vivement :

— Je monte avec vous.

Evidemment, elle ne songe qu'à fuir, mais préfère tout de même rester en ma compagnie. Moi aussi, je voudrais me sortir de ce guêpier, mais, si je veux avoir une chance, il faut que je sache dans quelle direction ce sera le plus facile.

— Où se trouve l'escalier qui conduit à cette terrasse ?

— Voyons d'abord si l'ascenseur fonctionne toujours.

— Si vous voulez.

L'ascenseur se trouve dans un coin du hall. Lakma en ouvre la porte et nous pénétrons tous les deux dans la cabine. Une manette à abaisser et cette cabine s'élève. Elle est silencieuse et très rapide, les étages défilent.

Je regarde la jeune fille. Elle est pâle avec un regard farouche et dur.

— Ne vous inquiétez pas, dis-je. Nous nous en sortirons.

— Non... Tout est perdu, maintenant. Les Terkans nous massacreront tous.

— Attendons de savoir où ils en sont réellement. En faisant sauter les champs de force qui vous protégeaient, ils ont nécessairement bénéficié d'un effet de surprise, mais il n'a pas dû être aussi total partout. La résistance a bien dû s'organiser quelque part.

L'ascenseur s'arrête. Nous sommes arrivés dans une espèce de kiosque de verre situé au milieu de la terrasse. Juste comme la cabine stoppe, je vois luire l'acier d'une arme et je dégaine vivement mon paralyseur pendant que Lakma crie :

— Ne tirez pas, Frédéric Docart, c'est un des nôtres.

Un officier tout jeune, dont l'uniforme est déchiré. Il a reconnu Lakma et baisse le canon de son pistolet thermique tout en continuant à me dévisager d'un air soupçonneux.

— C'est un ami, précise rapidement Lakma. Un ami de Telna. Il était chez elle lorsque les Terkans ont attaqué. Sans lui, je serais morte ou pire. Nous nous sommes enfuis par le passage de la grande salle de réception. Avez-vous des nouvelles de Telna ?

L'officier secoue la tête.

— Aucune.

Lakma me le présente.

— Adar, officier en premier de la garde du dentko. Frédéric Docart.

Bile a un sourire contraint.

— C'est évidemment un nom qui a de quoi surprendre.

Maintenant, je n'ai plus aucune raison de leur cacher d'où je viens.

— Je ne suis pas escarien. Je l'avais dit à Telna qui allait en informer son père.

— Pas escarien ?

— Non... Je viens de l'espace. Vous savez ce que c'est puisque vous possédez des vaisseaux spatiaux, mais parlez-moi de l'attaque des Terkans. Je me demande comment ils ont pu arriver jusqu'au palais sans avoir été signalés... De plus, je croyais que les champs de force étaient infranchissables.

— Moi aussi, grommelle Adar..., mais ces damnés sauvages ont réussi à les faire sauter en plusieurs endroits et ils ont foncé dans des valadans de transport peints à nos couleurs et portant nos insignes. Personne ne s'est méfié. Nous n'avons compris ce qui nous arrivait qu'au moment de l'assaut et nous avons été pris au dépourvu.

— Une ruse... Sur Terre O, les lois de la guerre ne l'admettraient pas et tous les Terkans ayant agi de cette façon seraient immédiatement passés par les armes.

Adar a un ricanement.

— Ici aussi, c'est une félonie..., mais, pour les passer par les armes, comme vous dites, il ne faudrait pas qu'ils soient les plus forts... Terre O..., qu'est-ce que c'est ?

— La planète dont je suis originaire.

— La planète ?

— Je viens de très loin... D'une autre galaxie... Le vaisseau spatial, à bord duquel je me trouvais, a été détruit par nos ennemis et je n'ai dû mon salut qu'à une nacelle de survie qui a parcouru six cent dix-huit parsecs avant de se placer en orbite autour d'Escar.

— Six cent dix-huit parsecs... A quelle vitesse ?

— Je l'ignore. J'étais en état d'hibernation. J'ai probablement erré dans l'espace pendant plusieurs millénaires.

Lakma intervient.

— Et il a des armes surprenantes.

Adar hausse les sourcils et je souris.

— Je dispose, en effet, de quelques armes inconnues sur Escar..., mais, en revanche, avant d'arriver ici, je n'avais jamais vu de pistolets thermiques.

Un instant, Adar m'observe avec une curiosité accrue, puis il demande :

— Comment se fait-il que vous parliez notre langue ?

— Je l'ai apprise grâce à un assimilateur de pensées. J'en avais un dans ma nacelle de survie et j'ai pu m'en servir avant qu'elle s'autodétruise. Pour cela, j'ai enlevé un des vôtres : Vahal, que Telna connaît très bien, ainsi que sa fille Strinna.

— Moi aussi, je connais Vahal, fait Adar, et Strinna est une amie de ma sœur.

Il pousse un soupir.

— Malheureusement, je ne les reverrai sans doute jamais.
— Pourquoi désespérer ? Où en sont les choses dans la ville ?
— Toute résistance a cessé... Les Terkans sont les maîtres. D'un moment à l'autre, ils nous découvriront et nous serons immédiatement exécutés. Ils ont juré de nous exterminer tous.

— On ne peut pas massacrer toute une population.
— Mais on peut la réduire en esclavage.
— Vous pensez que c'est ce qui se passera ?
— Les Terkans sont eux-mêmes déjà des esclaves. Chez eux, c'est l'administration qui a tous pouvoirs. La populace, qui n'a aucun droit, sera ravie de pouvoir tourmenter des hommes réduits à l'état de bétail.

— Vous exagérez certainement.
— Attendez de les avoir vus à l'œuvre. Ils sont déjà en train de rassembler tous les civils qu'ils trouvent. Demain, ils seront embarqués pour le continent Sud.

— Peut-être... En attendant, je voudrais savoir comment sont réparties leurs escouades de façon à voir comment nous pourrions quitter la ville.

— Il ne faut pas y compter avant la nuit..., et cela représente des heures au cours desquelles, à chaque seconde, nous risquerons d'être surpris.

Pas tellement encourageant. J'ai un bref haussement d'épaules et je me dirige vers la balustrade qui domine l'avenue. Pour jeter un coup d'œil vers le bas, je me dissimule derrière une colonne.

Adar m'a suivi. Pour l'instant, l'avenue est déserte. Le régiment qui défilait tout à l'heure est passé, mais nous apercevons quelques soldats en uniforme vert qui remontent venant du quartier C : trois hommes, et un officier qui poussent devant eux deux hommes et une jeune fille qui a les seins nus.

Les deux hommes sont des officiers supérieurs. Le groupe avance rapidement et, soudain, je fronce les sourcils.

— Bon Dieu ! fais-je..., mais c'est Telna qui se trouve avec eux.
Lakma pousse une exclamation et s'approche vivement de nous.
— Si c'est Telna, il faut faire quelque chose.
— Quoi ?

Comme elle veut s'approcher de la balustrade, Adar la retient et il lutte avec elle pour l'obliger à rester cachée.

— A quoi cela vous servirait-il de nous faire repérer ?

Le groupe arrive à peu près à la hauteur du musée. Je dégain mon pistolet et, après avoir branché mon compensateur de gravité, je plonge brusquement dans le vide.

CHAPITRE IV

J'ai agi à l'instinct, sans réfléchir. Dans ces moments-là, si on réfléchit, on ne fait jamais rien. Je tombe comme une masse et je me redresse, en coupant la gravité à son maximum, juste à la dernière seconde.

Sidérés, les Terkans me voient debout, alors que je plongeais la tête la première et ils ne songent même pas à ouvrir le feu. Moi, je tire immédiatement. Deux hommes en vert tombent, puis un troisième : l'officier.

Telna m'a reconnu et se précipite dans ma direction avec un cri de joie. Quant aux deux officiers astoriens qui l'accompagnent, dans un réflexe de soldats, ils se sont jetés à terre dès que j'ai commencé à tirer.

Je peux donc envoyer une dernière rafale qui passe par-dessus leurs têtes et fauche le dernier soldat en train de prendre la fuite.

Immédiatement, les deux Astoriens se relèvent, ramassent des armes par terre et se mettent à lancer de longs jets thermiques en direction du haut de l'avenue où d'autres Terkans apparaissent.

— Par ici.

J'empoigne Telna par le bras et je reflue avec elle en direction de l'entrée du musée en hurlant :

— Adar, Lakma... Descendez.

Les deux officiers nous suivent et, de nouveau, je les vois ouvrir le feu. Toujours vers le haut de l'avenue avant de pénétrer dans le hall du musée.

Plus question de regagner la terrasse pour essayer de déterminer la position des Terkans, nous devons tenter de fuir, au petit bonheur la chance, par les jardins. J'espère que Lakma et Adar m'ont entendu ou qu'ils comprendront.

En pleine bataille, on n'a pas le temps de se faire des politesses. Les deux Astoriens referment les lourdes portes du musée. Ils sont tous les deux d'un certain âge.

Je dis :

— Notre seul espoir, ce sont les jardins. Je me trouvais sur la terrasse en compagnie d'une femme et d'un jeune officier. Logiquement, ils devraient être en train de descendre pour nous

rejoindre.

Oui... Les portes de l'ascenseur coulissent et Adar paraît, suivi de Lakma. Du regard, les deux officiers supérieurs se consultent. Eux aussi se demandent qui je suis.

Pas le temps de le leur expliquer car on commence à démolir les portes de l'avenue à coups de crosse.

— Filons.

Entraînant Telna, je fonce en direction des jardins, je sais que Lakma suivra la fille du dentko. Les militaires feront ce qu'ils voudront.

Ils nous accompagnent avec à peine un temps de retard. Le jardin est immense, découpé en massifs fleuris, en pelouses et en petites pièces d'eau.

— A droite... Nous devons éviter les avenues et les rues. L'idéal serait de trouver un endroit où nous cacher jusqu'à la nuit.

Comme nous allons atteindre le fond du jardin, l'un des officiers que j'ai délivrés s'écrie :

— Une minute.

Il me désigne un grand bâtiment et ajoute :

— C'est un dépôt d'androïdes... Si nous parvenions à en lancer quelques-uns contre les Terkans, ils leur infligeraient de lourdes pertes et ça nous laisserait un répit.

Les androïdes !... Je sais qu'on s'en sert pour la guerre, mais je m'envisageais pas de les utiliser. Manque d'habitude. Du moment que l'on m'en parle, je me souviens qu'il suffit de les réamorcer.

— Lorsque les Terkans sont arrivés, vous n'avez pas eu le temps de les mettre en ligne ?

— Nous n'avons pu rien faire, mais il est encore temps. Il existe des milliers de dépôts de ce genre, disséminés un peu partout sur le continent Nord.

Seulement, il faut faire vite car un premier groupe de nos poursuivants apparaît du côté du musée. L'officier qui a suggéré l'utilisation des androïdes passe son fusil à Adar, puis ordonne :

— Arrête-les avec Evor.

L'autre officier supérieur s'agenouille immédiatement derrière un buisson, imité par Adar qui semble soudain avoir repris confiance. Quant à celui qui nous commande, il ouvre une porte basse, inspecte d'un rapide coup d'œil l'étroite ruelle qui sépare les jardins du musée du dépôt, puis déclare :

— Nous pouvons y aller.

Il passe le premier, suivi de Telna et de Lakma, pendant que je les couvre. Lorsqu'ils ont traversé, j'appelle Adar qui me rejoint tout de

suite..., puis Evor.

Tous les deux traversent la ruelle en courant pendant que j'expédie une dernière décharge thermique dans les jardins. A mon tour de traverser la ruelle. La porte du dépôt est ouverte et je m'engouffre à l'intérieur.

— Ici, les Terkans ne sont pas encore venus, vient de remarquer Adar.

— Ils n'ont pas encore eu le temps de s'organiser, répond Evor.

Un dépôt d'androïdes !... Les souvenirs de Vahal m'en restituent l'image. Ils ont un aspect absolument humain et, malgré leur chair faite de matière plastique, dès qu'ils sont activés, ils paraissent réellement vivants.

Lorsqu'ils manœuvraient dans la cour du palais, je m'y suis laissé prendre.

Evor et son chef nous font tous entrer dans la cabine d'un ascenseur... Descente !... A l'estime et compte tenu de la vitesse, nous sommes à plus de trente mètres sous terre lorsque nous nous arrêtons dans un vaste caveau où la température est glaciale. Je porte une combinaison climatisée et les trois officiers leur uniforme, mais les deux femmes sont à peu près nues.

Je les vois frissonner et j'en fais la remarque lorsqu'Evor abaisse un lourd levier qui se trouve à la droite de l'ascenseur en nous annonçant :

— La température va s'adoucir tout de suite.

Immense, ce caveau. Le long des murs, d'innombrables petites trappes carrées d'environ soixante centimètres de côté... Adar ouvre la première et attire une longue planche sur laquelle un corps est étendu.

On dirait une crypte d'hibernation sur Terre O, mais, ici, ce sont des êtres artificiels que l'on conserve. Evor active le premier androïde qu'il vient de sortir de sa cachette en appuyant sur un petit bouton de nacre qu'il porte sous l'oreille.

Immédiatement, la machine à face humaine se dresse, puis marche vers un escalier qui s'amorce à gauche de l'ascenseur. A sa ceinture, l'androïde possède un fulgurant et il dégage de son épaule le fusil thermique avec lequel on l'avait désamorcé.

Je sais qu'Adar lui a donné mentalement des consignes, des consignes de destruction. Il a ordre de détruire sans sommation tous les Terkans qu'il rencontrera et que ses détecteurs biologiques débusqueront sous n'importe quel uniforme.

Un à un, d'autres suivent car les deux officiers supérieurs s'y sont mis aussi et les sortent de leurs boîtes le plus rapidement possible. Pas question que je m'en mêle car, si l'assimilateur m'a appris beaucoup

de choses, il n'a pas pu me doter de la faculté de donner mentalement des ordres.

Je ne suis pas télépathe, comme Telna... Enfin, même Telna ne l'est pas totalement. C'est plus subtil... Elle a subi une sorte d'entraînement qui lui donne un avantage sur moi, un entraînement qu'il faut être très jeune pour pouvoir supporter.

Maintenant il commence à faire doux dans la crypte et je rejoins les deux femmes.

— Telna..., que s'est-il passé lorsque vous m'avez laissé dans votre chambre ?

— J'ai gagné les appartements de mon père où on m'a annoncé qu'il était parti pour la frontière. Un certain nombre de champs de force venaient de céder. J'ai branché un communicateur pour en savoir plus et, brusquement, les Terkans ont débouché de partout. Heureusement, je me trouvais en compagnie du demzo Trémal. Il m'a entraînée dans un des souterrains du palais. Il débouchait dans le quartier D, mais nous avons joué de malchance. La maison dans laquelle nous sommes arrivés était aux mains des Terkans. Nous y avons retrouvé le demzo Evor.

Ses mâchoires se serrent.

— Les Terkans m'ont reconnue tout de suite. Ils savaient très bien qui j'étais et on me conduisit au quartier général de l'armée d'invasion lorsque vous nous avez délivrés.

Soudain, la cage de l'ascenseur qui nous a descendus est rappelée depuis le niveau supérieur. Elle s'enlève et remonte silencieusement vers le rez-de-chaussée.

Je fais signe à Trémal qui me rejoint immédiatement.

— Les Terkans se doutent-ils de ce que nous sommes venus faire ici ?

— Pas encore. Par l'escalier, les premiers androïdes ne sont pas encore arrivés en contact avec eux.

— Donc, s'ils rappellent l'ascenseur, c'est pour se lancer à notre poursuite car ils s'imaginent sans doute que nous sommes en train de chercher à fuir.

— Probablement... Evor va se charger d'eux.

On ne me fait guère confiance et, pourtant, on m'a vu à l'œuvre, mais j'imagine que c'est toujours ainsi. Evor prend position en face de la cage de l'ascenseur de façon à pouvoir en arroser la cabine d'un jet thermique dès qu'elle redescendra.

Une quarantaine d'androïdes ont déjà été activés. Trémal me fait signe de le rejoindre devant les stalles.

— J'ignore qui vous êtes, mais Telna semble vous connaître. Ce serait déjà suffisant pour moi et, en plus, vous nous avez sauvés.

— En fait, je ne suis pas originaire d'Escar... Je viens d'une lointaine planète.

— Il n'en existe pas d'habitable à portée de la nôtre.

— Pour arriver jusqu'ici, j'ai voyagé en état d'hibernation durant des milliers d'années.

Il me regarde, incrédule, et j'ai un haussement d'épaules.

— En ce moment, ce n'est pas le plus important, mais il se trouve que, sur Terre O, j'appartenais à la garde spatiale. Je suis donc un soldat comme vous et, à ce titre, je peux également vous être utile. Pouvez-vous me dire exactement ce qui s'est passé et comment cette invasion a pu se déclencher ?

— L'attaque a porté en même temps sur une douzaine de postes-clefs dont les champs de force ont sauté presque tout de suite. Partout, nos ennemis ont réussi à créer un court-circuit. Je l'ai su tout au début de l'invasion. Lorsque l'alarme a été donnée, mais nous n'avons pas eu le temps de nous organiser. Nous subissions le premier assaut au même moment...

— Adar m'a dit que les Terkans avaient attaqué dans des valadans de transport peints aux couleurs du nord et portant leurs insignes.

— C'est la vérité.

Du bruit du côté de l'ascenseur... La cabine redescend... Immédiatement, nous sommes tous plus attentifs. Voilà la cabine. Nous apercevons les bottes d'une douzaine de Terkans. Ils pensent que nous sommes en train de fuir par un souterrain quelconque et ne se méfient absolument pas.

Avant même qu'ils puissent nous apercevoir, Evor les arrose d'un jet thermique et une odeur abominable de chair grillée se répand dans le caveau pendant qu'une boule transparente roule soudain sur le sol.

Evor retourne immédiatement contre elle son pistolet thermique et la boule éclate sous l'effet de la chaleur avec un tintement strident.

Je me tourne vers Trémil.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une boule de cristal... Les Terkans s'en servent comme communicateur. Si nous ne l'avions pas détruite, elle les aurait renseignés sur tous nos faits et gestes.

— Sur Terre O, les boules de cristal ne servent qu'aux voyantes, mais c'est du charlatanisme.

— Ici, je peux vous assurer que les Terkans arrivent à les utiliser.

Sans doute parce qu'ils ont des dons spéciaux semblables à ceux de télépathe que possède Telna... Telna qui a renvoyé l'ascenseur dans

lequel les Terkans, qui n'ont pas été tués sur le coup, hurlent de douleur.

Dès que la cabine a disparu, l'odeur de chair grillée se fait moins écœurante. Les derniers robots de la réserve ont été activés et, derrière eux, Trémal nous fait signe de le suivre dans l'escalier.

Un escalier relativement étroit coupé toutes les quinze marches par un palier.

— En haut, les androïdes sont sans doute en train de repousser les Terkans, m'explique le demzo. Ça va nous donner une petite chance de pouvoir nous échapper par une autre issue du dépôt.

Longue, la montée..., épuisante même, surtout pour les femmes. A deux ou trois reprises, je suis tenté d'utiliser mon compensateur de gravité pour les soulager, mais j'y renonce car je dois ménager l'énergie qui me reste.

Soudain, Trémal nous fait bifurquer dans un couloir et nous nous éloignons de l'endroit où la bataille fait rage. Le demzo nous conduit dans une sorte de vaste hangar au fond duquel il ouvre une petite porte basse.

Après avoir jeté un rapide coup d'œil dehors, il nous annonce :

— La rue est déserte. Tous les Terkans se regroupent en ce moment de l'autre côté de l'édifice, mais ils ne vont pas tarder à venir de ce côté-ci pour essayer de prendre nos androïdes à revers. Je vous propose de franchir le mur du palais d'en face. Normalement, nous devrions avoir une chance de pouvoir nous y cacher jusqu'à la nuit... et, à ce moment-là, nous gagnerons l'arsenal le plus proche.

— D'accord.

Nous nous élançons tous et nous traversons la rue, puis nous la remontons sur une cinquantaine de mètres avant de trouver une porte nous permettant de pénétrer dans les jardins du palais,

Evor en fait sauter la serrure avec son pistolet thermique et nous nous glissons tous à l'intérieur. Adar, resté en arrière-garde, nous assure après être entré le dernier :

— Personne n'a dû nous voir.

— Nous sommes dans la main des dieux, répond Trémal. Si nous pouvons rester ici jusqu'à la nuit, nous sommes sauvés car il y a un arsenal à moins de cinq cents mètres.

Je demande :

— Pourquoi un arsenal ?

— C'est le seul endroit où nous avons une chance de trouver un valadan ou, au pis aller, un char de combat.

Il a raison. Le jardin dans lequel nous venons d'entrer est à l'abandon et c'est une bonne chose pour nous car s'il prolonge un

bâtiment désaffecté, on ne le fouillera peut-être pas tout de suite.

En file indienne, nous longeons son allée circulaire jusqu'à un énorme buisson fleuri adossé au mur de clôture. Trémal s'arrête.

— L'arsenal se trouve de l'autre côté de l'avenue. Je vous propose de nous cacher à l'intérieur de ce buisson.

— Moi, fait Evor, je serais partisan d'attaquer tout de suite l'arsenal. En restant ici, nous doublerons à chaque minute nos chances d'être découverts.

— Pas nécessairement, répond Trémal. Pour le moment, les Terkans sont en train de consolider leur tête de pont. Ils n'en sont pas encore à faire fouiller systématiquement tous les quartiers.

Je remarque :

— De plus, nous sommes trop près du dépôt d'androïdes pour qu'on pense que nous nous sommes réfugiés ici.

Evor hoche la tête. Il n'est pas convaincu, mais Trémal est le plus haut en grade et il est bien obligé de s'incliner puisque personnellement je suis d'accord.

Nous nous glissons sous le buisson à l'intérieur duquel nous nous taillons un abri à l'aide de nos couteaux. Quelques instants plus tard, en s'allongeant à côté de Lakma, Telna fait la moue et dit :

— J'ai terriblement soif, mais j'imagine que ce n'est pas le moment et que personne n'a rien à boire.

Exact et personne ne répond. Alors, je sors de la poche de ma combinaison le tube de pilules vitalisantes que j'ai ramassé avant de quitter ma nacelle de survie. Je fais glisser une des pilules dans ma main et je la tends à Telna.

— Prenez ceci. Vous n'aurez plus soif et, en même temps, cela vous empêchera d'avoir faim.

— Cette minuscule petite boule noire ?

— C'est ce que j'ai pris en sortant d'hibernation et ça m'a rendu immédiatement mes forces.

Telna prend la pilule avec une sorte de méfiance et la porte à sa bouche en hésitant.

— Ça n'a aucun goût.

Soudain, son regard s'éclaire.

— Mais c'est vrai que je n'ai plus soif.

Du coup, Lakma tend la main..., puis Trémal, Evor et Adar.

La nuit est tout à fait tombée. Une nuit sans lune... De la ville monte des chants et le ronflement des incendies dont le vent rabat, par moments, la fumée jusqu'à nous.

Trémal me touche l'épaule.

— Nous devrions y aller, maintenant.

Durant toutes ces heures que nous venons de passer, tapis sous le massif fleuri, je lui ai expliqué minutieusement qui j'étais, d'où je venais et comment je suis arrivé. Il m'a écouté avec surprise et, compte tenu de ce qu'il m'a vu accomplir, il n'a pas mis ma parole en doute.

Laissant Evor et Adar avec les deux jeunes filles, nous sortons du buisson et là, j'empoigne le demzo par la taille et, en m'aidant de mon compensateur de gravité, je me hisse avec lui jusqu'au sommet du mur sur lequel nous nous couchons.

— Où se trouve exactement l'arsenal ?

— En face de nous... Sur la gauche... Ce n'est pas l'entrée principale.

L'avenue est à peine éclairée. Les Terkans ont dû détruire la plus grande partie des lampadaires. Ils se conduisent vraiment comme des soudards avides de destruction.

J'examine un instant la masse imposante de l'arsenal, puis je murmure :

— Nous pouvons prendre le risque. Je me servirai de mon compensateur de gravité pour attaquer le corps de garde s'il y en a un. Vous autres, vous n'aurez qu'à me suivre. Croyez-vous qu'il existe une porte donnant directement sur cette avenue.

— Certainement.

— Accrochez-vous.

De nouveau, je l'empoigne par la taille et nous redescendons. Evor, Adar et les deux jeunes filles sont sortis du buisson. Ensemble nous longeons le mur de clôture sur une vingtaine de mètres, puis nous trouvons la porte que nous cherchons.

De nouveau, Evor fait sauter la serrure avec son pistolet thermique. C'est une arme qui paraît effrayante et je suis bien décidé à m'en procurer une à la première occasion. Elle sera beaucoup plus efficace que mon simple pistolet mitrailleur bien que d'une moins grande portée.

— De ce côté-ci, la porte de l'arsenal ne me paraît pas gardée, s'écrie Evor.

— Ne nous y fions pas. La sentinelle se trouve sans doute à l'intérieur du couloir... Laissez-moi faire.

D'un coup de talon, je m'enlève et, grâce à mon compensateur de gravité, je flotte jusqu'au portail. Par moments, je reçois les bouffées de chaleur un peu âcre d'un incendie tout proche.

— *Hoharna* ?

Cela doit signifier « Qui vive » en terkan, mais Vahal ne parlait pas

cette langue. A tout hasard, je réponds d'une voix forte :

— Docart.

Le garde est surpris par cette réponse qui lui vient du ciel et il sort de son abri. Dès que j'aperçois sa silhouette massive, je l'arrose au paralyseur et il s'effondre en lâchant son arme qui rebondit sur la pierre de l'avenue avec un bruit qui me paraît tonitruant.

Je me laisse immédiatement glisser devant l'entrée que je balaye avec mon paralyseur. Un gémissement de surprise me signale que je viens de faire mouche quelque part. Oui, sur les premières marches d'un grand escalier que mes yeux habitués à l'obscurité distinguent vaguement.

Déjà, Trémal, Evor et Adar m'ont rejoint, suivis des jeunes filles. Eux, connaissent l'arsenal mieux que moi et ils foncent immédiatement là où ils pensent trouver des gardes : une attaque efficace et silencieuse.

Pendant que les trois Escariens procèdent à leur travail de nettoyage, j'entraîne Telna et Lakma dans l'escalier car c'est au second niveau que nous trouverons des valadans de transport.

Nous avançons avec prudence, mais je crois que seules les entrées de l'arsenal sont gardées et que si le poste que nous avons surpris n'a pas eu le temps de donner l'alerte, nous disposons d'un certain répit.

Juste comme nous atteignons le palier du second niveau, Trémal, Evor et Adar nous rejoignent.

— Tout va bien pour le moment, me dit Trémal.

Evor et Adar nous ont précédés de quelques mètres dans le couloir et, soudain, Adar se retourne :

— Attention !

Les deux hommes se trouvent devant les portes d'un des hangars et elles coulisent. Ce n'est pas encore dangereux pour nous, bien que l'immense salle dans laquelle nous pénétrons s'éclaire brusquement.

Gigantesque, ce hangar ! Plusieurs centaines de mètres de long sur au moins le tiers de large et les valadans sont alignés les uns derrière les autres, prêts au décollage.

Beaucoup plus petits que je ne m'attendais... Quinze mètres de long, quatre de large, trois de haut, l'avant effilé. Nous choisissons naturellement celui qui se trouve exactement en face des portes blindées donnant sur l'extérieur et nous y pénétrons grâce à une échelle de fer.

Trémal m'explique :

— C'est un valadan de combat.

Je savais... Sous prétexte que je viens d'une autre planète, le demzo s'imagine que j'ignore tout de la technique d'Escar. L'assimilateur de

pensées ne l'a pas convaincu. Pour lui ce n'est qu'un mot, ça n'a pas de sens réel car, sur sa planète, il n'existe que deux langues. Le besoin d'en apprendre une quantité ne s'est jamais fait sentir si bien que la notion même de l'assimilateur lui est étrangère dans ce domaine.

De toute façon, j'ai besoin de me familiariser avec l'appareil car Vahal n'était pas un pilote. Il m'a appris ses principes de fonctionnement..., et c'est à ma science de pilote terrien que je fais appel pour mieux comprendre.

Dès que le sas du valadan s'est refermé derrière nous, la lumière s'est éteinte dans le hangar, mais Trémal branche un écran de visibilité extérieure sur le tableau de bord.

Extrêmement perfectionné, cet écran..., et sans commune mesure avec tout ce que nous possédons dans le genre sur Terre O. Une fois branché, il fournit une image que l'on peut déplacer dans toutes les directions et conduire où l'on veut grâce à un volant et cela dans un rayon d'environ dix kilomètres.

Pour le moment, nous avons une vue plongeante du hangar dans lequel nous nous trouvons, mais Trémal fait descendre l'image. Nous dominons maintenant le corps de garde ouest de l'arsenal où dorment une douzaine de Terkans. Ils sont sans méfiance. Sans doute parce que depuis le moment où ils ont envahi le continent Nord, ils n'ont rencontré qu'une résistance sporadique.

Trémal appuie sur le bouton « marche avant », puis empoigne le volant de direction. Très vite, nous sortons de l'arsenal et, après quelques manœuvres, nous remontons en direction du palais supérieur qui domine le quartier haut d'Astor. C'est là que doit être installé le général en chef des Terkans.

Leur rihal.

En tout cas, plusieurs centaines de soldats bivouaquent sur la place et je compte plus de dix sentinelles sur la terrasse du palais. Trémal fait toujours avancer l'image.

Nous voici dans le hall. C'est bien là que se trouve le poste de commandement et le rihal est là, entouré de son état-major. Ils sont tous penchés sur une table.

Je m'attends à y voir des cartes et j'y aperçois une énorme boule de cristal. Ils paraissent la consulter tous avec grand intérêt. Je ricane :

— On dirait qu'ils sont en transe.

C'est peut-être normal si, pour se servir de cette boule, ils doivent faire appel à des facultés supranormales.

Dans le fond du hall, nous apercevons une longue table encore chargée de mets divers et d'amphores contenant différentes sortes de vins. Beaucoup de ces amphores ont été brisées et le vin s'est répandu

sur le sol au milieu des victuailles.

Deux soldats en arme montent la garde devant une porte donnant sur ce hall. Trémal, continuant à faire avancer l'image, franchit cette porte. Nous voici dans une petite pièce carrée, meublée d'une petite table et d'un tabouret.

Sur la table, on a servi un repas auquel l'homme à qui il était destiné n'a pas touché. Un homme de grande taille au visage allongé et aux cheveux noirs semés de fils blancs.

Il porte un uniforme blanc, rehaussé de motifs bleus.

— Mon père ! s'écrie Telna. C'est mon père... Il a été fait prisonnier.

CHAPITRE V

En reconnaissant son maître, les mâchoires de Trémal se serrent et il murmure :

— Nous sommes perdus. Si le dentko est prisonnier, toute résistance va cesser. Lui, les Terkans ne l'ont pas massacré... Demain, tous les transmetteurs d'ondes et d'images annonceront la nouvelle et les unités qui se battent encore se rendront les unes après les autres.

— Personne ne prendra le commandement à sa place ?

— Les Terkans falsifieront une bande d'enregistrement et lorsqu'il apparaîtra sur les écrans, les hommes auront l'impression qu'il leur ordonne de déposer les armes.

— Dans ce cas, il faut le délivrer.

Trémal a un mouvement d'épaules désabusé.

— Comment ?... Il est bien gardé... Au quartier général de nos ennemis... Il faudrait toute une armée pour aller le chercher dans le palais haut.

— Pas nécessairement... J'ai l'habitude de ce qu'on nomme sur Terre O, des missions de commandos et je dispose d'armes qui peuvent dérouter les Terkans.

— Votre compensateur de gravité ?... Il vous permettra peut-être d'approcher du palais supérieur sans être repéré, mais c'est tout.

— Le plus difficile sera fait si j'arrive dans la place... Là, j'utiliserai mes grenades enveloppantes. Lakam en a vu une à l'œuvre et puis, je me servirai aussi de vos armes thermiques.

— Vous n'en connaissez pas le maniement.

— Je manquerai peut-être de rapidité, mais je bénéficierai de l'effet de surprise.

Et puis, en réserve, je garde mes épingles irradiantes, mais j'aime autant ne pas en parler. Telna s'est approchée de moi, sa main se pose sur mon bras.

— Vous oseriez aller là-bas ?

— En temps normal, ce serait de la folie, mais avec les armes dont je dispose, j'ai ma chance. Naturellement, vous devrez m'aider, surgir avec des valadans dès que j'aurai semé la panique dans le quartier général.

Je regarde les trois officiers.

— Vous êtes en mesure d'en diriger chacun un et, tout en le conduisant, d'utiliser les armes du bord ?

Trémal approuve d'un mouvement de tête.

— Il n'est pas question d'agir selon un plan établi à l'avance. Nous allons devoir improviser. Vous me suivrez sur vos écrans de visibilité. J'imagine qu'il ne vous faudra que quelques secondes pour aller d'ici au palais haut. Vous devrez me rejoindre dès que je serai en compagnie du dentko. Je vous laisse le soin d'apprécier et je compte sur vos réflexes.

Tous les trois m'approuvent d'un mouvement de tête et les yeux de Telna se mouillent.

— Jamais je n'oublierai...

D'un geste de la main, je l'interromps :

— Pour devenir un des vôtres, il faut que je donne aux Astoriens une chance de chasser les Terkans du continent Nord. Ce n'est possible que si votre père est libéré... Donc, je dois intervenir... Tenez-vous tous prêts.

Dans la réserve d'armes du valadan, j'échange mon paralyseur dont les charges doivent commencer à s'épuiser contre un pistolet thermique que je fais d'abord sauter plusieurs fois dans ma main.

Malgré sa grosseur, il est extrêmement maniable. Je le glisse finalement dans l'étui de mon paralyseur, puis je me dirige vers le sas de sortie.

« Autant ne pas leur laisser le temps de réfléchir, autant surtout ne pas trop réfléchir moi-même ! J'agis sans doute stupidement. Au lieu de m'occuper du dentko et du sort du continent Nord, je ferais sans doute mieux de ne penser qu'à moi.

« Peut-être... Je suis tout de même heureux d'agir comme je le fais. Partout, il faut savoir conquérir sa place. Je retrouve le couloir qui nous a amenés, l'escalier conduisant au corps de garde où tous les Terkans sont encore paralysés pour plusieurs heures et je sors de l'arsenal. »

« Compensateur de gravité. Tout de suite, je prends de la hauteur. Facile de m'orienter puisque le palais haut se trouve au centre d'Astor, au sommet d'une colline qui domine toute la ville. »

La ville dont plusieurs secteurs brûlent... A certains endroits, les flammes atteignent plusieurs mètres de hauteur et je dois éviter soigneusement les zones qu'elles éclairent.

J'y parviens facilement et bientôt, je flotte au-dessus du palais dans lequel le dentko est enfermé. Je n'ai pas été repéré. Déjà un beau succès... Je découvre assez facilement la porte d'entrée du grand hall

où le rihal des Terkans a installé son quartier général.

Gardée par quatre hommes en armes... Je plonge brusquement sur eux en appuyant sur la détente de mon pistolet thermique. Deux Terkans s'enflamment en même temps puis un troisième pendant que le dernier prend la fuite en jetant son fusil.

Un rétablissement pour me redresser et je pénètre dans le hall. L'état-major de Terk est toujours agglutiné autour de la grande boule de cristal. Toujours en transe, devrais-je dire. Eux, ce n'est pas avec mon pistolet thermique que je les attaque. Ils sont trop nombreux. Je lance sur leur groupe une de mes grenades enveloppantes.

Dès qu'elle a explosé, un nuage de fumée se forme. Un nuage de fumée qui est comme aimanté par les ondes biologiques. L'important, pour moi, c'est d'éviter de me faire happer également. J'y parviens en bondissant vers le plafond d'où je plonge immédiatement vers les deux gardes qui se tiennent devant les portes de la pièce dans laquelle le père de Telna est enfermé.

Eux, je les foudroie au pistolet thermique et en même temps, je lance une nouvelle grenade en direction de la porte d'entrée. Elle ne fuse pas, mais elle est prête à entrer en action dès que des hommes se présenteront. Elle est comme une bête aux aguets.

La porte de la cellule du dentko est fermée par un énorme verrou que je tire. En me voyant entrer, le prisonnier se dresse et il me fixe avec inquiétude.

— Ami, je dis... Je viens de la part de Telna et en ce moment, Trémal surveille tous mes mouvements depuis le valadan qui va venir vous prendre mais il faut faire vite... Venez.

Un peu effaré, le dentko bredouille :

— Mais qui êtes-vous ?

— Plus tard... Le temps presse. Je suis là pour vous sauver. Faites-moi confiance.

Je l'entraîne... En souhaitant que Trémal soit présent au rendez-vous. Comme il peut suivre tous mes déplacements sur son écran, il doit savoir que j'ai réussi et normalement, il devrait déjà foncer en direction du palais.

Pas question de traverser le hall où s'agite toujours la masse confuse du nuage noir qui ressemble à un formidable monstre aux mille soubresauts.

— Gagnons la terrasse supérieure.

Là, au moins, le valadan pourra se poser et nous embarquer. J'avise la porte d'un ascenseur. Pourquoi ne fonctionnerait-il pas ? Je pousse le dentko dans la cabine et j'actionne le levier de mise en marche.

Tout fonctionne encore. La cabine s'enlève et je pousse un soupir de

soulagement.

— Vous appartenez à ma police ? s'étonne le père de Telna. Je ne vous ai jamais vu.

Toujours ma combinaison noire. J'ai un petit rire.

— Non..., je ne suis même pas Escarien. Je viens d'une lointaine galaxie, mais je n'ai vraiment pas le temps de tout vous expliquer maintenant. Vous allez retrouver votre fille. Elle se trouve à bord du valadan qui va nous récupérer. Evor a échappé également ainsi qu'un officier en premier, Adar, et une amie de Telna... Lakma.

La cabine s'arrête. Nous nous trouvons dans le kiosque central de la terrasse. L'arme au poing, je me glisse dehors. Un garde se dresse devant moi, mais je suis le plus rapide et il s'enflamme avant d'avoir pu esquisser un geste.

Dans le ciel, j'aperçois trois valadans qui foncent dans notre direction. Ouf... Trémal n'a pas hésité. Deux des valadans plongent brusquement, un de chaque côté du palais où des illuminations subites annoncent qu'ils ont ouvert le feu.

Le troisième, lui, s'immobilise au-dessus de nos têtes, à quelques mètres et une échelle de fer descend. Tout de suite, le dentko empoigne les montants et commence à monter.

Je vais l'imiter lorsque je me sens accroché et tiré violemment en arrière. Je viens d'être ramassé par un lasso magnétique. J'essaye de me retourner pour couper le contact avec mon pistolet thermique, mais je suis, jeté brutalement à terre et je lâche mon arme.

Cette fois, ce sont mes jambes qui sont entravées puis mes bras. Je jure entre mes dents et je vois l'échelle de fer remonter rapidement le long de la coque du valadan qui a récupéré le dentko et qui fonce dans la nuit en m'abandonnant.

Les deux autres réapparaissent quelques instants plus tard et s'éloignent tous les deux sans se soucier de moi. Désabusé, je cesse de résister.

On m'a transporté dans la prison du palais et jeté dans une cellule après m'avoir débarrassé de mes armes : de mes armes apparentes : les pistolets.

En revanche, on m'a laissé mes grenades, la petite boîte carrée du compensateur de gravité et, naturellement, mes épingles irradiantes, invisibles sur les revers de ma combinaison noire.

Il règne un certain désordre au quartier général où le nuage noir ne s'est pas encore dissipé dans le hall d'entrée. Il doit continuer à absorber tout ce qui passe à sa portée et surtout, il n'a pas encore lâché le rahil qui doit s'être endormi au milieu de ses principaux

officiers.

Lors de mon arrestation, je n'ai eu affaire qu'à un subalterne dépassé par les circonstances. Un subalterne qui ne se doute même pas que je suis le responsable de la confusion qui règne au quartier général.

Sur Terre O, mon nuage enveloppant aurait fait infiniment moins de dégâts car tous ceux qui seraient entrés en contact avec lui auraient immédiatement cessé de se débattre pour attendre sagement qu'il se dissipe de lui-même.

Ça n'aurait pas tardé, faute d'aliment biologique alors que pour le moment, dans le hall du palais, à chaque instant, de nouveaux hommes doivent se faire prendre.

Je suis un peu déçu par l'attitude de Trémal. Certes lui devait penser avant tout à sauver son chef, mais il aurait pu ordonner à Evor et à Adar de tenter quelque chose pour me récupérer. Bien sûr, il risquait de perdre un des deux valadans, mais j'ai risqué bien plus que cela.

La porte de ma cellule s'ouvre brusquement et un officier paraît. Pas celui qui commandait le détachement qui s'est emparé de moi... Celui-ci est un géant au visage rond et au crâne rasé. Il doit mesurer un mètre quatre-vingt-dix et peser dans les cent cinquante kilos sans graisse.

D'abord, il me parle dans sa langue puis, en voyant que je ne le comprends pas, il emploie le dialecte astorien.

— Tu appartiens aux services de police.

Lui aussi !... Je hausse les sourcils, mais cette fois, je ne proteste pas. J'esquisse un sourire et j'approuve d'un mouvement de tête.

— Oui.

Le Terkan me toise avec un certain mépris. Derrière lui, se tient un garde qui braque sur moi un fulgurant.

— Qui commandait le valadan qui a attaqué le palais ?

— Le demzo Trémal.

Dans la main gauche, il tient une boule de cristal de la grosseur d'un œuf de cane et il la consulte à chaque instant.

— Au cours de l'opération, le demzo s'est servi d'une arme diabolique dont nous ignorions l'existence.

— Le nuage enveloppant ?

— C'est cela. Ce nuage grossit démesurément et il absorbe tous ceux qui l'approchent. Comment peut-on s'en débarrasser ?

— Il faut attendre qu'il se dissipe de lui-même, mais pour cela, il faut que ceux qui se trouvent à l'intérieur cessent de bouger..., et que personne ne se laisse prendre.

— Si on ne se débat plus, le nuage se dissipera ?
— Oui, car tous ceux qu'il enveloppe s'endormiront.
— C'est la première fois que cette arme a été utilisée. Pourquoi ne vous en êtes-vous pas servi dès le début de l'invasion ?
— Les unités de combat n'en sont pas encore dotées, mais tous nos valadans en posséderont bientôt.

Il fronce les sourcils.

— Où fabrique-t-on ce gaz ?

Je marque une hésitation puis, je continue tout en donnant l'impression que je suis tout disposé à trahir.

— L'usine se trouve dans la plaine d'Equi... Je ne sais pas exactement à quel endroit.

Le Terkan consulte sa boule de cristal puis me lance d'une voix dure :

— Il vaudrait mieux pour toi que tu saches car je ne peux me contenter de ta parole... Si tu refuses de parler, tu seras torturé.

— Je ne sais rien de plus.

— Alors, tant pis pour toi.

Avec un sourire surnois qui se fait tout de suite cruel, il a un geste de la main, un geste pour le garde et immédiatement, je ressens dans tout le corps un intolérable picotement... Comme si mon sang charriait tout à coup des milliers..., des centaines de millions de fourmis.

Très vite, je me mets à gémir et, tordu par la douleur, je tombe à genoux et cela cesse brusquement. Tout s'apaise en moi d'un seul coup et l'officier terkan part d'un éclat de rire.

— Ça ne doit pas être drôle pour un policier d'être traité avec les méthodes qu'il emploie habituellement avec les suspects.

Ce sont des décharges de fulgurant qu'on m'a administré..., des décharges trop faibles pour tuer. Le Terkan reprend :

— J'ai voulu que tu saches exactement à quoi tu t'exposes en refusant de nous aider. Ou si tu voulais nous tromper.

Il me fixe un instant avec méchanceté, puis demande :

— Veux-tu que ça recommence ?

— Non.

— Alors, dis-moi où l'on fabrique ce gaz ?

— Dans la plaine... Près du village de Lara... Vous y trouverez une usine souterraine.

Coup d'œil à la boule de cristal... Un coup d'œil qui se prolonge, puis il relève la tête.

— Nous avons un détachement à Lara. Je saurai vite si tu as menti.

Il tourne les talons et sort, précédant le soldat qui m'a aspergé du

fluide de son fulgurant. Je reste à terre, feignant l'épuisement alors que j'ai parfaitement récupéré, mais dans ma situation, on a tout intérêt à donner à l'ennemi l'impression que ses moyens de pression sont extraordinaires.

Il y a une demi-heure que le Terkan est reparti, il ne va sans doute pas tarder à revenir et, cette fois, j'aurai sans doute droit à tout un festival, mais je compte bien éviter le pire.

Besoin de force pour ce suprême assaut, alors j'avale une de mes pilules vitalisantes. Je n'en ai plus qu'une dizaine et il va falloir que je les ménage, je pousse un soupir en remplaçant le flacon dans la poche de ma combinaison.

L'effet est immédiat et je suis en pleine forme au moment où j'entends des bottes marteler les dalles de pierre du couloir. Ce bruit de bottes s'arrête juste devant ma cellule dont la porte s'ouvre.

Le même officier que tout à l'heure... Sa haute silhouette s'encadre dans la porte et il me jette d'une voix furieuse :

— Tu as menti.

— Moi ?

— On n'a rien trouvé autour de Lara.

Je pars d'un éclat de rire.

— C'est que l'on a mal cherché.

— Les habitants de Lara n'ont jamais entendu parler d'une usine de ce genre.

— J'ai dit qu'il s'agissait d'une usine souterraine et ce gaz est fabriqué dans le plus grand secret.

Il me regarde avec une moue dubitative, puis consulte sa boule de cristal... Longuement de nouveau. Il est entré dans ma cellule toujours suivi d'un garde, fulgurant braqué.

Je demande :

— En haut..., ça se passe comment avec le nuage ?

— Il commence à se dissiper, mais faiblement. Les hommes qui sont dessous sont tous morts.

— Non... Ils dorment seulement.

Ça paraît le décevoir. Je le lis dans ses yeux.

— Ils vont dormir longtemps ?

— Au moins quarante-huit heures et ils auront tous besoin de deux ou trois jours pour retrouver toutes leurs facultés. Le nuage produit toujours des effets d'hébétude plus ou moins longs suivant les individus.

— Bon..., mais l'usine ?

— Vous ne la trouverez jamais. En revanche, sous certaines

conditions, je suis disposé à vous y conduire.

— Tu te joindrais à nous ?

— Après avoir livré l'usine, je n'aurai plus le choix.

— Nous pouvons nous entendre.

— Je ne traiterai qu'avec votre rahil.

D'une voix bourrue, il me lance :

— Le rahil est pris sous le nuage. Pour le moment, c'est son chef d'état-major qui assure le commandement.

— Va le chercher.

Mon tutoiement le fait tressaillir et son visage s'empourpre. Je sens qu'il va ordonner au soldat qui l'a suivi de m'infliger une nouvelle séance de fulgurant, mais il regarde sa boule de cristal et il se raidit.

Surpris, il me dévisage avec un soudain intérêt, puis il dit d'une voix changée :

— Haldana n'est pas au palais pour le moment, mais on le rappelle. Dès qu'il sera rentré, on te conduira à lui.

Donc, il communique vraiment avec sa boule de cristal... Mentalement..., mais si le chef d'état-major n'est pas au palais, je me demande qui lui a transmis des ordres ?

Il fait signe au soldat qui l'a accompagné puis, derrière lui se dirige vers la porte... J'attends qu'il se trouve exactement dans son encadrement pour actionner mon compensateur de gravité, puis je donne un violent coup de talon dans le mur derrière moi.

A toute vitesse, je fonce sur lui en ramenant mes deux pieds en avant et au moment de le percuter, je reprends tout mon poids et je le cueille dans les reins.

Il pousse un cri effrayant en s'affalant sur le garde qui lâche son fulgurant. Dans l'élan, je le ramasse et je m'en sers pour balayer le couloir à droite et à gauche de la porte de ma cellule.

Plus personne... Trois corps se sont figés. D'un coup de crosse, j'assomme le garde restant pendant que l'officier se relève péniblement en jurant, je pointe le fulgurant sur sa poitrine avant qu'il ait pu dégainer une arme.

— Détache ton ceinturon. Lentement, pas de gestes précipités..., ça m'obligerait à tirer.

Des yeux, il cherche sa boule de cristal qui a roulé sur le sol, hors de sa portée, puis il me fixe avec une sorte de crainte superstitieuse avant d'obéir. Dès que le ceinturon est à terre, je m'agenouille pour enlever son pistolet thermique au soldat que j'ai assommé et qui ne bouge toujours pas.

Je le désigne à l'officier.

— Rentre-le avec toi dans ma cellule.

Subjugué, il saisit l'homme par les épaules et le tire derrière lui. Dès qu'ils sont entrés, j'attire le battant, je le referme et je pousse le verrou.

Ouf... Du revers de la main, j'essuie mon front qui s'est couvert de sueur. La boule de cristal m'intéresse, je vais la ramasser. Elle ne me paraît pas abîmée, je la pose dans ma main gauche et je la fixe.

Immédiatement, je suis pris de vertige, j'ai l'impression de plonger tout en éprouvant l'impérieux besoin de délivrer les deux Terkans que je viens d'enfermer.

C'est si violent que ma main s'ouvre et de nouveau la boule de cristal tombe à terre. Moins bien que la première fois car elle se brise en des milliers de morceaux. Durant une fraction de seconde, une vibration aiguë m'emplit les oreilles et je dois secouer la tête pour m'arracher à une sorte de prostration.

Du pied, je repousse les débris du cristal. Quel sale truc ! Je secoue encore une fois la tête pour dissiper le sentiment de malaise que j'éprouve toujours, puis j'ouvre la cellule voisine de la mienne.

Un homme y est enfermé avec deux femmes. Ce n'est pas un soldat. Il me dévisage avec des yeux ahuris et n'ose même pas sortir de sa prison. Avec un haussement d'épaules, je laisse et je passe à la cellule suivante.

Dans celle-ci, deux soldats :

— Ramassez les armes qui sont à terre.

Le fulgurant du garde et le pistolet thermique de l'officier.

— Ouvrez aussi les autres cellules.

Pas le temps... Des Terkans apparaissent déjà en haut des marches de l'escalier. Je les foudroie au rayon thermique et ils refluent, mais brusquement, venu de l'autre bout du couloir, un jet thermique balaye le couloir.

Je lui échappe de justesse en me réfugiant dans la cellule que je viens d'ouvrir. Elle est éclairée par une étroite fenêtre défendue par d'épais barreaux... Une fenêtre assez large pour me permettre de me glisser dehors.

S'il n'y avait pas les barreaux, je pourrais les faire fondre avec mon pistolet thermique, mais ça prendrait trop de temps. D'une seconde à l'autre, les Terkans vont arriver.

Brusquement, j'arrache une épingle irradiante de mon revers et je vais la planter dans le haut de la fenêtre. Puis je donne un coup de pouce sec sur sa tête qui s'enfonce à moitié en la percutant.

Le temps de me réfugier à l'autre bout de la cellule et la chaleur devient insoutenable. Devant moi, tout le mur vire au rouge et j'entends, venues du couloir, des exclamations de surprise. Les Terkans

qui s'apprêtaient à entrer refluant.

La pierre se transforme en lave et brutalement, un grand pan de maçonnerie cède, démasquant une ouverture. D'un coup de talon, je me propulse en avant en actionnant mon compensateur de gravité.

Je passe de justesse et toute une muraille du palais s'écroule derrière moi pendant qu'une formidable flamme monte vers le ciel.

Une fois dehors, je commence par prendre de la hauteur et je me perds dans l'ombre, puis je plonge vers les bas quartiers de la ville. J'échappe aux Terkans, mais je reste coupé du dentko et de ses partisans.

Seul, sur un continent inconnu... en pleine guerre... et avec toute l'armée des envahisseurs à mes trousses.

CHAPITRE VI

A ma droite, un bloc de bâtiments en flammes... Un autre à ma gauche... Les lueurs de ces incendies risquant de me faire repérer même dans le ciel, il faut absolument que je me pose.

J'avise une avenue qui me paraît déserte et je plonge pour atterrir à l'abri d'un arbre immense au feuillage touffu... Une sorte de marronnier aux branches aussi flexibles que celles d'un saule... Personne autour de moi.

Il va falloir que je m'oriente et que je détermine dans quelle direction se trouvent les lignes tenues par les Astoriens. Pour cela, il faut que je quitte la ville le plus rapidement possible.

Je me mets en marche. Pour le moment, peu importe la direction pourvu que je m'éloigne du quartier haut. L'idéal pour moi ce serait de découvrir un autre arsenal et de pouvoir y pénétrer.

Malheureusement, si l'assimilateur m'a appris beaucoup de choses, il ne m'a pas mis la topographie de la ville en tête. Vahal s'y déplaçant rarement par ses propres moyens.

Une nouvelle avenue... L'ombre m'y protège moins que précédemment car je me trouve à proximité d'un secteur en flammes. Du coup, j'avance en rasant les murs et je vais atteindre un croisement lorsque soudain, je me trouve en face d'un Terkan.

Mes réflexes sont instantanés, car j'étais sur mes gardes. Je le frappe violemment du plat de la main d'abord à la gorge, puis sur la nuque. Il pousse une sorte de « Ahan » et s'écroule pendant qu'un sinistre gargouillement sort de sa gorge.

Je le tire par les pieds dans le renforcement d'une porte. Il est armé d'un fulgurant, d'un long poignard de combat et d'un fusil thermique. Je lui prends le poignard et le fusil puis son casque. Dans l'ombre, il fera illusion si on m'aperçoit... Dès que je m'en suis coiffé, je me sens plus à l'aise pour reprendre ma route.

Peu de Terkans dans les rues. Le gros des forces d'invasion paraît s'être concentré autour du palais haut et sans doute aux entrées de la ville dans le quartier périphérique.

C'est lorsque je serai dans ce quartier périphérique qu'il faudra que je fasse attention. Pour le moment, je ne risque que de tomber sur des pillards isolés... Des pillards ou de simples vandales car je repère

bientôt, dans une autre avenue, trois envahisseurs en train de mettre le feu à un grand bâtiment.

La population civile doit sans doute se terrer dans les caves, à moins qu'elle ait fui vers la campagne... En tout cas, depuis que je circule dans la ville occupée, je n'ai croisé que des Terkans.

Jamais je n'ai compris cette joie de la destruction qui anime les armées victorieuses car ce n'est pas le propre des seuls Terkans. Cela fait partie pour moi, de mystères qui ne s'expliqueront sans doute jamais.

Le secteur que je traverse achève de se consumer et les avenues dont tous les grands arbres ont flambé sont jonchées de débris calcinés. Et voilà tout à coup une patrouille...

Je n'ai que le temps de lancer mon compensateur de gravité et de me réfugier à la hauteur du second étage derrière un pan de mur qui tient encore miraculeusement debout.

Une patrouille d'une trentaine d'hommes qui ramène vers le quartier central une centaine de prisonniers : des civils, des hommes, des femmes et des enfants. On les pousse avec brutalité.

Que va-t-on en faire ? Les regrouper dans un camp ou les assassiner ?... Avec les Terkans, on ne peut pas savoir. Peut-être les enfermer, après tout, car je me souviens qu'il y avait des civils dans les prisons du palais haut.

De mon poste d'observation, je me rends compte que je me trouve tout près du quartier périphérique et, une fois la patrouille passée, au lieu de sauter à terre, je m'élève à environ cent mètres du sol, de façon à passer largement au-dessus des postes de garde s'il y en a.

La nuit me protège. Quelques lumières, des feux de camp, me signalent les concentrations de Terkans qui cernent la ville puis, c'est le désert et je perds progressivement de la hauteur car, maintenant, je survole la plaine.

Grâce à l'assimilateur de pensées, je sais qu'il n'y a pas de fauves dans les environs d'Astor, alors, avisant une colline dominée par un petit bois, je m'y pose.

Il s'agit plus d'un parc public que d'un véritable bois. Demain, je m'orienterai pour essayer de gagner les lignes astoriennes. Demain, car ce soir, j'en ai assez. La fatigue m'accable. Il faut que je dorme.

J'avise un buisson, je me glisse dessous et je m'allonge sur le sol. Durant quelques instants, j'ai l'impression d'être retourné sur Terre O, car au-dessus de ma tête, le ciel semble clouté d'étoiles.

Malheureusement, ce ne sont pas les mêmes.

Dieu que je suis loin de tout ce qui a fait ma vie et j'ai peine à admettre qu'hier, à cette heure-ci, je m'apprêtais seulement à enlever

Vahal de chez lui.

Vahal, et Strinna que je trouvais si jolie et que je m'étais promis de revoir. Que leur est-il arrivé ? Eux aussi ont dû être balayés par l'invasion imprévue...

Cette invasion des Terkans que l'on croyait impossible à cause des champs de force. Soudain, je repense au vertige qui m'a pris lorsque j'ai regardé dans la boule de cristal de l'officier venu m'interroger.

Etrange, cette boule... Les Terkans s'en servent comme d'émetteurs-récepteurs. En tout cas, ils les questionnent. Pourtant, à plusieurs reprises, j'ai eu le sentiment que l'officier, sans rien demander, prenait simplement des ordres. Un peu comme si grâce au cristal, un chef invisible suivait notre conversation.

Pas Haldana puisqu'il ne se trouvait pas au palais... Qui alors ?...

Tout commence à se brouiller dans ma tête et soudain le sommeil est le plus fort.

Grand jour !... Un rayon de soleil vient me débusquer au milieu des fleurs sous lesquelles je me suis réfugié. J'ai complètement récupéré et je me sens en forme. Une pilule vitalisante calme ma faim et ma soif, puis je rampe pour quitter ma retraite.

Une fois dégagé, je fais quelques mouvements d'assouplissement. Hier soir, je ne me suis pas trompé. C'est bien dans un jardin public que je me trouve : un jardin public que la guerre a ravagé lui aussi.

La plupart des bancs sont détruits et beaucoup d'arbres ont été abattus. J'aperçois même quelques corps : des débris de corps calcinés.

Quand on se bat avec des armes thermiques, on laisse peu de chose de ses ennemis derrière soi.

Le soleil est déjà haut dans le ciel. J'ai donc dormi longtemps. Un chemin me conduit jusqu'à un point de vue qui domine Astor. La ville est immense, semée de larges espaces noirs d'où s'élèvent encore de faibles volutes de fumées.

Ce sont les secteurs incendiés au cours de la bataille. Quelques rares maisons brûlent encore, mais ce qui m'intéresse le plus, c'est le quartier supérieur avec le palais qui le coiffe.

Il y règne une grande animation. Dommage que je ne dispose pas de l'écran de visibilité dont Trémal s'est servi hier dans le valadan. Je suis trop loin pour pouvoir me rendre compte de ce qui se passe, mais plusieurs valadans ont pris l'air et tournent autour du palais, de ce qui en reste car il a flambé lui aussi. Il a flambé et s'est en partie effondré.

Un valadan !... Voilà ce qu'il me faut. Je ne m'en sortirai pas autrement. Je dois donc atteindre une autre ville ou même un simple village possédant un arsenal.

J'en connais plusieurs, mais il faudra que les Terkans ne les aient pas encore occupés. Je m'oriente puis je descends le versant de la colline qui tourne carrément le dos à la ville. Autour de moi, c'est la campagne avec ses champs de céréales, ses prairies dans lesquelles j'aperçois des troupeaux.

De-ci de-là, d'immenses bâtiments isolés. Je sais que ce sont des fermes. Le bétail qu'on y élève est assez voisin de celui de Terre O, mais il comporte une race particulière de porcs plus grands que nos bœufs terriens et quatre fois plus lourds.

Ce sont de véritables montagnes de viande.

Une différence vraiment minime en somme. C'est une des grandes lois de la nature. Partout où la race humaine s'est développée, on retrouve à peu près la même faune et la même flore. Les différences sont dues uniquement à l'évolution, qui n'a pas toujours trouvé les mêmes conditions d'existence, mais elles sont minimes.

Partout les bases ont été les mêmes. D'une planète à l'autre, les changements ne se sont pas révélés plus importants que d'un continent à l'autre de Terre O.

Cela, bien sûr, dans les mondes semblables car il en est d'autres où les hommes ne peuvent vivre librement et où il existe des monstres absolument invraisemblables.

J'ai visité plusieurs de ces mondes de cauchemars et j'ai compris que là, les hommes n'ont pas leur place. J'y repense tout en continuant mon chemin. Tiens... Une route asphaltée, bordée de très hauts arbres : genre peupliers. Le soleil commence à taper dur et j'ai faim. Faim et soif malgré la pilule vitalisante que j'ai avalée à mon réveil...

Il faudrait que j'en reprenne une autre, mais je tiens à ménager celles qui me restent. Alors, je coupe par un sentier qui traverse une prairie en direction d'une des fermes. Je me demande ce que je vais y trouver.

Normalement, elle devrait être dirigée par un maître, sa famille et une dizaine d'androïdes semblables à ceux que Trémal a activé devant moi dans la crypte du dépôt, semblables, mais conditionnés pour les travaux de la ferme plutôt que pour la guerre. Ce qui me surprend un peu, c'est de ne pas en apercevoir autour de la ferme. Normalement, il devrait y en avoir dans les champs ou avec les troupeaux.

Quoi qu'il arrive, même si la ferme a été complètement abandonnée, je trouverai du lait pour me restaurer. Le sentier fait un coude. Je marche entre deux haies et soudain, je comprends pourquoi il n'y a pas d'androïdes dans les champs.

J'en aperçois quatre au milieu du chemin. Quatre qui ont été sauvagement abattus, il n'y a pas très longtemps et immédiatement je

me fais plus attentif.

Dégageant la bretelle de mon fusil thermique, je le fais glisser jusqu'à ma hanche et j'avance en le tenant pointé devant moi : par terre, des traces de roues.

Un char de guerre terkan est passé par ici. Est-ce que les androïdes l'ont attaqué ?... Non... Je pense plutôt qu'ils ont été massacrés simplement parce qu'ils essayaient de préserver les réserves dont ils avaient la garde. Je ne vais sans doute plus trouver grand-chose.

Voici la cour de la ferme. Encore deux androïdes morts, mais aussi le grand char de combat gardé par deux Terkans. J'étais sur mes gardes et c'est contre eux que l'effet de surprise joue..., j'ouvre le feu en balayant la cour devant moi.

En même temps, je lance mon compensateur de gravité et je me propulse d'une violente détente des jarrets sur le toit d'un hangar d'où je domine toute la cour.

Lorsque le jet thermique les a touchés, les deux Terkans ont hurlé. Maintenant, ils flambent comme des torches devant leur char. Alertés par leurs cris, trois hommes sortent précipitamment de la ferme et je les arrose au moment où ils débouchent.

Tout de suite derrière eux, apparaît l'officier qui les commande. Il subit le même sort. Qu'est-ce qui lui a pris ?... Il est venu stupidement s'exposer à mon feu.

Beaucoup trop stupidement... Normalement, en voyant ses hommes flamber devant lui, il aurait dû reculer dans la maison. Au lieu de cela, il a foncé.

Qu'est-ce qui cloche ?... Au moment où je l'ai touché, il a lâché la boule de cristal qu'il tenait à la main et elle est allée rouler à quelque mètres devant lui : une boule de cristal plus petite que celle de l'officier qui est venu m'interroger dans la prison du palais.

Comme plus rien ne bouge dans la maison, je prends le risque de sauter dans la cour et je vais ramasser la boule. Pour la regarder, je la tiens à bout de bras et l'impression de vertige est moins forte.

Je la ressens tout de même, et en plus, j'ai l'impression que mon esprit est envahi, un peu comme lorsque je me suis soumis à l'assimilateur avec Vahal.

Ma volonté paraît faiblir. Je serre les dents et, d'un mouvement rageur, je jette la boule de cristal par terre, ça me libère immédiatement de l'espèce de hantise qui m'envahissait, mais de nouveau, j'éprouve un sentiment de malaise et une formidable répulsion.

Dans un réflexe, je braque mon fusil thermique. Un éclair..., puis une vibration stridente pareille à un cri désespéré : la boule vole en

éclats.

Prudemment, je pénètre à l'intérieur de la ferme. Voici la salle commune. Un homme est attaché, face à la porte : un homme de très grande taille, au visage rond. Lèvres épaisses et pommettes saillantes, il est doté d'une opulente chevelure brune.

Pour tout vêtement, un pantalon taillé dans une étoffe épaisse... Poitrine nue... Il porte de profondes blessures aux épaules et il a certainement perdu beaucoup de sang. C'est un Astorien. Vraisemblablement, le fermier.

Des liens magnétiques le clouent au mur, mais l'officier terkan que j'ai abattu a laissé le neutraliseur sur la table. Je m'en sers immédiatement en soutenant le malheureux qui s'est évanoui.

Je l'assois sur le banc placé devant la table et il entrouvre des yeux vitreux. Dans un souffle, il murmure :

— Le bloc de régénérescence.

Evidemment !... Une fois de plus, il a fallu qu'on m'en parle pour que j'y pense et pour que je sache de quoi il s'agit. Je demande :

— Où se trouve-t-il ?

— La porte rose.

Au fond de la salle commune... L'homme étant sans force, je le hisse sur mon épaule en espérant qu'il n'est pas trop tard pour lui. Sous l'assimilateur, j'ai appris que les blocs de régénérescence sont capables de faire des miracles. De soigner les plaies et même de reconstituer les tissus lorsque c'est nécessaire.

Le tout très rapidement. Du pied, je pousse la porte rose et j'aperçois la cuve en forme de cercueil du bloc. J'y étends l'homme qui s'est de nouveau évanoui, puis je mets l'appareil en marche.

Maintenant, je n'ai plus qu'à attendre. Tout est automatique. Le bloc est une sorte de gigantesque robot-médecin-chirurgien qui se chargera de tout. Un instant, je regarde un liquide sirupeux de couleur bleue se répandre sur l'homme, puis je retourne dans la salle commune.

Si je suis venu dans cette ferme, c'est dans l'espoir d'y trouver quelque chose à manger. Il y a des fruits dans une coupe sur la table et une sorte de pain bis dans une corbeille.

J'ouvre une armoire. Voilà de la viande séchée : de la viande de ce fameux porc géant. J'y goûte avec curiosité. Excellent ! J'avise aussi un pichet contenant du vin.

Bon de manger... Mon dernier repas remonte à des milliers d'années. Je l'ai pris sur le *Flacourt* un peu avant que la bataille ne s'engage.

Une viande sensationnelle ! Des fruits onctueux. Je me suis installé

devant la fenêtre de façon à surveiller le chemin qui aboutit à la cour. Je ne tiens pas à me laisser surprendre comme les Terkans qui achèvent de brûler dans la cour.

Pour des soldats, ils m'ont paru bien insouciant. Comment ont-ils pu se faire piéger aussi bêtement ?... De mon poste d'observation, j'aperçois les débris de la boule de cristal que tenait l'officier.

Ils en ont tous une, on dirait..., et chacun d'une grosseur correspondant à son grade. Celle du rihal et de l'état-major était gigantesque.

— Qui êtes-vous ?

Je me retourne... L'Astorien que j'ai délivré se tient debout dans l'encadrement de la porte du bloc de régénérescence et il braque un fulgurant sur moi.

Indigné, je lui lance :

— On dirait que la reconnaissance ne vous étouffe pas... Sans moi, vous seriez mort !...

D'une voix sèche et sans baisser son arme, l'homme répète :

— Qui êtes-vous ?

— Pas un Terkan.

— Qu'est-ce qui me le prouve ?

— Le fait que je vous aie délivré..., et porté dans le bloc de régénérescence.

— Qu'attendez-vous de moi ?

— Rien... A moins que vous ne sachiez où se trouvent les lignes astoriennes car je désire les rejoindre.

L'homme hésite :

— Vous appartenez aux services de police ?

— Oui.

Ça m'évite de devoir lui fournir des explications qui pourraient être longues et difficiles. L'homme hoche la tête... La couleur de mon uniforme paraît tout à coup le rassurer.

En tout cas, il n'a pas le même don que Telna... Il est incapable de se rendre compte d'un coup d'œil, si on lui ment ou pas. Avec un soupir, il glisse le fulgurant dans la ceinture de son pantalon.

Il en a enfilé un autre, fait d'une étoffe plus souple de couleur gris clair et il a caché son torse sous une blouse aux manches larges, grise également. Il est de classe D.

— Mon nom est Rakan. J'exploitais cette ferme avec ma famille. Les Terkans ont tué ma femme et mes deux filles après leur avoir...

Il se tait... Un trop sale souvenir pour lui, mais il n'a pas besoin de continuer... Je demande :

— Pourquoi ne t'a-t-on pas tué tout de suite aussi ?

— Les soldats m'ont torturé pour s'amuser. Ils venaient de Ciria, le village voisin. Leur chef m'a annoncé en riant qu'il y avait massacré tout le monde. Les hommes, les femmes et les enfants..., plus de sept cents personnes.

— C'est ridicule... A moins qu'ils ne veuillent vous anéantir tous, mais pourquoi ?

Rakan a un haussement d'épaules découragé, puis son visage durcit.

— C'est ce que veulent les Terkans : nous anéantir tous. Ils ont besoin d'espace. Ils veulent nos terres pour s'y installer car ils vont devoir abandonner le continent Sud. Ils y sont obligés.

— Pourquoi ?

— L'officier ne m'a rien dit à ce sujet.

Une guerre d'extermination... Un envahisseur qui élimine totalement le premier occupant pour prendre sa place. Ainsi, dans la ville d'Astor, si je n'ai pas vu de civils, c'est parce qu'il n'y en avait plus.

Grâce aux armes thermiques, on ne laisse pas de charniers derrière soi, mais les prisonniers qui se trouvaient dans les prisons du palais ?... C'étaient peut-être des otages.

Je suis dérouté par ce que Rakan vient de m'apprendre et je me souviens de la patrouille qui a failli me surprendre peu avant que je ne quitte la ville.

Elle conduisait des prisonniers..., vraisemblablement au supplice, mais pourquoi ne pas les avoir exécutés sur place si le but est de les exterminer. Je ne comprends pas. Il y a contradiction.

A moins que toutes les unités des envahisseurs n'aient pas reçu les mêmes consignes.

— Rakan... Y a-t-il un arsenal à Ciria ?

— Il y en avait un, mais on doit l'avoir incendié.

— Ce n'est pas certain et de toute façon, la direction de Ciria en vaut une autre.

— La route est longue d'ici-là...

— Nous prendrons le char qui se trouve dans la cour.

— C'est de la folie.

— Pourquoi ?

Um instant, il me fixe avec ahurissement, mais ne trouve rien à répondre.

— Si tu ne veux pas me suivre, tu peux rester... Tu n'es pas soldat.

— Je ne suis pas soldat, mais désormais je veux me battre. Moi aussi, je veux tuer le plus de Terkans possible avant de mourir. Je ne veux plus vivre que pour venger les miens.

— Dans ce cas, en route... Ne perdons pas de temps. Dans la cour,

tu ramasseras un fusil thermique.

En route, si nous croisons des Terkans, ils nous prendront d'abord pour des leurs..., ça nous permettra de les attaquer par surprise... Avec eux, tous les coups sont bons et ils sont les premiers à avoir utilisé cette ruse.

Je n'ai vraiment aucun scrupule à avoir. Surtout après ce que je viens d'apprendre.

Rakan ramasse un fusil, puis nous montons dans le char. J'examine le tableau de bord... Facile à conduire... Je m'installe sur le siège réservé au pilote et j'appuie sur le bouton de mise en marche après avoir branché tous les écrans de visibilité.

CHAPITRE VII

Ce char est, bien entendu, d'un modèle que je vois pour la première fois et Vahal n'en a jamais conduit. Il s'agit d'un véritable mastodonte, prévu pour un équipage de quinze hommes et doté d'une merveilleuse tourelle de tir.

Une fois cette dernière fermée, il ne comporte aucune ouverture donnant sur l'extérieur. On le dirige à l'aide d'une série d'écrans panoramiques qui permettent de voir en même temps dans toutes les directions.

Lorsque les Terkans sont à bord, ils s'en remettent pour la conduite, au cerveau électronique du pilotage automatique. Le commandant du bord lui donne directement ses ordres, mais comme je ne parle pas le langage des envahisseurs et Rakan non plus, je suis obligé de m'installer aux commandes personnellement.

Heureusement, ça ne présente aucune difficulté. Un volant démultiplié au maximum et une série de boutons tous de couleurs différentes... Je ferai sans doute pas mal de fausses manœuvres avant d'avoir la lourde machine bien en main, mais compte tenu de sa taille et de sa masse, ces fausses manœuvres ne pourront être finalement dangereuses que pour ceux qui pourraient se trouver devant ou derrière nous.

Rakan, qui connaît la région, surveille les écrans pour me diriger.

— La route de gauche..., puis, après le croisement, ce sera tout droit.

La vitesse de ce char monumental est surprenante. Je le maintiens sans difficulté à une vitesse de croisière de cent cinquante kilomètre-heure et il est capable de pousser des pointes jusqu'à cent quatre-vingts.

Rien ne peut le détruire, même le feu croisé de plusieurs canons thermiques, tant qu'il reste hermétiquement fermé, mais lorsqu'il est arrosé au jet thermique, la température intérieure devient vite insupportable et les hommes sont souvent tentés d'ouvrir un sas pour pouvoir respirer.

— Attention... Char sur notre gauche, me signale Rakan... Il fonce dans notre direction.

Je vérifie sur l'écran... Un char du même modèle que le nôtre... Je

ralentis comme pour l'attendre car je veux qu'il soit tout près, avant d'ouvrir le feu...

Il n'a aucune raison de se méfier de nous puisque notre véhicule porte les insignes de Terk... Je continue à ralentir de plus en plus car, pour rien au monde, je ne voudrais faire une fausse manœuvre qui me dénoncerait.

Malgré cela, l'autre char ouvre subitement le feu... Une nappe thermique nous enveloppe et, immédiatement, nous ressentons une chaleur intense. C'est un peu comme si nous nous trouvions subitement dans une fonderie devant un four ouvert.

En jurant, je relance nos moteurs à pleine puissance et notre char fait un véritable bond en avant... Comment avons-nous été repérés ? Bon Dieu ! à cause de ces fichus cristaux... L'officier qui commande l'autre engin a voulu entrer en communication avec le commandant du nôtre par le truchement de sa boule de cristal et il n'a obtenu aucune réponse.

Et pour cause.

— Rakan... Prenez ma place et maintenez le cap... Vous pourrez ?

— Je vais essayer.

Un jet thermique vient de nous rater de peu et je cède les commandes à l'Astorien avant de me glisser dans la tourelle de tir juste au moment où un nouveau jet s'abat sur nous. La chaleur devient infernale. J'empoigne le viseur et je le fais pivoter en même temps que la gueule de mon canon.

Dès qu'elle est en place, j'appuie sur la détente. Le char adverse s'enveloppe de flammes. Et je tire immédiatement une seconde fois..., mais nous sommes encore touchés ce qui rend notre situation intenable. La sueur coule de mon front et me brouille la vue.

Je parviens néanmoins à placer un nouveau tir. Je me console en pensant que les Terkans en sont exactement au même point que nous, que leur situation doit même être pire car ils sont plus nombreux à l'intérieur.

Cette fois, nous tirons tous les deux en même temps et, dans l'élan, je réussis à envoyer une décharge supplémentaire. Je suis nettement plus rapide que l'artilleur d'en face. J'en profite. Encore une décharge.

En face de nous, le char des Terkans se met tout à coup à tanguer, puis il va s'écraser, en se retournant au fond d'une combe. Rakan stoppe une dizaine de mètres plus loin et ouvre immédiatement les deux sas de notre char. Les deux pour créer un courant d'air. Il était moins une, pour nous aussi. Nous combattons à la limite de la résistance humaine. Si nous avions encaissé une salve supplémentaire, Rakan aurait certainement perdu la maîtrise de l'engin et nous nous

serions écrasés.

J'essuie mon front.

Je me glisse dans le sas de la tourelle de tir et, au moment où j'émerge à l'extérieur, toute une série de détonations sourdes m'annoncent que les réserves d'énergie du char ennemi viennent de sauter. Sa carapace rougeoyante tient pourtant toujours.

Avant de m'en approcher, j'attends tout de même qu'il n'y ait plus de détonations... Rakan me suit, un peu effrayé.

— Deux chars qui ne répondent plus. Cela risque d'inquiéter le haut commandement des envahisseurs.

— Ce sont les hasards de la guerre.

— Mais on va envoyer des renforts dans le secteur.

— En vue de localiser une unité combattante...

J'esquisse un sourire.

— Pas deux hommes isolés... Dès que nous aurons l'impression qu'on peut nous repérer, nous abandonnerons le char.

De toute façon, il n'y a plus rien à faire pour les occupants de celui qui s'est écrasé au fond de la combe. Lorsqu'il est tombé, ils n'ont même pas eu le temps d'ouvrir un des sas de sortie. Ou s'ils l'ont fait, ils ont tous été grillés instantanément.

Je fais un peu la grimace. Je suis un homme de l'espace peu habitué à des engins aussi minuscules si on les compare à nos formidables vaisseaux spatiaux.

Ces chars me font l'effet de véritables cercueils. Je fais signe à Rakan et nous remontons dans le nôtre. Comme il s'en est tiré pendant le combat, je laisse les commandes à mon compagnon, de façon à l'occuper car il a peur et j'aime autant ne pas trop le laisser réfléchir.

Il a peur, moins des armes que nous utilisons que de lui-même... Peur parce qu'il voit s'écrouler le monde dont il avait l'habitude. Que penserait-il s'il savait que j'ai perdu le mien ?... Que j'ai compris en me réveillant qu'il n'existait plus depuis des milliers d'années ?

Notre char s'engage sur une route et il peut rouler à grande vitesse. Ma tête dépasse de la tourelle de tir et, soudain, j'aperçois un village en flamme. Je me penche vers Rakan pour demander :

— Est-ce Ciria ?

— Oui.

A l'entrée du village, il ralentit. Tout flambe, mais il n'y a pas longtemps que l'incendie a été allumé, sans doute par l'équipage du char que nous venons de détruire.

La place centrale ! Rakan stoppe et saute immédiatement à terre pour se précipiter vers un des bâtiments dont seuls les étages

supérieurs brûlent... Je le suis et derrière lui, je pénètre dans un magasin où tout a été dévasté.

— Un de mes amis habitait ici.

Rapidement, nous visitons toutes les pièces du rez-de-chaussée... Les réserves du magasin et l'appartement. On s'est acharné sur les meubles, contre les murs... Une dizaine d'androïdes ont été massacrés, puis, nous découvrons le corps d'un homme et d'une femme.

— Albor et Ritia, s'exclame Rakan ! Ils ont été torturés sauvagement et certainement pour rien..., à moins que ce ne soit pour le plaisir.

Rakan gronde :

— Ce sont des brutes..., pire, de véritables monstres. Que leur avons-nous fait pour qu'ils nous haïssent à ce point ?

La chaleur devient, insoutenable car le feu se rapproche de plus en plus. Nous devons sortir. J'entraîne mon compagnon.

— Venez... Inutile de nous faire rôtir pour rien.

Une partie du plafond de la pièce, dans laquelle nous nous trouvons il y a quelques instants, s'écroule brusquement et Rakan se laisse emmener. Dès que nous sommes sortis du magasin, il va s'appuyer contre le char et fixe l'incendie d'un œil morne. Je lui pose la main sur l'épaule.

— Vous devez vivre... Ne fût-ce que pour venger votre famille et vos amis.

Un vieux slogan qui fera éternellement réagir les hommes et le seul qui soit capable de les arracher au désespoir. Rakan se redresse légèrement et son regard se met à briller.

— Vous avez raison.

Nous roulons un peu à l'aventure. Je n'aime pas beaucoup cela, mais pour le moment, il n'y a rien à tirer de Rakan. Le fermier est effondré et se comporte comme un automate.

Ciria est loin derrière nous et nous approchons d'un nouveau village. Celui-là ne flambe pas, ou pas encore.

— Attention..., il pourrait être occupé.

— C'est Gléna, m'annonce le fermier.

Gléna !... mais je connais. C'est le village dans lequel j'ai enlevé Vahal.

— J'y suis déjà venu, mais la nuit. C'est pour cela que je ne reconnaissais pas les lieux. Gagnez la place centrale... Si nous devons trouver des Terkans, c'est là qu'ils seront.

J'ai rechargé les batteries de mon canon thermique et je suis prêt à le faire intervenir. Il est pointé. En cas de danger, il me suffira de me laisser glisser à l'intérieur de la tourelle et je pourrai ouvrir le feu

immédiatement.

Les premières maisons du village... Tout est morne et désert. Ma gorge se sèche et j'éprouve un terrible sentiment de malaise comme si je pressentais un danger tout proche : un danger mystérieux, inconnu.

Stupide !... A la guerre, c'est toujours aux mêmes dangers qu'on est confronté. Néanmoins, je rentre dans la tourelle et j'ordonne à Rakan de fermer tous les sas.

Le fermier aussi paraît fébrile et préoccupé puis, lorsque les sas se sont refermés, nous éprouvons une sorte de soulagement. Derrière les énormes plaques blindées qui nous protègent, nous nous sentons en sécurité.

L'œil collé au viseur du canon, je continue à examiner les rues devant moi. Elles sont désespérément vides. La population de Gléna a été massacrée aussi ou alors elle se terre dans les caves parce que nous roulons à bord d'un véhicule ennemi.

Possible, mais je n'irai vérifier que lorsque nous serons devant la propriété de Vahal. Un char... Il débouche soudain devant nous d'une rue transversale, le pointeur a la tête hors de sa tourelle.

Instinctivement, je presse la détente de mon arme. Je ne sais même pas si le conducteur ennemi a eu le temps de réaliser que nous allions nous croiser. Un jet thermique, avec le sas ouvert, ça ne pardonne pas. Le char se dérouta et de sourdes explosions le secouent pendant qu'il va s'écraser contre le mur d'une maison un peu plus loin.

Là, il se renverse.

— Bravo, hurle Rakan.

Nous atteignons la rue transversale. Une escouade de Terkans la remonte. Il y en a une bonne centaine. Le temps de faire pivoter mon arme et je prends la rue en enfilade.

Tous ces hommes se mettent à griller en même temps et j'en éprouve une sorte de nausée car je n'ai pas l'habitude de ce genre d'armes. Tuer pour tuer, c'est encore au jet thermique que c'est le plus propre, à condition de s'accoutumer à l'horreur d'une telle destruction.

— Vire par là, Rakan... Je veux savoir d'où ces hommes venaient et pourquoi le village est toujours intact.

Le fermier m'obéit. Il manœuvre, puis nous nous engageons dans la rue transversale. Une centaine d'hommes à pied, cela signifie qu'on les a amenés sur place d'une façon ou d'une autre.

C'est ce que nous appelions sur Terre O de l'infanterie. Que signifie ?... La rue conduit directement hors du village et, comme nous en dépassons les dernières maisons, je suis repris par le même sentiment de malaise que tout à l'heure et, cette fois, il est presque intolérable.

- Comment te sens-tu, Rakan ?
- Mal, jure l'Astorien. J'ai l'impression que je vais éclater.
- Moi aussi.
- On ouvre.
- Non... Ce n'est pas la chaleur.

Et je me souviens du sentiment de soulagement que j'ai éprouvé lorsqu'il a refermé. Du coup, j'ai peur s'il rouvrirait que notre malaise soit subitement décuplé ou centuplé.

Normalement, je devrais fuir..., mais lors de mon instruction à l'école militaire, on a enseigné au cadet que j'étais alors, qu'avant de battre en retraite, il est indispensable de connaître exactement la situation de l'ennemi.

Au fond, si je fuyais avant de savoir ce qui fait monter en moi une telle panique, je ne serais pas digne du grade qu'on m'a donné. Un grade qui ne signifie sans doute rien sur Escar, mais qui était toute ma vie.

- Tiens bon, Rakan... Pense aux tiens.
- C'est à eux que je pense.

Mon visage est couvert de sueur. Elle dégouline de mon front en longues coulées, mais je garde mon œil au viseur et j'ai le doigt sur la gâchette.

Le sentiment de répulsion qui était en moi diminue car j'éprouvais aussi un sentiment de répulsion. Maintenant, c'est tout juste si je n'éprouve pas... Si je n'ai pas tout à coup l'impression de répondre à un appel. Je n'en suis que plus vigilant et plus tendu.

- J'ouvre, crie soudain Rakan.
- Non.

Passé un petit bois, nous nous trouvons tout à coup en face d'un monument : un formidable monument que le soleil fait briller de mille feux. Une véritable apothéose ! Un flamboiement prodigieux... Nous allons être absorbés, je le sens.

Du reste, Rakan accélère et le char fonce vers cette merveille... Un bonheur sans limite m'inonde, mais je me méfie du bonheur, je me méfie de tout car nous sommes en guerre et, contre ma volonté, j'appuie brutalement sur la gâchette de mon canon thermique.

Au flamboiement du monument gigantesque répond un autre flamboiement tout aussi prodigieux et une fantastique vibration nous déchire les oreilles : une vibration follement aiguë qui nous assourdit.

- Assez... Assez, hurle Rakan.

Moi, je suis comme figé contre mon canon, la main droite crispée désespérément sur la gâchette. Le char stoppe. Je le réalise dans une sorte d'état second puis, soudain, je sens que j'ai épuisé toutes mes

charges d'énergie.

Devant nous, il n'y a plus de monument. D'ailleurs, était-ce bien un monument ?... Je reste crispé. Oh ! je suis, libéré de ma hantise de tout à l'heure, mais je n'ai pas encore refait complètement surface. Je me penche.

— Tu peux ouvrir le sas, maintenant.

Je sais que nous ne courons plus le moindre danger. Rakan ne répond pas. Il s'est affalé sur le siège de pilotage et du sang coule de son nez et de ses oreilles. Je me laisse glisser jusqu'à lui. Il a les yeux ouverts : des yeux exorbités. Il est mort.

Dans l'espace, j'ai déjà vu des hommes mourir ainsi lorsqu'ils étaient pris dans une chambre de décompression. Oui... Ce que nous avons ressenti y ressemblait. J'ai pu le supporter à cause de mon entraînement.

Pas Rakan... J'appuie sur le bouton libérant l'ouverture des sas, puis, j'empoigne un fusil thermique avant de sauter à terre. Devant moi, un énorme tas de poussière de cristal.

Un tas semblable à celui que j'ai vu dans le jardin public et avant cela dans la prison du palais haut..., la même poussière de cristal, mais ici il y en a mille fois plus.

C'e n'est donc pas un monument qui se dressait au sommet du monticule que j'ai devant moi, mais un immense bloc de cristal..., et c'est de ce cristal que venait notre malaise, et de sa vibration que Rakan est mort.

De la poussière de cristal ! Ce cristal dont chaque officier terkan possède une boule avec laquelle il communique avec ses supérieurs. Ce monument devait sans doute constituer un relais.

Les hommes, que j'ai foudroyés dans cette rue de Gléna, venaient sans doute de l'installer. Cela signifie que l'alerte est donnée et que, d'un moment à l'autre, le secteur va grouiller d'ennemis.

Je me retourne sur le char. Il vaut mieux le laisser. Je remonte à bord uniquement pour brancher sur le tableau de bord le tir automatique du canon. Ainsi, les Terkans pourront croire que c'est Rakan seul qui a détruit le relais.

Après, je m'oriente. J'avisé un petit bois et, en actionnant mon compensateur de gravité, je fonce dans sa direction.

Ce bois paraît envelopper tout le village comme une écharpe. C'est celui dans lequel j'ai abandonné Vahal. Il faut que j'essaie de regagner sa maison. Je voudrais savoir ce qu'ils sont devenus, lui et sa fille.

Soudain, j'entends un sourd grondement. Les moteurs de plusieurs chars en route vers l'endroit où le relais avait été installé... Avec un peu de chance, tous les Terkans stationnés à Gléna vont se rendre là-

bas, ce qui me permettra de visiter la propriété de Vahal tranquillement.

Me voici à la lisière du bois. Sans me montrer, j'entreprends de contourner le village. Je le fais à hauteur des plus grands arbres, ce qui me permet de dominer les rues. Elles sont toutes désertes, du moins en apparence.

Et voici enfin la propriété de Vahal. Mon Dieu, la maison a été détruite... Il n'en reste rien. Mon cœur se serre, puis je me dis que Vahal était un personnage important : un des dirigeants d'Astor.

Avec un peu de chance, il a pu être un des premiers prévenus de l'invasion, ce qui a dû lui donner le temps de mettre les siens à l'abri.

Je l'espère... En tout cas, plus rien ne me retient ici et je décide de pousser au nord. A tout hasard. En partant du principe que c'est au nord du continent que la résistance a eu le plus de chance de s'organiser.

Question de logique.

Tout à coup, je regrette Rakan. Seul, je me sens terriblement perdu. Cette solitude me pèse. On est doublement seul dans un monde qui n'est pas le sien.

Pour ménager l'énergie de mon compensateur de gravité, pour lequel je n'ai que deux charges de rechange, je me suis posé et je marche, foulant une herbe haute et grasse.

Le chemin que j'ai pris me conduit directement de l'autre côté du bois, devant une plaine désespérément vide. Pas le moindre troupeau dans les prairies et si, de loin en loin, j'aperçois les bâtiments d'une douzaine de fermes, elles me paraissent avoir été abandonnées.

Tant pis... Je vais m'engager hors du bois lorsque soudain, dans le ciel, je repère une vingtaine d'engins volants. Aucun rapport avec les valadans.

Ce sont des appareils qui ressemblent assez à de hautes toupies !

On dirait qu'elles tournent sur elles-mêmes en se déplaçant. Je fouille dans la mémoire de Vahal. Il s'agit de rags : l'équivalent terkan des valadans d'Astor.

Je jure entre mes dents. Les rags sont aussi perfectionnés que les valadans et disposent des mêmes détecteurs de radiations biologiques.

Du coup, je reste tapi dans un fourré... Pas le moment de m'exposer. L'escadrille des rags se trouve assez loin et, avec un peu de chance, elle ne viendra pas dans ma direction.

Pourtant, elle se rapproche sensiblement. Les appareils volent en rond, mais allongent de plus en plus leur cercle. Que cherchent-ils ? Pas moi, tout de même ?

Soudain, un des rags se détache de la formation et fonce dans ma

direction. Il a dû déceler mes radiations. Je surveille sa progression. A cinquante mètres, sur ma droite, il y a une rivière. A la dernière seconde, je m'arrangerai pour bondir et plonger sous l'eau, les détecteurs ne me retrouveront pas.

Je bondirai à la dernière seconde car c'est la seule façon de dérouter l'observateur qui ne pourra pas admettre qu'un homme puisse faire un bond de soixante-quinze mètres.

Le rag passe au-dessus de moi. Je lance mon compensateur de gravité et, d'un coup de talon, je m'arrache au fourré derrière lequel je me tenais. En même temps, j'effectue un rétablissement et, une fois au-dessus de la rivière, je rétablis ma gravité pour plonger.

Une seconde trop tard. Un grappin magnétique me happe juste comme je vais toucher l'eau. Un grappin magnétique !... On ne connaît pas cela sur Terre O... Alors, je n'y ai pas pensé. Je me « souviens » de ce que c'est au moment où j'en suis victime.

Impossible de résister... La force qui me retient est trop puissante. Je ne suis pas paralysé, j'ai seulement l'impression d'être ligoté des pieds à la poitrine et je suis comme aspiré dans les airs.

Une trappe s'est ouverte dans la partie inférieure du rag et on me hisse à bord avec autant d'égard que si j'étais un vulgaire colis dans une gare de triage. Je passe de main en main jusqu'à une sorte de monte-charge sur le plateau duquel on me dépose après m'avoir enlevé mon fulgurant et mon pistolet thermique.

Mon fusil, je l'ai laissé tomber au moment où le grappin m'a immobilisé.

J'ai toujours mes grenades, en revanche, enfin celles qui me restent et mes aiguilles irradiantes. Je me berce de l'espoir de pouvoir m'en servir.

Toujours dans l'impossibilité de bouger, je suis emporté par le monte-charge vers les niveaux supérieurs du rag. J'en compte trois au passage avant un arrêt brutal.

Un monumental Terkan m'empoigne, me sort du monte-charge où je me trouvais plutôt à l'étroit et me jette brutalement à terre. Aux pieds d'un officier dont je ne vois d'abord que les bottes jaunes et luisantes.

Au même instant, j'entends un déclic au-dessus de ma tête et je me sens libéré pendant qu'une voix sèche m'ordonne :

— Relevez-vous.

Une voix sèche, mais harmonieuse. Furieux d'avoir été traité avec une telle désinvolture, je me redresse d'un bond, prêt à protester, mais je reste médusé.

L'officier que j'ai devant moi n'est pas un homme. C'est une femme.

Ses cheveux noirs sont coupés courts d'une façon plus féminine que militaire. Elle a un visage allongé, sévère mais très agréable à regarder, de grands yeux bleus, des lèvres charnues et sensuelles.

CHAPITRE VIII

Je la regarde avec stupéfaction. Son uniforme verdâtre la moule étroitement, faisant ressortir des formes assez sculpturales. J'admire, mais ça ne paraît pas plaire à la jeune femme. D'une voix bourrue, elle me demande :

— Qui êtes-vous ?

— Mon nom est Docart. Frédéric Docart..., mais je crois que, ici, on ne connaît pas l'usage du prénom.

Elle fronce légèrement les sourcils.

— Le grand quartier général m'a envoyé un rapport te concernant.

Un mauvais rapport si j'en juge par la méfiance que je lis dans son regard. De la même voix bourrue, elle ajoute :

— Je m'appelle Malion..., et je n'ai que ce nom-là.

— Et vous êtes ?

— Le commandant de la sixième escadrille de rags.

— Qui dépend du grand quartier général installé à Astor ?

D'une voix furieuse, elle répond :

— Pour le moment, je me dépends plus de personne. Je suis coupée du quartier général. Ton œuvre, paraît-il... On dit que tu as mis le feu au palais haut. Le rihal Thor a failli mourir dans les flammes. On se demande comment tu as pu faire.

— Le palais a flambé, c'est exact, et j'en ai profité pour m'enfuir. A ce moment-là, une escadre astorienne se trouvait au-dessus de la ville : l'escadre qui a récupéré le dentko.

Elle hausse les épaules.

— Peu importe... On a détruit également...

Soudain, elle s'arrête et me fixe avec défiance avant de me jeter d'une voix dure :

— Ça ne te regarde pas... Qu'est-ce qui me prend ?

Déroutée, elle porte la main à son front, puis, comme tous tes officiers terkans qu'il m'a été donné de rencontrer, elle va consulter une boule de cristal qui se trouve sur un socle ; au milieu de la cabine, une boule de cristal de la grosseur d'un melon... Elle la regarde longuement, puis secoue la tête d'un air découragé.

Nous sommes seuls dans la cabine, seuls avec son gigantesque garde du corps qui m'a sorti du monte-charge. Lui, reste immobile à côté de

moi : le regard vide. Il ne doit pas comprendre le langage astorien.

Malion va s'asseoir dans un fauteuil rond, tiré en face d'une table sur laquelle s'étaient des cartes.

— D'après le rapport que j'ai reçu à ton sujet, tu viendrais de l'espace.

— C'est exact.

— D'où ?

— D'une planète nommée Terre... Elle est située si loin dans le cosmos que vous ne pouvez pas en avoir entendu parler.

— Tu aurais voyagé dans l'espace durant des siècles ?

— Disons des millénaires.

— Comment est-ce possible ?

— J'étais en état d'hibernation.

— Ça veut dire ?

— En état de vie suspendue, les fonctions de vieillissement suspendues... Dans le froid.

— Pourquoi t'es-tu rangé du côté de nos ennemis ?... La guerre qui nous oppose ne te regarde pas.

— Je suis intervenu d'abord pour sauver la fille du dentko à laquelle je devais la vie.

— Et ensuite ?

— Il y a eu le massacre systématique des populations astoriennes. C'est une chose qui m'a révolté.

— De quels massacres parles-tu ?

— Celui de la population civile. Dans les villes et dans les villages.

Son visage s'empourpre.

— C'est une chose qui m'indigne autant que toi, mais c'est le fait d'une petite minorité.

Quittant son fauteuil, elle fait quelques pas dans la cabine sans essayer de me cacher son agitation. Je demande :

— Pourquoi vous faites-vous complice de cette minorité ?

— Nous ne pouvons pas faire autrement.

— S'il s'agit d'une minorité, renversez-la.

— Vous ne pouvez pas comprendre.

— Pourquoi ?

— Je n'ai pas le droit de vous le dire.

Tiens, elle a cessé de me tutoyer. Je vais la questionner à nouveau, lorsqu'une voix nasillarde nous interrompt. Malion lève la tête en direction d'un haut-parleur mural, puis elle répond en terkan et on lui parle de nouveau.

Ce qu'on lui dit doit lui déplaire car elle a un geste d'agacement. Finalement, elle se tourne vers moi.

— Comme tu viens d'une autre planète, Tabal, des Services politiques, veut t'interroger. Je te conseille de ne rien lui cacher. Il a le moyen de savoir si tu lui mens..., et ce serait tragique pour toi s'il devait employer certaines méthodes.

De nouveau, elle fait quelques pas en se frappant la paume gauche avec le poing droit.

— Ça aussi, me révolte. Maintenant... Et je n'y peux rien. Les Services politiques ont le pas sur moi, même à bord du rag de commandement. On va venir te chercher.

— Je n'ai aucune raison de mentir à ce Tabal. Venant de si loin, je ne peux rien avoir à cacher.

— Tout dépendra de la nature des questions qui te seront posées. Le chef des Services politiques est...

De nouveau, elle se tait, comme s'il y avait des choses que, en aucun cas, elle ne doit révéler... Après quelques secondes, elle soupire :

— Je m'arrangerai pour assister à ton interrogatoire, pour empêcher qu'on aille trop loin avec toi.

Qu'est-ce que ça peut lui faire ? On dirait, pourtant, que ça la tracasse terriblement et qu'elle ne comprend pas elle-même les sentiments qui l'animent.

Je n'ai pas quitté le rag. Des Terkans sont venus me chercher et m'ont descendu au niveau inférieur. Des Terkans en uniformes jaunes. Ils m'ont enfermé dans une étroite cabine sans vue sur l'extérieur, une cabine éclairée par une lumière trop blanche qui me fait mal aux yeux.

Pas de meuble. Juste une table étroite, rectangulaire et assez haute. Elle fait penser à une table d'opération. On ne va tout de même pas m'opérer ?

De toute façon, je suis bien décidé à ne pas me laisser faire. Au besoin, je me servirai d'une de mes grenades enveloppantes, quitte à me laisser prendre moi-même au piège du nuage.

Une fois qu'il nous aura enveloppés, je resterai strictement immobile et je sombrerai rapidement dans le sommeil, un sommeil dont je sortirai automatiquement le premier puisque je ne me serai pas défendu.

Depuis que la porte blindée de ma cabine s'est refermée sur les gardes vêtus de jaune, j'ai perdu complètement la notion du temps. Ma situation me paraît, du reste, désespérée. Si j'utilise finalement une grenade enveloppante, ce sera, tout au plus, un baroud d'honneur.,

Je ne me fais plus beaucoup d'illusion bien qu'on ne m'ait pas

enlevé non plus la boîte de mon compensateur de gravité. Etonnant, tout de même... Il y a, dans le comportement des Terkans, des lacunes qui me déroutent.

Hors des fulgurants et des armes thermiques, ils ne se méfient de rien. Ils me font penser à des robots dont le conditionnement s'arrête à un certain nombre d'éléments.

Une chance, pour moi, et je l'apprécie. En revanche, ce qui me tracasse, c'est l'inquiétude qu'a manifestée Malion à propos de ce qui m'attend.

Sur Terre O, je sais que certaines séances trop poussées avec les assimilateurs de pensées ont eu des résultats catastrophiques. Ceux qui y ont été soumis sont devenus fous... C'est peut-être ce qui m'attend.

Devenir fou !... A cette pensée, tout mon corps se hérisse et je suis pris d'une fureur dévastatrice. Un instant, je suis même tenté d'utiliser une de mes épingles irradiantes et de la planter carrément dans la coque du rag.

Il flamberait comme une torche et, avec un peu de chance, grâce à mon compensateur de gravité, je pourrais peut-être m'en tirer. Non... Plus question, car la porte de la cabine s'ouvre brusquement.

D'abord, entre un garde vêtu de jaune... Il tient un fulgurant de combat à hauteur de la hanche et il le pointe tout de suite sur moi. Deux hommes le suivent, portant une sorte de grand coffre et, derrière eux, entre un petit homme maigre au visage tout ridé et aux yeux profondément enfoncés dans les orbites.

A cause de ses lèvres minces qui semblent continuellement retroussées pour ricaner, son expression est méchante et cruelle.

— Pour le moment, dit-il, je ne reçois plus d'ordre de mon maître, mais je suis persuadé qu'il m'approuvera. Tu es un magnifique spécimen humain et nous avons besoin de tes connaissances. De toutes tes connaissances. Tu représentes une civilisation dont la technique a pu te faire franchir le gouffre de l'immensité spatiale. C'est une civilisation dont nous avons beaucoup à apprendre.

— Malheureusement, je ne suis pas un savant.

— Aucune importance. Tu sais des choses même si tu n'es pas en mesure de les expliquer. Ce que tu sais, mon maître le comprendra. Il suffira qu'il trouve dans ton subconscient les voies de la connaissance. Mon maître possède toutes les intelligences.

— Je l'aiderai du mieux que je pourrai.

Le petit bonhomme part d'un éclat de rire.

— Nous n'avons besoin ni de ton consentement ni de ta collaboration. Tu vas devenir un des nôtres : un élu... Tu feras partie de la petite communauté de ceux qui sont en communion constante

avec le maître. Je devrais dire Dieu.

Son visage se rembrunit.

— A condition de ne pas nous trouver trop loin de lui... Avant de mourir, un Astorien a réussi à tout désorganiser dans notre système de communication..., mais il sera bientôt rétabli. J'aurais voulu que ce misérable tombe entre nos mains... Je l'aurais châtié moi-même.

Il y a, dans son regard, une haine sauvage et implacable, une haine presque douloureuse... Oui... J'ai soudain l'impression que cet homme souffre atrocement. Dans sa chair. Un peu comme souffre un drogué quand il est privé de son poison.

Etrange !... Je le détaille mieux. Il a des cheveux gris, abondants, sauf sur le sommet du crâne où il est tonsuré autour d'une petite corne... Non... Ce n'est pas une corne, mais une excroissance osseuse de la grosseur d'un œuf de pigeon et recouverte de peau.

— Vous êtes Tabal ?

Ma question le surprend et il hausse les sourcils.

— Qui te l'a dit ?... Malion ?

Il a un sourire méprisant, puis ordonne soudain au garde qui tient le fulgurant :

— Va.

Pas le temps de réagir... Le fluide de l'arme me cloue sur place. Je suis comme figé des pieds à la tête, mais je garde toute ma conscience, toute ma lucidité.

Tabal fait alors signe aux deux hommes qui ont apporté le coffre. Ils m'empoignent et m'allongent sur la table d'opération..., car c'en est bien une. Je le réalise brusquement... Seulement, quelle opération ce misérable avorton envisage-t-il de tenter sur moi ?

Il a ouvert le coffre... Je ne le vois plus. Je dois attendre qu'il se redresse pour découvrir qu'il tient à la main un scalpel et une grosse bille de cristal.

Un sourire sardonique retrousse ses lèvres.

— Je vais te donner à mon maître en te soudant cette émanation de lui à hauteur du cerveau. Elle te baignera et tu connaîtras la suprême béatitude. Comme je la connais moi-même lorsque mon maître est à ma portée. Pour le moment, je suis loin de lui, mais si c'est nécessaire, j'ordonnerai à Malion de nous ramener sur Terk.

Malion !... Pourquoi n'est-elle pas là ? Elle m'avait promis d'assister à l'interrogatoire et ce n'est pas d'un interrogatoire qu'il s'agit, mais d'une véritable mutilation à la hauteur de mon cerveau.

J'essaie de me débattre, mais je suis entièrement ankylosé, pareil à un bloc de granit ou de glace qui pourrait penser, qui peut comprendre, mais pas protester ou crier.

Tabal est en train de disposer ses instruments à côté de ma tête sur le haut de la table d'opération. J'entends le bruit de l'acier heurter le plateau et une terreur sans nom monte en moi car je suis impuissant.

Si, au moins, je pouvais parler... Je pourrais... La porte de la cabine s'ouvre brusquement. Je ne vois pas cette porte, mais je l'entends et Tabal se retourne vivement.

La voix de Malion, âpre et véhémence :

— Il n'était question que d'un interrogatoire... C'est pour cela que je l'avais confié à tes services, uniquement pour cela.

Quelque chose siffle dans l'air, puis claque. On dirait une cravache.

— Ici, tu n'as rien à faire, hurle Tabal d'une voix aiguë de fausset. Tu te trouves dans une dépendance du Service politique. On n'aurait jamais dû te laisser passer.

Brutalement, Malion répond, mais dans le langage de Terk, et il y a tout un remue-ménage autour de moi. Que se passe-t-il ?... Enfin, j'aperçois la jeune femme car elle s'est avancée suffisamment pour entrer dans le champ de ma vision.

Elle a glissé sa cravache sous son bras gauche et, dans sa main droite, elle tient un fulgurant braqué. Tabal crie encore quelque chose, puis se remet à parler de sa voix haut perchée. Malion l'écoute un instant, puis s'écrite en astorien, sans doute pour que je puisse la comprendre :

— Je suis déjà allée beaucoup trop loin pour pouvoir reculer, Tabal...

En même temps, elle relève son fulgurant et tire. Je revois un court instant Tabal qui pivote sur lui-même en portant ses deux mains à sa gorge, puis il s'écroule en avant. Je ne sais pas ce que sont devenus ses deux aides et le garde qui m'a paralysé. En tout cas, ils ne bougent pas.

Posément, Malion rengaine son fulgurant, puis se penche sur moi.

— Ne crains rien... Maintenant, tu es sauvé... Je vais te faire une piqûre.

Pour me sortir de mon ankylosé... De nouveau, elle disparaît à ma vue. Pour quelques secondes seulement... Le temps de prendre une seringue dans la trousse de Tabal. Une minuscule seringue toute prête qu'elle plante dans mon poignet.

Je ne sens absolument rien. Elle m'a piqué dans une veine car c'est par mon sang que j'ai l'impression d'échapper à la paralysie. Il bouillonne en moi, ça part du poignet et ça m'envahit tout le corps un peu à la manière d'une mèche qui va allumer une bombe.

La sensation n'est pas douloureuse, simplement gênante. Le temps de serrer les dents et c'est fini. Je peux me redresser. Les deux aides de

Tabal et le garde sont étendus sur le sol.

Comme leur maître, Malion les a foudroyés au fulgurant. Je ne peux retenir un sifflement dubitatif.

— C'est pour me sauver que vous les avez tués ?

— Pas exactement pour te sauver..., mais, par voie de conséquence, ça te sauve... Que te voulait-il ?

— M'inciser le crâne pour m'y souder une boule de cristal... Attendez une seconde.

Je descends de la table d'opération et je ramasse le scalpel de Tabal avant d'aller m'agenouiller à côté de lui. L'excroissance osseuse au-dessus de son crâne m'intrigue. Du tranchant du scalpel, je coupe la peau. Dessous, il y a une bille de cristal semblable à celle qu'il me destinait.

Relevant la tête vers Malion, je demande :

— Vous étiez au courant ?

— Non.

— Vous ignoriez qu'il avait ce cristal dans la tête ?

— Oui.

— D'après lui, une fois opéré, j'aurais fait partie des élus. Il doit y en avoir d'autres. J'aurais été en communion constante avec le maître..., ou le dieu... Qui est ce maître ou ce dieu ?

— Je l'ignore... Nous dépendons de l'assemblée plénière de Terk et de son président.

— C'est peut-être lui, le maître ?

Elle paraît surprise et, comme elle ne fait aucun commentaire, je reprends :

— Les cristaux jouent un grand rôle dans votre existence. Tous les officiers de votre armée en possèdent un et vous le consultez continuellement. Vous avez regardé le vôtre pendant que je me trouvais dans votre cabine.

— C'est un communicateur... Nous lui demandons des instructions et il nous les fournit.

— J'ai eu plusieurs de ces cristaux entre les mains. Chaque fois que j'ai voulu les regarder, j'ai éprouvé une atroce sensation de vertige. Cela vous arrive aussi ?

— Non.

— Peut-être parce que vous avez l'habitude..., mais je ne comprends pas pourquoi il existe deux façons d'être en communication avec votre chef... Attention... Tabal a dit « communion », il y a une nuance.

Malion hoche la tête...

— Je ne vois pas... Je ne comprends pas..., mais je ne comprends

pas non plus ce qui se passe en moi. Depuis que tu es arrivé à bord, je me pose des questions que je ne m'étais jamais posées auparavant.

— Ce n'est pas depuis mon arrivée..., mais depuis que vous ne pouvez plus interroger votre cristal.

Après un instant de réflexion, elle murmure :

— Peut-être.

— Près du village de Gléna, on avait installé un énorme cristal... Un bloc d'au moins vingt mètres de haut sur trois de section. Tabal croyait qu'il avait été détruit par un Astorien qu'on a retrouvé aux commandes d'un char. En réalité, l'Astorien en question n'a fait que conduire le char. Je me trouvais dans la tourelle de tir. Plus nous approchions de la colonne de cristal, plus je devais lutter. Mon esprit était envahi par une volonté qui voulait à toute force contrôler la mienne. C'était atroce. Je ne m'en suis tiré que grâce à mes réflexes de combattant. J'ai continué à tirer machinalement pendant que mon cerveau avait déjà capitulé devant la force qui l'asservissait. Dès que la colonne de cristal s'est écroulée, j'ai éprouvé un sentiment de délivrance.

— C'est donc vous qui avez détruit le relais ?

— Celui de la plaine et celui du palais haut. Si je comprends bien, en ce moment, toutes les forces de Terk sont désorganisées ?

— Pour cela, je devrais te maudire... A cause de toi, nous risquons d'être vaincus.

— Si vous êtes vaincus, vous le devrez à votre façon stupide de combattre, mais le tout est de savoir maintenant qui sera finalement vaincu. Les Terkans ou leur maître secret.

— Tu ne penses pas que nous sommes les esclaves des cristaux ?

Malion s'est adossée contre une des parois de la cabine et elle m'oppose un visage soucieux.

— Dites-moi... Lorsque vous interrogez vos boules de cristal, comment les choses se passent-elles ?

— Nous savons immédiatement ce que nous devons faire.

— Exactement comme si on vous donnait des ordres... A cette différence près que cela se passe au niveau de votre subconscient. Vous ne demandez rien de précis... Vous consultez la boule de cristal pour savoir ?

— C'est cela.

— Et vous n'avez pas besoin d'interroger le cristal. Il sait d'avance ce qui vous préoccupe. Vous êtes tout à coup en communion mentale avec lui..., par relais..., alors que Tabal l'était de façon permanente.

— Peut-être.

— Ce sont les boules de cristal qui ont ordonné les massacres.

— Pas à moi... Jamais.

— Vous n'appartenez pas à l'infanterie... Avec vos rags, vous avez, cependant, bombardé des villes et des villages.

— Quand on nous en donnait l'ordre.

— Ces bombardements ne vous ont jamais paru inutiles compte tenu du fait que, nulle part, il n'y a eu de résistance ?

— Maintenant que tu me le fais remarquer, je le crois, en effet..., mais je ne me souviens pas bien.

— Vous étiez constamment sous l'influence des cristaux. J'imagine que tous les Terkans le sont plus ou moins et, en ce moment, vous êtes libérée. Il doit y avoir énormément de cristaux sur le continent Sud ?

— On en trouve partout et ils grandissent continuellement..., ce qui empiète sur les terres réservées aux cultures.

— Il doit en exister d'énormes que vous prenez pour des curiosités... Je me trompe ?

Elle hoche la tête.

— Non... Près de notre capitale, il existe une montagne qui est faite d'un seul cristal. Elle grandit régulièrement... Nous, là...

Rougissant violemment, elle se tait, un peu honteuse.

— Qu'alliez-vous dire ?

— Nous la révérons.

Son œil s'allume... Un œil noir qui se fait brusquement farouche.

— Je viens de comprendre bien des choses..., mais j'ignore si mon équipage réagira comme moi. Avant tout, je dois penser à te sauver.

Un sourire joue sur ses lèvres.

— Tabal était un personnage important. Un de nos plus grands savants... Quand j'annoncerai qu'il est mort...

Elle paraît inquiète, tout à coup, et me jette un regard interrogateur.

— Le plus simple sera de raconter que c'est moi qui l'ai tué.

— Alors, tu seras immédiatement exécuté. Fronçant les sourcils, elle fixe le plancher de la cabine, puis déclare :

— Je vais te faire quitter le rag, mais promets-moi de ne pas essayer de prendre contact avec le dentko avant de m'avoir revue. Jure-moi que tu m'attendras à l'endroit que je t'indiquerai.

— Vous voulez donc me rejoindre ?

— Oui... Tu passes pour avoir accompli tant d'exploits que je peux te faire confiance... Jure !

— Sur mon honneur de soldat.

CHAPITRE IX

Un instant, Malion me dévisage avec acuité. En elle, il y a un conflit. Sa poitrine se soulève tumultueusement et, finalement, elle murmure :

— Ne t'imagines pas que je vais trahir mon peuple. Au contraire... Seulement, j'ai vu cette houle de cristal dans la tête de Tabal et je me demande si c'est bien pour Terk que nous combattons.

Elle pousse un soupir.

— A deux kilomètres de l'endroit où je te déposerai, tu trouveras un village sur la place duquel on a érigé une monumentale statue représentant un vaisseau spatial dans lequel deux astronautes s'apprêtent à monter. Ce monument commémore la dernière expédition que les Astoriens ont envoyée dans l'espace. Le vaisseau est revenu, mais tout son équipage était mort. Ces hommes avaient dépassé le point d'où il leur aurait été possible de revenir.

Son œil se fait rêveur.

— Nous aurions dû envisager ces voyages sur plusieurs générations. Enfin... Ce village n'est pas occupé... Installe-toi dans un bâtiment quelconque et attends-moi. Je te rejoindrai en voiture avant la fin de la journée. Tu as ma parole.

— Accompagne-moi tout de suite.

— Impossible... Ce que je suis en train de faire ressemble trop à une trahison et je ne voudrais pas que des innocents en pâtissent. Je veux d'abord envoyer en mission loin du bord tout ceux que l'on pourrait soupçonner de m'avoir aidée.

— Très bien.

Je me baisse sur le garde et j'enlève de son étui le pistolet thermique qu'il portait à la ceinture. Je le glisse dans mon propre étui comme le fulgurant de Malion.

— Comment comptez-vous me faire sortir ?

— Je vais ordonner à l'escadrille de se poser et je placerai mon rag un peu à l'écart des autres.

— Je peux très bien abandonner votre vaisseau en plein vol.

— Avec un parachute ?

— Non, en annihilant la gravité de mon corps. Je peux donc sauter en plein vol sans risquer d'aller m'écraser au sol. Il suffirait que je

puisse m'introduire dans un sas.

— Il y en a un, au bout de la coursive.

— Parfait. Le nom du village dans lequel nous devons nous retrouver ?

— Itar.

— Je connais. J'y serai avant ce soir à condition que je ne me fasse pas repérer par une autre escadrille de rags.

— Attends,

Elle décroche de son ceinturon un tube de métal de la grandeur d'une grosse cartouche et elle me le tend.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un brouilleur d'ondes biologiques. Chaque fois que tu auras l'impression d'avoir été repéré, enfonce la capsule supérieure et tu échapperas à tous nos détecteurs.

— Très bien.

J'accroche ce brouilleur d'ondes au milieu de mes grenades enveloppantes pendant que Malion ouvre la porte de la cabine et jette un coup d'œil dans la coursive.

— Personne... Il est rare que des membres de l'équipage se hasardent dans les couloirs de la section politique. Viens.

M'engageant derrière elle, je la suis durant une vingtaine de mètres avant qu'elle s'arrête devant deux lourdes portes blindées.

— Il te suffira de manœuvrer le volant de commande pour ouvrir... Tu dois connaître,

— Oui..., ça ira.

— Attends quelques minutes. Le temps, pour moi, de rejoindre le poste de pilotage.

— Et si on vient ?

— Sers-toi de ton fulgurant.

Avant de s'éloigner, elle a une hésitation... Je souris et, la prenant par le bras, je l'attire contre moi. Elle ne résiste pas, mais rougit terriblement. Nos lèvres se joignent et, tout de suite, elle s'anime. Cela dure quelques secondes, puis elle s'arrache de mes bras presque brutalement et s'enfuit vers le fond de la coursive.

Je lui crie :

— Sois prudente.

Sans se retourner, elle disparaît au tournant de la coursive. Mon cœur bat à grands coups. L'émotion... Si je m'attendais... Je dois faire un gros effort pour me dominer. Ce n'est pas le moment de me laisser aller.

La main sur la crosse de mon fulgurant, j'attends comme Malion me l'a demandé et je repense aux cristaux. Je suis à peu près certain que

ce sont eux qui dirigent les Terkans..., ça explique toutes les erreurs que ceux-ci commettent au combat et leurs négligences.

Ils obéissent strictement aux ordres, comme des robots, et négligent les précautions les plus usuelles. Ils ne cherchent pas à prévoir..., disons « humainement »..., et si les cristaux se servent d'eux pour anéantir les Astoriens, la réciproque est vraie.

Les cristaux doivent vouloir que les Terkans se fassent massacrer aussi. En tout cas, ceux qui ne font pas partie des « élus », comme me l'a dit Tabal.

Il s'agit d'une lutte à mort engagée par deux formes d'intelligence différente : l'une minérale, l'autre humaine. A plusieurs reprises, les Terriens ont été confrontés à des intelligences de ce genre..., minérale aussi sur Kae-kol..., végétale sur Tolmir.

Les deux fois, l'antagonisme a dégénéré en conflit... Un conflit inéluctable né d'une impossibilité de se comprendre. Les deux parties devaient aller jusqu'à l'anéantissement total de l'adversaire.

Pour les Terriens, la victoire a toujours été facile car ils avaient le nombre et l'espace alors que les végétaux et les minéraux qui les combattaient étaient confinés sur une seule planète.

Comme ici... où les Escariens n'ont pas de recul. Ils sont confrontés avec les cristaux en champs clos.

Bon... Il me semble que j'ai attendu suffisamment longtemps et je commence à faire tourner le volant d'ouverture du sas. Les portes pivotent lentement, puis je pénètre dans l'étroit espace d'où je pourrai déboucher dans le vide.

Derrière moi, les portes se referment automatiquement, mais, avant d'ouvrir celles qui donnent sur l'extérieur, je vérifie les cadrans. On ne sait jamais...

Les rags étant capables de s'arracher à l'attraction planétaire pour faire de rapides incursions dans l'espace, je n'ai pas envie de me suicider.

Non ! L'appareil de Malion plafonne à moins de six mille mètres... J'ouvre..., puis je plonge.

Pour atteindre Itar, j'ai eu de la chance... En touchant le sol, je me suis retrouvé dans un village encore intact, mais complètement désert... J'y ai trouvé une carte routière et même un scarvan en état de marche qui m'a permis de faire une bonne partie du chemin sans mal.

Ce scarvan, je l'ai abandonné à quelques kilomètres d'Itar après avoir épuisé toutes ses réserves d'énergie, et j'ai terminé ma route à pied. Me voici au pied du monument dont Malion m'a parlé.

Il représente, en effet, un monumental vaisseau spatial avec deux non moins monumentaux astronautes qu'on a sculptés au moment où ils pénétraient dans l'appareil.

Itar paraît intact, mais ce n'est qu'une illusion. L'arsenal que je découvre facilement a été visité. Il n'y reste plus d'armes et pas un seul valadan.

Je me demande pourquoi le village a été préservé ? Sans doute parce que certains Terkans réagissent comme Malion et s'insurgent contre les massacres stupides qui leur sont ordonnés.

De toute façon, la guerre qui ravage le continent Nord depuis deux jours a certainement déjà fait des millions de morts et j'ai bien peur que l'équilibre qui existait entre Astor et Terk soit définitivement rompu au bénéfice de Terk. Même si le conflit devait s'arrêter immédiatement.

De nouveau, le soir tombe et je me mets en quête de nourriture. Je commence à avoir faim et je ne veux plus utiliser mes pilules vitalisantes que je garde pour les grandes occasions.

Voilà un magasin. Il a été pillé, mais sur certains rayons il reste des boîtes de conserve. Je m'installe : un pâté assez épicé et un petit vin clair.

Nourrissant, le pâté !... Je le termine lorsque j'entends un bruit de moteur. Malion, sans doute... Je suis sur le point de me précipiter dehors lorsque, dans un réflexe de soldat, je grimpe vivement au dernier étage de la maison, puis sur le toit, pour examiner la route.

Cinq voitures foncent vers Itar à toute vitesse. Cinq... Pour moi, il y en a quatre de trop. J'ai bien fait de me montrer prudent et, à tout hasard, j'active le brouilleur d'ondes biologiques que Malion m'a remis.

Jamais elle n'a dû envisager de venir me rejoindre avec une pareille escorte... Quelque chose a dû se passer. Je redescends à toute vitesse car je ne tiens pas à me faire acculer à l'intérieur de la maison et, une fois dehors, en m'aidant de mon compensateur de gravité, je bondis sur le monument et me dissimule derrière les effigies des astronautes en vérifiant si mes armes jouent librement dans les étuis de mon ceinturon.

Très vite, les scarvans de Terk atteignent les abords immédiats du village où ils se séparent. Le premier s'arrête, trois autres contournent les maisons par l'extérieur et le dernier continue son chemin pour atteindre la place où je me trouve.

C'est en mon honneur que tous ces Terkans sont là. Ils viennent me chercher. Malion a dû être soupçonnée et on l'a sans doute obligée à parler, peut-être en la torturant. A cette pensée, mes mâchoires se

serrent et je me fais plus attentif.

La voiture stoppe au pied du monument. Une voiture découverte... Six hommes en descendent. Cinq soldats et un officier qui branche immédiatement un haut-parleur.

— Frédéric Docart !... Nous savons que vous êtes là. Nous vous avons localisé avant que vous utilisiez votre brouilleur d'ondes. Nous allons fouiller systématiquement toutes, les maisons. Le village est cerné. Rendez-vous.

Il a parlé dans la langue astorienne. La seule que je connaisse et, comme je ne bronche pas, il consulte sa boule de cristal. Cela signifie que de nouveaux relais ont pu être rétablis.

Au bout d'un instant, il fait signe aux soldats qui l'accompagnent. Le fulgurant pointé à hauteur de la hanche, ils se dirigent tous les cinq vers les maisons.

Seul, l'officier reste au pied du monument pour diriger les opérations. Il rebranche son haut-parleur.

— Frédéric Docart... Si vous ne vous rendez pas, l'ex-commandant Malion sera torturé à mort.

Bien ce que j'avais pensé et, comme l'officier consulte de nouveau sa boule de cristal, je reporte mon attention sur les soldats. Ils sont entrés chacun dans une maison différente.

Replaçant sa boule de cristal dans l'étui de son ceinturon, l'officier descend de voiture et se met à marcher au pied du monument.

C'est maintenant ou jamais... Je réfléchirai plus tard. Brusquement, je saute en branchant mon compensateur de gravité et je tombe pile derrière le Terkan qui n'a rien entendu.

Du bras gauche, je le serre à la gorge et, en même temps, je lui colle mon fulgurant dans les reins et j'appuie sur la gâchette. L'arme a été réglée sur sa plus faible intensité, mais je connais l'effet qu'elle produit. L'officier pousse un gémissement douloureux et je peux le lâcher.

Il tombe à genoux et se tord sur le sol. Je relève mon doigt de la gâchette.

— Pas un mot..., pas un geste, ou je recommence.

Tout en se débattant, le Terkan a essayé de prendre sa boule de cristal et elle a roulé par terre. De la main gauche, je dégaine mon pistolet thermique et je tire. Une vibration aiguë, et c'est fini. Le Terkan me dévisage avec horreur et ne songe même pas à sortir ses armes.

Je le débarrasse d'un fulgurant et d'un pistolet. Je trouve aussi des liens magnétiques accrochés à son ceinturon.

— Qui es-tu ?

- Chef de section Batar.
- Qui t'a envoyé me chercher.
- Le rihal.
- Qu'est devenue Malion ?
- Elle a été relevée de son commandement.
- Et on va la torturer ?
- On torture toujours pour faits de trahison.
- Comment a-t-on su qu'elle avait trahi ?
- On le sait toujours.

Les cristaux, bien sûr... Tabal restait en « communion » avec celui du poste de pilotage et j'ai oublié de recommander à Malion de le détruire. Dès que les relais ont été rétablis, tous ceux qui ont consulté leurs cristaux ont été fixés.

Imbécile ! Je jure entre mes dents, puis je demande :

- Où se trouve Malion ?
- Aux arrêts dans la prison du camp 77.
- Loin, ce camp ?
- Une dizaine de kilomètres au sud.

Tout en parlant, il lorgne le canon de mon fulgurant. La pensée qu'il pourrait recevoir de nouvelles décharges le terrorise.

— Tu vas m'établir un plan du camp 77 : un plan sur lequel tu indiqueras l'emplacement de la prison et, dans la prison, l'emplacement de la cellule occupée par Malion. N'essaie pas de me tromper. Si je ne revenais pas de mon expédition, tu aurais la plus effroyable des morts.

— Mais...

Il doit comprendre qu'il est inutile de discuter et il sort un grand calepin de sa poche. Sur une des feuilles, à l'aide d'un crayon, il m'établit un plan du camp, puis un autre de la prison.

— Les deux croix indiquent l'emplacement de la prison et celle de la cellule..., mais vous n'y parviendrez jamais. Vous ne franchirez pas le corps de garde.

— Ne t'inquiète pas de cela... Silence !

Un des hommes qu'il a envoyés fouiller les maisons vient de revenir sur la place. Il a un grand geste de dénégation à l'adresse de son officier. Vu la distance et l'obscurité, il ne peut pas voir comment je suis habillé et ne s'étonne pas.

Il entre dans le bâtiment suivant. Immédiatement, je ligote Batar dans les liens magnétiques que j'ai pris à son ceinturon, puis je le hisse sur mon épaule.

Compensateur de gravité... Un coup de talon m'expédie vers le toit de la maison que vient de quitter le soldat. Je m'accroche à une

cheminée, puis je me laisse glisser jusqu'à une bouche d'aération dont je dégage l'ouverture.

Je glisse mon prisonnier à l'intérieur et, avec un second lien magnétique, je l'accroche solidement.

— Tu vas comprendre tout le délicat de ta situation. Cette maison a été fouillée... Donc, tes hommes n'y reviendront plus. Si je ne viens pas te délivrer, tu vas mourir de faim. Rien à modifier aux plans que tu m'as établis ?

— Non.

— Bon... Tu as vu comment je t'ai amené ici..., ça t'explique comment je compte parvenir sur le toit de la prison sans passer par le corps de garde. Tu vois, tu as une chance sérieuse de me revoir.

Seulement, comme je ne veux pas qu'il puisse crier, je règle mon fulgurant sur « paralysie » et je le foudroie d'une décharge à bout portant.

Dix kilomètres au sud d'Itar... Je m'oriente et plonge dans le ciel en gardant une forte altitude de façon à ne pas être repéré. Je fais donner le maximum à mes rétrofusées et, très vite, j'aperçois les feux du camp 77.

A droite, l'aire d'atterrissage où sont rangés les rags au repos... A gauche, les bâtiments du camp proprement dit établis dans une ancienne base astorienne.

Le plan que m'a remis Batar est étonnamment précis. Aux lumières, je repère facilement l'emplacement de la prison et je descends lentement pour prendre position sur son toit.

Ce premier temps de l'opération ne présentait aucune difficulté. C'est maintenant que la véritable partie va s'engager. Aidé par mon compensateur de gravité, je flotte au-dessus du toit dans une position de nageur de façon à me confondre avec le bâtiment.

Pas d'ouverture... Il faut que je me laisse glisser le long d'un des murs pour atteindre une fenêtre. J'évite celles qui sont éclairées et devant lesquelles ma silhouette se détacherait trop nettement. Je finis par en découvrir une, donnant sur une cellule vide.

Ses barreaux ne résistent pas à mon pistolet thermique et, en m'en servant, je regrette mon laser. Où se trouve-t-il, celui-là ? On me l'a enlevé avant de m'emprisonner dans le palais haut et il doit avoir été détruit dans l'incendie que j'ai allumé.

Mon cœur se serre car ce laser venait de Terre O. Encore un lien qui se tranche avec ma planète originelle. Deux barreaux cèdent en même temps et je dois vivement m'écarter du mur pour qu'ils ne me touchent pas, car ils ont viré au rouge.

Un coup de pied dans la fenêtre et je saute à l'intérieur de la cellule... La porte donnant sur le couloir est ouverte, je m'élance, mais j'ai fait du bruit et, lorsque je débouche, j'entends crier :

— Hoharna ?

Je me retourne en appuyant sur la gâchette de mon fulgurant et je balaie le couloir. Là-bas, tout au fond, un gardien se fige. J'espère qu'il est seul ?

Oui... Je ne vois personne d'autre. Le tout, maintenant, est de retrouver la cellule dans laquelle Malion est enfermée. Je m'en réfère de nouveau au plan de Batar. S'il ne m'a pas menti, c'est au second étage..., et la troisième cellule à partir de la droite en venant de l'escalier principal.

Un étage à descendre... J'hésite entre l'escalier et l'ascenseur, mais il me semble que l'effet de surprise sera plus grand si je débouche de l'ascenseur.

Va donc pour l'ascenseur. Le bouton du second... Théoriquement, j'avais une chance sur vingt ou trente de pénétrer à l'intérieur de la prison sans que l'alarme soit donnée... Maintenant, j'ai une chance sur dix de délivrer Malion.

Et, une chance sur dix, à la guerre, c'est souvent une très faible moyenne. J'esquisse un sourire. Depuis mon réveil dans la nacelle de survie, je n'ai vraiment pas eu une seconde de répit. J'ai été emporté par une sorte de maelström...

C'est sans doute une bonne chose. Ça m'a acclimaté de force à ce monde nouveau.

La cabine s'arrête. Devant moi, les portes coulissent. Deux hommes en armes les gardent. Dans un réflexe très militaire, ils se raidissent pour saluer et je les fige tous les deux avec mon fulgurant.

Personne d'autre dans le couloir, et la cabine de Malion n'est pas bouclée. L'angoisse me tord le ventre. Batar m'a menti... ou, alors, on l'a emmenée pour la torturer.

A tout hasard, je pousse la porte d'un coup de pied et, immédiatement, je respire. Malion est bien là... Apparemment intacte. Elle est debout en face de deux officiers supérieurs qui l'interrogent ou, plus exactement, debout devant une énorme boule de cristal qu'encadrent les deux officiers.

Tous les trois sont comme en transes et ils ne m'ont pas entendu entrer. De cela, j'en suis sûr, car en entendant un bruit, c'est instantanément qu'on se retourne.

Pas avec quelques secondes de retard, comme maintenant... Eux, c'est le cristal qui les a alertés, mais ils se trouvent tous les trois en face de mon fulgurant. D'un coup de pouce, je le règle pour qu'il

n'émette que de faibles décharges et j'ouvre immédiatement le feu.

Ils se tordent et reculent instinctivement. Je suis désolé pour Malion, mais si elle est retombée au pouvoir des cristaux, je dois m'en méfier comme des autres.

Dès qu'ils se sont suffisamment écartés, je dégaine mon pistolet thermique et je foudroie la boule qui lance une vibration désespérée avant de s'effondrer en un petit tas de poussière de cristal.

Les deux officiers et Malion vacillent sous le choc. Je vois la jeune femme porter ses deux mains à son front.

CHAPITRE X

— Malion ?

Relevant la tête, elle me fixe avec stupeur, d'abord comme si elle ne me reconnaissait pas, puis elle a un sourire sans joie. Je lui demande :

— Ça ne va pas ?

— Si... J'ai seulement l'impression de revenir de très loin. Je ne me souviens plus de rien : juste d'avoir ramené mon escadrille au camp.

— Les cristaux... On avait établi de nouveaux relais et tu es retombée en leur pouvoir.

— En un sens, je le suis toujours. Il y a en moi une volonté étrangère qui essaie de dominer la mienne.

— Lutte... Lutte de toutes tes forces.

— Elle est faible..., lointaine.

Ça signifie sans doute que le prochain relais se trouve à une certaine distance... Celui du camp était constitué par la grosse boule que j'ai détruite dans cette cellule et dont on se servait vraisemblablement pour arracher ses secrets à Malion.

De toute façon, l'alerte a été donnée et nous devons partir le plus vite possible... De la tête, je désigne les deux officiers.

— Qui sont-ils ?

— Celui qui porte quatre éclairs aux revers de sa tunique est le rihâl Thor.

— Le chef suprême des armées d'invasion ?

— Oui.

— Et l'autre ?

— Son chef d'état-major, Haldana.

Eux n'ont pas encore récupéré. J'en profite pour les désarmer en enlevant leurs ceinturons. Dans une poche spéciale, ils gardent leur boule de cristal individuelle.

Je les détruis toutes les deux avec mon pistolet thermique et elles lancent leur vibration de mort.

Haldana, le chef d'état-major, ne m'intéresse pas. C'est un fort gaillard d'une bonne tête de plus que moi : visage rond, sourcils épais, grosses lèvres lippues. Il doit avoir entre quarante et cinquante ans, alors que Thor en compte trente au maximum.

Il est plus mince, lui, avec un visage en lame de couteau et des yeux

durs. Je les paralyse tous les deux et j'ajoute quelques doses supplémentaires à Haldana de façon qu'on ne puisse pas le sortir de son ankylose avec une simple piqure.

Lorsque c'est fait, je vais jeter un coup d'œil dans le couloir... Toujours personne... Les cristaux ont donné l'alarme, mais la transmission n'est sans doute pas encore revenue aux Terkans de la base.

Parfait... J'empoigne le rihâl figé, je le hisse sur mon épaule et j'indique la porte à Malion.

— Nous passons à l'étage supérieur. Je me suis déjà débarrassé du gardien qui y montait la garde, ouvre les portes de l'ascenseur.

La cabine est toujours là. On ne l'a pas rappelée. Un coup de chance... Malion y pénètre la première et je la suis avec mon prisonnier... Les portes coulissent. J'appuie sur le bouton de montée. Mon front est couvert de sueur.

Par moments, les lèvres de Malion remuent, mais elle ne dit rien, donnant l'impression de discuter avec elle-même... Arrêt de l'ascenseur... Nous sortons dans le couloir où je retrouve le gardien que j'ai paralysé et la cellule dont j'ai fait fondre les barreaux qui défendaient la fenêtre.

Malion écarquille les yeux.

— C'est par-là que tu es passé ?

— Oui.

Je dépose le rihâl par terre, puis j'empoigne la jeune femme par la taille.

— Accroche-toi à mon cou, il n'y a pas de danger.

Une seconde d'hésitation, puis elle noue ses bras autour de mon cou et j'actionne mon compensateur de gravité. Nous nous enlevons lentement. Dès que nous sommes au-dessus du vide, Malion ferme les yeux, mais, déjà, j'atteins le toit.

— Je te dépose près de la cheminée... Attends-moi... Je vais chercher le rihâl.

— Que ferons-nous, après ?

— Nous essaierons de nous emparer d'un rag.

— C'est impossible.

— Si tout ce que j'ai tenté d'impossible l'avait été réellement, je serais mort depuis... une éternité.

C'est le cas de le dire, puisque je n'aurais jamais effectué ce fantastique voyage dans le temps à bord de ma nacelle. Nous voilà près de la cheminée et Malion prend pied.

— Ne bouge plus.

Thor solidement arrimé à la cheminée car je ne voudrais pas qu'il

tombe, j'ai pris Malion sur mon dos et un vol plané m'a conduit directement au-dessus de l'aire d'atterrissage sur laquelle sont alignés les rags de l'escadrille.

Vingt-six en tout... Serrés les uns contre les autres. Je demande :

— Sont-ils gardés ?

— A quoi bon... Une fois leurs sas refermés, personne ne pourrait pénétrer dans le sas d'accès sans connaître le code.

— Tu le connais ?

— Comme tous les officiers en chef de Terk.

— Parfait... Où se trouve ton appareil ?

— C'est celui qui se trouve en serre-file.

— Nous le prendrons. Tous les rags sont équipés de piles atomiques, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Des piles qu'une brutale élévation de la température ferait exploser ?

— Toutes les précautions sont prises pour que cela n'arrive pas.

— Je m'en doute.

Dans le camp, les Terkans ont tout prévu, sauf une attaque venant du ciel : une attaque individuelle, sans que les détecteurs aient signalé la présence d'un valadan dans le secteur.

Je me laisse glisser jusqu'à terre devant le rag de Malion.

— Laisse le sas ouvert et tiens-toi prête à décoller dès que je monterai à bord.

— Que vas-tu faire ?

— M'arranger pour qu'on ne puisse pas nous poursuivre.

M'enlevant à nouveau, seul, cette fois, je vais me poser sur le troisième rag de la troisième rangée de cinq. Je tâte la coque de la main jusqu'à ce que je trouve une minuscule rainure à la hauteur d'un des hublots de la tourelle de tir, puis je décroche une de mes épingles irradiantes.

Bientôt, je n'en aurai plus. J'en glisse la pointe dans la rainure, puis je donne un coup sec sur sa tête. Dès qu'elle commence à rougir, je plonge en direction du rag de Malion. Le sas est ouvert. J'y pénètre en criant :

— Décolle... Direction le toit de la prison. Je reste dans le sas, ne le referme pas.

L'engin s'enlève, vire sur lui-même, puis fonce en direction du bâtiment principal de la prison. Dans le camp, l'alerte est donnée, mais les Terkans sont déconcertés par la manœuvre.

Ils voient le rag se poser sur le toit de la prison... Un projecteur me prend brusquement dans son faisceau au moment où je soulève le

rihal. Je m'arrange pour qu'on le reconnaisse bien, mais une décharge de fulgurant m'effleure tout de même au moment où je réintègre le sas avec mon fardeau.

Grâce à mon compensateur de gravité, je ne tombe pas et, sur mon élan, je me retrouve à l'intérieur du rag. Du poste de pilotage, Malion referme les portes du sas et je sens que nous accélérons.

J'ai des crampes. C'est pénible, mais je ne suis pas paralysé. Quelques mouvements d'assouplissement dissipent la douleur et, reprenant le rihal, je rejoins Malion.

— Dépose Thor sur une des couchettes et viens voir.

En dessous de nous, un à un, tous les rags s'embrasent les uns après les autres. Nous avons pris de la hauteur, mais nous survolons toujours le camp.

Les explosions commencent presque tout de suite à semer la panique dans le camp : un véritable feu d'artifice. Les Terkans se mettent à fuir dans toutes les directions en jetant leurs armes.

Pour eux, l'enfer vient de se déchaîner avec une montée de chaleur que rien ne peut expliquer. Malion regarde le spectacle sur les écrans d'un air farouche.

— Tu fais tout pour que nous soyons vaincus.

— Pour que les cristaux le soient.

— Ça reviendra finalement au même, tu verras.

— Non... En définitive, je pense que, dans cette guerre, il n'y aura pas de vainqueurs.

— Seulement des vaincus ?

— Des hommes qui auront traversé une épreuve et qui devront s'unir pour tout reconstruire.

Elle hoche la tête, soupire, puis demande :

— Où allons-nous ?

— Je voudrais rejoindre l'armée astorienne.

— J'ignore où elle se trouve.

— Et le rihal ?

— Lui doit le savoir.

— Dans ce cas, je vais lui faire une piqûre pour qu'il sorte de son ankylose.

— Et, en attendant, quel cap dois-je prendre ?

— Aucun... Dès que tu apercevras un couvert dans lequel nous pourrons nous abriter, pose-toi..., mais dis-moi où je trouverai de quoi faire sa piqûre au rihal.

— Il y a tout ce qu'il faut à la tête de la couchette sur laquelle tu l'as étendu.

Le rihal pousse un grognement, puis porte les mains à son visage.

Enfin, il se redresse et me fixe méchamment. Le rag est en train de se poser au plein milieu d'une forêt, dans une clairière.

— Où se trouve l'armée astorienne ?

Thor sursaute, puis me jette d'une voix furieuse :

— Vous êtes sans doute ce Terrien qui a détruit le palais haut... Ce Terrien pour lequel Malion a trahi.

— Malion n'a trahi personne. C'est vous, le traître.

— Moi ?

— Vous vous trahissez vous-même en servant docilement les abominables cristaux qui sont devenus vos maîtres.

— Quels cristaux ?

— Vous en fixiez un dans la cellule de Malion lorsque je suis intervenu.

— Vous voulez parler du communicateur ?

— Ce n'est pas seulement un communicateur... Ce cristal agit sur votre volonté.

— C'est ridicule.

— En ce moment, vous n'êtes plus qu'à moitié en leur pouvoir. Malion vous le dira. Elle sait car elle a été totalement délivrée durant quelques heures, quand j'ai détruit le relais de Gléna.

— Ainsi, c'était vous ?

Malion, qui a terminé sa manœuvre d'atterrissage, fait pivoter son siège de façon à nous faire face.

— Frédéric Docart dit la vérité, Thor... En ce moment, tu dois ressentir la même impression que moi. Quelque chose essaye de dominer ta volonté, mais nous sommes assez loin d'un relais pour pouvoir lutter contre cette force... Essaie.

Dérouté, le rihal fronce d'abord les sourcils, puis il paraît surpris et m'adresse un regard presque suppliant.

— Ce seraient les cristaux ?

— Un cristal..., la montagne de cristal qui domine la capitale de Terk et qui exerce son influence au loin par le truchement de tous les relais que vous transportez avec vous.

Il pâlit légèrement, puis soupire :

— Que voulez-vous savoir ?

— Où se trouve l'armée astorienne... Où le dentko a établi ses lignes de défenses.

— Les Astoriens tiennent encore une large zone au nord, mais le dentko est au sud. Il organise des raids contre Terk... Il détruit nos villes et massacre les populations sans défense.

— Exactement comme vous l'avez fait ici.

— Ce n'est pas la même chose.

— Vraiment ?... Et pourquoi ?

— Mais...

Visiblement, il cherche une explication et, n'en trouvant pas, demeure silencieux. J'esquisse un sourire.

— La différence, c'est que vous ne vous rendez pas très bien compte de ce qui s'est passé. Vous ne vous souvenez pas des ordres que vous avez donnés.

— Moi ?... Je n'ai jamais...

Agité, il se dresse sur sa couchette et se laisse glisser à terre. Je le laisse faire et il se met à marcher de long en large devant moi.

S'il n'est pas encore totalement libéré de l'emprise des cristaux, il a tout de même retrouvé suffisamment de libre arbitre pour réaliser que son comportement passé n'est pas en accord avec sa conscience actuelle.

J'en profite pour lui demander :

— Où se trouve le plus proche relais de vos communicateurs ?

— Dans l'arsenal du quartier B, de la ville d'Astor.

— C'est un relais important ?

— Aussi important que celui de Gléna.

Avec un hochement de tête, je me tourne vers Malion.

— Dès que nous approcherons d'Astor, l'influence de ce bloc de cristal sera trop forte pour vous deux. Il vous reprendra en son pouvoir. Je ne peux donc pas prendre le risque de vous laisser libres. Tu me comprends ?

— Hélas !

— Que préfères-tu ? des liens magnétiques ou la paralysie ?

— La paralysie.

Thor également. Je leur demande donc de s'allonger chacun sur une couchette, puis je les foudroie tous les deux.

Le rag fonce vers Astor. Installé dans le fauteuil du pilote, je surveille les écrans de visibilité. Je vais prendre un risque terrible, mais il est nécessaire. Je viens de vérifier la réserve de bombes thermiques des soutes et j'en ai fait passer trois dans l'évacuateur.

Un bouton à presser et elles fonceront vers leur cible... Je sais exactement où se trouve l'arsenal du quartier B et, pour ne pas avoir à me soucier de la manœuvre du rag, j'en ai fourni les coordonnées à l'ordinateur du pilotage automatique.

Il est réglé pour nous immobiliser durant trois secondes au-dessus de l'arsenal, puis pour repartir, et j'ai branché une sonnerie. Je serai averti juste avant l'immobilisation, puis au moment où elle commencera.

Mon cœur bat à grands coups et mon front s'est couvert de sueur. Tout va dépendre de la force de ma volonté. Je bande d'avance mon énergie.

En dessous de moi, défile la campagne déserte, abominablement déserte, que je peux observer grâce aux rayons infrarouges dont mes détecteurs sont dotés.

Çà et là, quelques villages brûlent encore... Ah !... voilà Astor... Le quartier périphérique... Brusquement, j'ai la sensation d'un envahissement. Mon cerveau est comme investi : une sensation infiniment douce contre laquelle je lutte immédiatement de toutes mes forces.

Une sensation douce et curieuse qui, subitement, s'affole dès qu'elle a lu en moi : une sensation qui devient une volonté impérieuse... Une volonté qui m'ordonne de faire demi-tour, puis qui s'acharne à me faire ralentir.

Mâchoires crispées, je tiens bon... J'ai réussi à établir une sorte de barrage mental dans mon esprit... Un écran que rien ne peut entamer... et, dans ma tête, la volonté semble soudain prise de panique. Je la sens se désagréger, se fondre.

Sa force, c'est l'impact... Le premier choc qui lui permet d'asservir tous ceux qu'elle hante au premier coup... Ça lui a réussi avec tous les Terkans et même avec un grand nombre d'Astoriens..., mais moi, je suis réfractaire.

Le Cristal se sent perdu... Il voudrait fuir, mais cela ne fait pas partie de ses possibilités. La première sonnerie !... Sur mon visage, la sueur ruisselle.

Seconde sonnerie !... Le rag s'immobilise et j'appuie sur le bouton commandant l'ouverture de l'évacuateur. Au même instant, une douleur folle me vrille le crâne et je pousse un gémissement. Le Cristal a voulu me tuer. Mes défenses mentales ont cédé et me voilà à sa merci. Je m'écroule sur le tableau de bord pendant que le pilotage automatique du rag le fait repartir.

Un voile descend devant mes yeux, mais, dans une sorte de brouillard, j'aperçois tout de même l'arsenal qui vient de s'embraser. Des flammes immenses semblent s'élancer dans notre direction.

Elles courent dans le ciel et elles vont nous rejoindre. Heureusement, le rag augmente sa vitesse juste au moment où, pris dans les remous de l'explosion, il tangué dangereusement.

Le rag fonce dans la nuit et je reste prostré, couché en travers du tableau de bord... Mon cerveau s'est subitement vidé et je n'ai pas encore tout à fait repris conscience. Je suis comme un boxeur groggy,

mais je sais, désormais, que le Cristal peut tuer, simplement par son influx mental.

Lui-même l'ignorait jusqu'ici. Il l'a découvert à la dernière seconde en comprenant qu'il était perdu..., ça a été son ultime réflexe, mais il était déjà trop tard.

S'il avait pu m'envoyer un train d'ondes supplémentaires, j'étais perdu. Le Grand Cristal de Terk le sait aussi, à présent... Le Cristal de base... Celui qui s'est mis un jour à vivre..., par hasard... Il y a des millions d'années.

Car je sais cela aussi. Il vivait sur Escar bien avant l'apparition de la race humaine, mais son rythme de vie est infiniment plus lent. J'ai découvert et appris tout ce qui le concerne au moment précis où il a vaincu mes défenses mentales. Durant une fraction de seconde, je me suis comme « imprégné » de sa pensée.

Durant une fraction de seconde, nous avons été à l'unisson et mon subconscient s'est imprégné de sa « personnalité »..., car il en a une, même si elle n'a aucun rapport avec celle des hommes.

Par rapport à la nôtre, c'est une personnalité négative. Nous ne sommes rien pour elle... Rien... Elle peut seulement nous « collectionner », nous « sélectionner », comme nous collectionnons ou sélectionnons nous-mêmes les pierres.

Aucune solidarité ne pourra jamais nous réunir... Pour le Grand Cristal de Terk, nous occupons trop de place. Une place dont il a besoin pour se développer toujours davantage. Un jour, il sera la planète tout entière, lorsqu'il aura absorbé tout ce qui la compose... Ses habitants, sa faune, sa flore, sa terre, ses rochers jusqu'à son magma interne qui ne pourra pas lui résister.

A ce moment-là, Escar sera comme un phare pour toutes les autres planètes..., et d'Escar partira l'armée d'invasion qui s'attaquera d'abord à la Galaxie..., puis à l'univers tout entier.

Le Cristal est un conquérant... Le Cristal de Terk... Rien ne le rebutera jamais et il n'a pas besoin de vaisseaux spatiaux pour envoyer ses troupes dans le vide infini de l'espace.

Dès qu'il aura atteint les dimensions de la planète, il disposera d'assez de force pour lancer des milliards de cristaux minuscules à l'assaut de l'univers.

Ces cristaux pourront errer dans le vide aussi longtemps qu'il le faudra sans perdre leurs caractéristiques. Partout où ils se poseront, ils commenceront la conquête. Partout selon le même procédé.

L'univers appartient aux cristaux. Rien ne pourra les stopper. L'univers a été créé pour qu'ils le dominent et ils le domineront. J'en ai la conviction profonde ou, plus exactement, on a mis cette

conviction en moi.

Je me redresse lentement. Je suis toujours plus ou moins traumatisé, mais je refuse ce verdict. Jamais, je n'admettrai le triomphe des cristaux. Jamais... Tant que je vivrai... Tout, en moi, se révolte contre cette éventualité.

Le rihal des Terkans et Malion sont toujours paralysés. Dès leur plus jeune âge, comme tous les Terkans, ils ont été imprégnés mentalement par l'immense Cristal de Terk. Comme tous les leurs, ils sont éminemment réceptifs à ses impulsions mentales.

Le Cristal de Terk a mis des milliers d'années avant de se rendre compte qu'il réussissait à les magnétiser, puis il a dû apprendre à les dominer, à se servir d'eux.

Tout cela est effroyable. Le Cristal ne souhaite pas la victoire des Terkans sur les Astoriens. Il veut que les deux peuples s'anéantissent l'un l'autre. Il a donné les premiers succès aux Terkans, mais il est en train de faire changer la victoire de camp.

Maintenant, ce sont les Astoriens qui massacrent les Terkans. Le rihal a dit la vérité. Chacun son tour jusqu'à ce que le règne de l'homme finisse. Il faut absolument que j'empêche cela, car seuls les hommes peuvent vaincre le Cristal à condition de savoir... C'est parce qu'il le sait que le Cristal les oppose dans un combat sans issue.

J'examine les écrans de visibilité du tableau de bord. Les lumières d'une ville... Une ville située au bord de la mer... Par qui est-elle tenue ? Je coupe le pilotage automatique et je prends le rag en main pour me rapprocher.

Dans l'obscurité, il est difficile de se rendre compte. Pourtant, un étendard flotte sur la citadelle qui défend le chenal conduisant à la mer. Porte-t-il les éclairs de Terk ou le soleil d'Astor ?

Je branche mes détecteurs aux rayons infrarouges. Le soleil d'Astor... La chance est avec moi. J'amorce un mouvement de descente et, comme je suis à bord d'un appareil terkan, je branche l'émetteur du bord sur la longueur d'ondes utilisée dans l'armée astorienne et j'annonce :

— Frédéric Docart appelle tour de contrôle. Je suis à bord d'un rag terkan dont je me suis emparé. Frédéric Docart, le Terrien... Avertissez immédiatement le dentko ou les demzo Trémal et Evor... Tour de contrôle, répondez ?

— Message reçu...

— Je ramène un prisonnier... Le rihal des Terkans.

Soulagé, je continue à perdre de l'altitude. Aucun valadan ne prend l'air pour m'attaquer et, soudain, j'aperçois l'aire d'atterrissage sur laquelle on vient de baliser une piste.

Parfait... Je me pose sans difficulté et, immédiatement, j'aperçois un scarvan qui fonce dans ma direction. Je fais coulisser les portes du sas et j'apparais en haut de l'échelle de fer juste au moment où le rag est pris dans le faisceau d'un projecteur.

La voiture s'arrête au pied de l'échelle et cinq hommes en descendent. Cinq hommes et un officier que je reconnais immédiatement. Joyeux, je m'exclame :

— Adar ?... Comment est-ce possible ?... Si je m'attendais... Et le dentko ?

— Le dentko est ici également. Je vais vous conduire auprès de lui, mais, d'abord, veuillez me remettre vos armes.

— Quoi ?

— Vous êtes en état d'arrestation.

Abasourdi, je le fixe avec des yeux ronds et, soudain, je le vois lever la main gauche et fixer sa paume. Dedans, il a la même boule de cristal que j'ai vue dans celle de tous les officiers terkans.

Adar ?... Le dentko !... Mon Dieu !... Ils ont tous été subjugués par le Cristal lors de leurs raids contre le continent Sud... Ils se sont sans doute approchés trop près de la ville de Terk... Maintenant, toute la planète est au pouvoir du Cristal.

Sauf moi, mais Adar a un geste d'impatience.

— Vos armes ?

Je sors d'abord mon pistolet thermique de son étui en le tenant par le canon. Je le lui tends et, dès qu'il l'a pris, je dégaine de la même façon mon fulgurant.

Seulement, en même temps, j'ai décroché de ma ceinture une grenade enveloppante et, au moment où Adar, rassuré par ma docilité, me fait signe de monter dans la voiture, je la lâche par terre.

Compensateur de gravité... Un coup de talon me précipite en l'air et j'évite de justesse le nuage qui est en train de se former. Je plonge immédiatement dans le sas du rag et, au passage, je lance le mécanisme de fermeture du sas.

Déjà, je suis devant le tableau de bord. Moteurs... Démarrage en catastrophe. Un obus thermique me rate de peu et je continue à accélérer en montée verticale.

Un nouvel obus... Trop court... J'atteins les plus hautes couches de l'atmosphère et, puisque les rags sont conçus pour faire des incursions dans l'espace, je m'arrache à l'attraction de la planète.

Brusquement, je me retrouve en apesanteur et je dois me cramponner au tableau de bord pour effectuer la manœuvre de mise en orbite.

CHAPITRE XI

Une piqûre pour Malion... Une autre pour le rihal... Pas facile en apesanteur, mais le rag ne comporte pas de compensateur de gravité et j'évite d'utiliser le mien dont la première charge d'énergie est presque complètement usée.

Malion sort de son ankylose la première et elle veut se redresser. Elle le fait avec le même geste qu'elle aurait eu sur Escar et en déployant la même force. Je dois me précipiter pour la retenir en pesant sur elle de tout mon poids, augmenté d'une brève récupération de gravité.

— Que se passe-t-il ?

— Nous sommes dans l'espace..., en orbite autour de la planète.

Un instant surprise, elle ajoute au bout d'un instant :

— J'ai bien ressenti l'accélération du rag, mais je ne pouvais pas me douter... Bien entendu, c'était la seule chose à faire.

Elle me remercie d'un sourire et le rihal sort de son ankylose à son tour. Comme il nous a entendu parler, il se montre plus prudent dans ses mouvements et réussit à s'asseoir sans aide.

Malion se passe les deux mains sur le front.

— Frédéric... Je suis délivrée... Mon esprit est entièrement libéré.

— Le mien aussi, s'exclame Thor..., et je me souviens..., c'est horrible.

— L'influence du Cristal ne déborde pas dans l'espace... Pas encore, en tout cas. C'est une chance.

Nous devons être les trois seuls rescapés d'Escar qui ne subissent pas son influence, mais il n'est pas question d'amener toute une population, même réduite en nombre, dans l'espace.

J'explique :

— Les Astoriens..., en tout cas leurs chefs, sont au pouvoir du Cristal comme les vôtres. Un officier que j'ai connu au moment de l'invasion et qui m'a aidé à délivrer le dentko m'a fait rendre mes armes et voulait m'arrêter.

Le regard de Malion se pose sur les étuis vides de mon ceinturon.

— Comment as-tu fait pour lui échapper..., sans armes ?

— J'en ai d'autres..., des armes terriennes auxquelles vous ne pensez jamais parce que le Cristal ne les connaît pas.

Tourné vers le rihal, je remarque :

— Vous saviez que les Astoriens ravageaient le continent Sud..., ça vous indignait et vous restiez sur vos positions... L'idée ne vous est jamais venue de renvoyer quelques unités sur Terk pour assurer sa défense.

— C'est juste... Je...

— Vous attendiez un ordre qui n'est pas venu... Que le Cristal était bien décidé à ne jamais vous donner car il voulait que Terk soit ravagée comme l'avait été Astor.

— C'est ce Cristal maudit que nous devons anéantir, gronde Thor d'une voix furieuse.

— Comment ? soupire Malion... Dès que nous rentrerons en atmosphère, nous serons de nouveau sous son contrôle, et si nous nous en approchons, il fera de nous ce qu'il voudra.

Tous les deux tournent vers moi un regard anxieux, et j'ai un mouvement d'épaules.

— Maintenant, le Grand Cristal de Terk est perdu car nous pouvons l'attaquer depuis l'espace... Dans une position inexpugnable... Il doit déjà le savoir. Il faudrait qu'il se projette dans l'espace aussi, et cela ne lui est pas possible.

— Mais il peut nous envoyer des rags... Autant de rags qu'il le voudra et qui auront tous pour mission de nous détruire.

— Vous oubliez que leurs équipages seront délivrés à l'instant précis où leurs appareils s'arracheront de l'atmosphère..., si leurs équipages sont terkans, ils obéiront à Thor... S'ils sont astoriens, ils m'écouteront.

— Peut-être, fait le rihal..., mais d'ici, que pouvons-nous contre *lui* ?

— Le détruire.

— Par quel miracle ?

— Une attaque en piqué. Je l'exécuterai juste au-dessus de la ville de Terk en pointant d'avance des torpilles thermiques sur la montagne de Cristal.

Malion secoue la tête.

— Au-dessus de la ville de Terk... Tu n'auras pas la moindre chance... Dès que tu pénétreras en atmosphère, tu seras asservi.

— J'ai besoin de quelques secondes..., et ma volonté est capable de tenir quelques secondes contre la puissance psychique du Cristal.

Une sonnerie stridente nous fait sursauter tous les trois.

— Le signal d'alarme, crie Malion... Nous sommes poursuivis.

Je me précipite vers le tableau de bord pour contrôler les écrans... Trois valadans se placent en orbite derrière nous. Ils sont à peine à

quelques kilomètres et, déjà, ils manœuvrent pour nous rejoindre. Immédiatement, je branche le visiophone du bord.

— Ici, Frédéric Docart, le Terrien. Dans l'espace, les ordres que vous avez reçus ne signifient plus rien. Vous savez maintenant que vous étiez au pouvoir du Cristal.

Pas de réponse... Je renouvelle l'appel, mais, soudain, Malion hurle :

— Frédéric... Six torpilles nous prennent en chasse.

Des torpilles atomiques... A têtes chercheuses... Plus rien ne peut les arrêter car nous n'aurions pas le temps de virer de bord pour les prendre sous le feu de nos canons.

Bon sang !... Les valadans ont un équipage d'androïdes. C'est pour cela que je n'ai reçu aucune réponse... Je jure et, en même temps, je relance les moteurs du rag pour piquer en atmosphère.

Impossible, autrement, d'échapper aux torpilles, mais nous sommes au-dessus du continent Sud.

Une volonté effroyable pèse sur mon cerveau..., cent mille fois plus forte que les fois précédentes, du moins j'en ai l'impression et je lutte de toutes mes forces. Dans un effort désespéré, je parviens à mettre le cap au nord et à faire donner toutes leurs puissances aux moteurs du rag.

Et c'est à ce moment-là que Thor m'attaque. Il bondit brusquement sur moi et me ceinture par-derrière tout en criant à Malion :

— Stoppez le rag, commandant..., et amorcez la descente.

Empoigné ainsi, je réagis... L'instinct est le plus fort. L'instinct et une sorte de fureur dévastatrice qui m'habite soudain. Je donne un violent coup de reins qui fait basculer le rihai par-dessus ma tête. Sous l'élan de son corps, il est bien obligé de me lâcher et il va s'écraser contre le tableau de bord au moment précis où Malion vient à son secours.

Elle aussi veut m'empoigner, mais c'est une femme et je m'en débarrasse d'une bourrade pendant que Thor revient à la charge, le visage mauvais... Je le cueille d'une droite à l'estomac et l'achève d'un coup du plat de la main à la nuque.

Au moment où il s'écroule, je me retourne et j'aperçois Malion en train d'ouvrir la réserve d'armes du bord à l'autre bout de la cabine.

Je plonge sur elle en m'aidant de mon compensateur de gravité et j'atterris sur son dos juste comme elle saisit un fulgurant. Avant qu'elle puisse le retourner sur moi, je lui ai saisi le poignet.

Dents serrées, nous luttons... âprement... Le visage de la jeune femme est convulsé de fureur. Elle déploie toute son énergie, mais je

suis le plus fort et je réussis à lui faire ouvrir la main. Le fulgurant qu'elle tenait tombe.

D'ailleurs, elle lutte soudain avec beaucoup moins de conviction... Un désarroi sans nom se lit dans son regard et je la repousse facilement. Elle recule, hébétée. Je ne l'ai pourtant pas frappée.

Vivement, je ramasse le fulgurant et je vise le rihal en train de se redresser devant le tableau de bord. Il se fige, définitivement hors de combat et, de nouveau, mon esprit est envahi.

Infiniment moins fort que tout à l'heure et par une volonté qui semble tout à coup prise de panique... Ouais !... Le rag qui fonce au maximum de la puissance de ses moteurs nous éloigne de plus en plus du continent Sud.

Nous survolons le bras de mer qui le sépare d'Astor et, peu à peu, l'emprise devient moins forte. Je secoue la tête et je n'ai aucune peine à rétablir le barrage mental que j'ai toujours pu, jusqu'ici, opposer à la puissance mentale du Cristal.

Ce qui m'a sauvé, c'est l'attaque de Thor et de Malion... Durant quelques minutes, la fureur de combattre a vidé complètement mon esprit et l'a mis hors d'atteinte.

Le Cristal a commis une faute... Comme je lui avais déjà résisté à deux reprises, il a concentré toute sa puissance pour déchaîner Malion et Thor contre moi.

Il pensait que, à deux, ils viendraient facilement à bout de moi. Je regarde Malion. Déjà, il n'y a plus la moindre agressivité en elle. Assise sur une des couchettes de relaxation, elle fixe le plancher de la cabine d'un air morne.

Je passe devant elle en traversant la cabine sans qu'elle réagisse et, une fois devant le tableau de bord, je soulève le rihal que je dépose par terre.

Nous volons à plus de huit mille mètres d'altitude dans une atmosphère extrêmement fluide et à une vitesse qui me stupéfie. Elle n'est plus contrôlable. Sur l'écran de vérification, l'aiguille a crevé le plafond des 6 000 kilomètre-heure. Je reprends le pilotage en main, conscient de la nécessité où je suis de me poser le plus vite possible car le Cristal ne va pas tarder à réagir. D'un moment à l'autre, il risque de concentrer sur nous toutes les forces de Terk et d'Astor car il sait que je veux le détruire.

Nous survolons, pour le moment, une région montagneuse qui surplombe le littoral et, soudain, je me souviens de Batar... L'officier terkan que j'ai coincé à l'entrée d'une bouche d'aération sur le toit d'une maison du village où Malion devait me rejoindre. Je lui avais promis une mort atroce, à cet homme... Si j'échouais et s'il est revenu

à lui, c'est ce qu'il doit croire... Je fournis les coordonnées géographiques d'Itar à l'ordinateur du pilote automatique et le rag rectifie sa direction.

Itar !... Je me souviens de l'arsenal que j'ai visité, j'espérais y trouver un valadan, mais il n'y en avait plus. En revanche, la réserve d'androïdes était intacte.

Ce sont des androïdes que le Cristal a lancés contre nous. Des machines qui ne réagissent qu'au conditionnement qu'on leur a donné. Aucune puissance mentale ne peut les influencer si *elle n'est pas humaine*.

Le tout est de savoir si le Cristal me laissera le temps d'agir... Tout va dépendre des relais. Normalement, comme j'ai détruit celui du camp 77, la région devrait être neutre.

Normalement !... Voilà Itar... Je me pose sur la place du village, puis je me tourne vers Malion.

— Désolé, je dis, mais je ne peux prendre aucun risque.

Au moment où elle lève sur moi un regard surpris, j'appuie sur la gâchette de mon fulgurant. Elle se fige et, sans plus me soucier d'elle, je consulte mes écrans de visibilité.

Les hommes de Batar ont, semble-t-il, abandonné le village. En tout cas, la voiture n'est plus au pied du monument et si celle-là est partie, les autres ne sont certainement pas restées non plus.

Avec un soupir, je me rends à la réserve d'armes et j'y prends un pistolet thermique que je glisse dans son étui. Je prends aussi une puissante lampe à main, puis j'actionne l'ouverture du sas dont je bloque solidement le mécanisme de fermeture.

Je ne connais pas le code, moi... L'arsenal se trouve un peu plus loin et ses portes sont restées ouvertes. Les Terkans de Batar l'ont visité, mais ils n'ont rien démoli, pour une fois. L'ascenseur fonctionne toujours et me descend jusqu'à la crypte dans laquelle sont entreposés les androïdes. Il y fait terriblement froid, mais ça ne me gêne pas, ma combinaison étant climatisée.

Je n'actionne même pas le levier qui sert à relever la température. Tout de suite, j'ouvre la première trappe qui se trouve à ma portée et j'attire la planche sur laquelle est étendu le corps de l'androïde désamorcé.

Un bouton à enfoncer et il est activé. Pendant qu'il se dresse, je lui donne mentalement ses consignes. Je me concentre au maximum, mais il m'est impossible de savoir si j'ai obtenu un résultat. Si, un petit voyant s'allume à la hauteur du ventre.

Ça veut dire que l'androïde est prêt ! A quoi ? De nouveau, je

concentre toute mon énergie pour exiger d'une voix impérieuse :

— Répète-moi tes consignes.

D'une voix nasillarde, la machine déclare : « Lorsqu'une sonnerie m'en donnera le signal, j'appuierai sur le levier rouge du tableau de bord et je garderai le levier baissé jusqu'à ce qu'il n'y ait plus une seule torpille à bord. »

Bravo !... J'ai réussi. J'essuie mon front, puis je remonte avec l'androïde. Il n'y a toujours personne sur la place et je n'ai pas l'impression que mon esprit soit assailli pour le moment.

Je porte Malion, puis le rihai dehors, et je les installe au pied du monument. La position est inconfortable, mais comme ils sont paralysés tous les deux, ils ne s'en rendent pas compte.

Seulement, ils ont conservé leur lucidité et, comme mon regard croise celui de Malion, j'ai l'impression d'y lire une sorte de reproche désespéré.

Je n'ai pas le choix, malheureusement. L'androïde se laisse commander mentalement et il me précède à bord du rag. Je l'installe dans le siège du pilote en face du tableau de bord et je descends dans les soutes pour vérifier la mise en place des torpilles.

Il y en a six de trente tonnes et douze petites. Je règle la valve d'évacuation de façon qu'elles dégringolent toutes, les unes après les autres, automatiquement, dès que l'androïde les libérera.

Parfait... Je remonte, puis je fournis les coordonnées de la ville de Terk et, plus précisément, celles de la montagne de Cristal à l'ordinateur du pilotage automatique.

Une fois au-dessus de l'objectif, le rag descendra en vrille et s'immobilisera à une centaine de mètres du but... A ce moment précis, la sonnerie retentira.

Tout est préparé. Je lance les moteurs. Le rag s'enlève et fonce directement vers le continent Sud. Plus besoin de moi à bord... Le sas est resté ouvert et je plonge dans le vide en actionnant mon compensateur de gravité.

Batar est sorti de son ankylose, mais, immobilisé par les liens magnétiques, il ne peut pas bouger. Je ne le réveille pas et je vais m'installer un peu plus haut sur le toit de façon qu'il ne puisse pas m'apercevoir si jamais il se réveillait.

Tout dépend, maintenant, de l'androïde et du rag. S'ils ne parviennent pas à destination, j'aurai définitivement perdu la partie. Le Cristal continuera à éliminer les populations de Terk et d'Astor en les obligeant à s'entre-tuer et, peu à peu, il englobera toute la planète.

A ce stade, il constituera pour l'univers tout entier, une menace

mortelle. Il sera invincible. Il rayonnera dans toutes les directions, et ce sera le commencement de la fin pour le genre humain.

Par prudence, j'ai décidé de ne me montrer ni à Malion ni à Thor. Ils sont toujours paralysés au pied du monument. Comme ils ont conservé leur lucidité, ils ont vu que j'avais fait appel à un androïde, puis que le rag est parti.

Seulement, ils s'imaginent que je suis resté à bord... Je crains qu'un relais établi par hasard ne permette au Cristal de se remettre en communion avec eux. Pour moi, le risque est moins grand car je suis beaucoup moins réceptif. Enfin, je l'espère... Si le Cristal réussit à reprendre Malion et le rihal, c'est dans le ciel qu'il me cherchera en tentant de localiser l'appareil à bord duquel je me trouve. Il croira que j'ai fait un crochet dans l'espace et, à cause de cela, il risque de ne pas détecter le rag qui emporte mon androïde.

Un bruit du côté de la bouche d'aération... Batar vient de se réveiller... D'abord, il pousse un gémissement, puis il se tait. Normalement, il devrait crier. Pourquoi ne le fait-il pas ?

Le Cristal !... Je parie que le Cristal a repris possession de son cerveau... De celui de Malion et de Thor aussi, dans ce cas.

Mon front se couvre de sueur. Ce que je craignais est arrivé. Un relais qu'on vient sans doute d'installer fonctionne à proximité d'Itar. Heureusement, il n'est pas assez puissant pour m'atteindre.

Quelle sera la réaction du Cristal lorsqu'il lira dans l'esprit de Malion et dans celui de Thor que je suis en route pour Terk... Il a une puissance prodigieuse, mais il est désarmé devant tout ce qu'il ne connaît pas. Il n'a pas d'imagination, donc il ne peut pas prévoir.

Pour le moment...

Car tout est possible avec cette monstruosité qui a l'éternité pour elle, si on lui laisse le temps de s'épanouir. Bizarre que je sois arrivé sur Escar juste au moment où cette guerre impitoyable a éclaté. Quelle coïncidence !

Non... Un souvenir me revient. Un souvenir qui remonte aux quelques secondes durant lesquelles je me suis trouvé en communion totale avec le Cristal.

C'est mon arrivée sur Escar qui a tout déclenché.

Les Terkans ont soudainement attaqué Astor parce que je m'y trouvais. Lorsque ma nacelle de survie a plongé dans l'atmosphère de la planète, elle se trouvait au-dessus du continent Sud et le Cristal a plongé dans mes pensées.

J'ai dû ressentir une sorte de malaise, mais je l'ai attribué à ma longue hibernation. Fatalement, et dans mes pensées, le Cristal a lu que j'appartenais à une race qui avait déjà affronté des intelligences

non humaines, ce qui n'était jamais arrivé aux Escariens.

Oui... Il a lu aussi que ma race savait qu'il lui fallait absolument anéantir cette intelligence non humaine sous peine de disparaître elle-même.

Si je m'étais posé sur le continent Sud, j'aurais été asservi. Sur le continent Nord, je me trouvais trop loin et le Cristal a eu peur. C'était le premier véritable danger qu'il rencontrait. Malgré sa fabuleuse puissance, il est encore instinctif.

Sans le pouvoir de raisonner, il a des réactions purement animales et, en comprenant qu'un ennemi implacable venait de débarquer sur le continent voisin, il l'a immédiatement envahi.

Je n'en reviens pas. Depuis le début, à travers les Terkans et les Astoriens, c'est le Cristal et moi qui combattrions dans une sorte de corps à corps... Tous les deux avec une férocité impitoyable.

Oh ! ma tête... Soudain, je suis envahi et je n'ai pas le temps d'opposer un barrage mental à la puissance mentale qui m'asservit. Me revoilà en communion totale avec le Cristal... Il sait tout de moi comme je sais tout de lui.

Le relais qui lui a permis de me rejoindre roule en ce moment à proximité d'Itar dans un camion de l'armée astorienne.

Déjà, le Cristal sait que j'ai envoyé pour le détruire un rag n'ayant à son bord qu'un androïde. Ce rag sera abattu. Le Cristal appelle toutes les escadrilles qui vont se liguer contre mon appareil.

Tout est perdu. Je roule sur le toit et si, à la dernière seconde, je n'actionnais pas mon compensateur de gravité dans un geste machinal, j'irais m'écraser sur la place, au pied du monument. Je me redresse. Mon cerveau est libéré.

Il y a eu comme une coupure. Pas de transition... La volonté psychique du Cristal s'est retirée de moi, sans doute pour se concentrer contre le rag. Si cette volonté vient me reprendre, c'est que j'aurai finalement perdu la partie.

Donc, je n'ai plus aucune raison de me cacher. J'allume ma lampe à main et je la braque sur la tête de Batar, toujours coincé dans sa bouche d'aération. Il est livide et me fixe d'un œil morne.

La volonté du Cristal ne le survolte plus. Je le sors de son trou et, ensemble, nous nous laissons glisser jusqu'au sol.

EPILOGUE

Il ne reste plus rien de la ville de Terk que je survole à bord d'un rag piloté par Malion. La ville a été totalement rasée en même temps que la montagne de cristal qui la dominait.

A cet instant précis, tous les autres cristaux répandus un peu partout sur la planète sont morts... Nous avons pu le vérifier en nous approchant des relais qui existent encore, mais qui n'ont plus le moindre influx.

Escar est délivrée... Définitivement sauvée, mais à quel prix... Sur Astor, le dentko n'a pu regrouper qu'une population d'environ vingt mille âmes dont douze mille hommes, presque tous des soldats.

Sur Terk, c'est le contraire. Une majorité de femmes a survécu. Une majorité de femmes et d'enfants sur une population totale réduite à quarante mille personnes.

Tout est à refaire et à recommencer. Il n'est plus question de guerre. Le dentko et le rihal ont décidé de se partager le pouvoir. Ils gouverneront alternativement chacun durant une année sur la base d'un programme de repeuplement qu'ils ont établi en commun.

Désormais, il n'y aura plus des Terkans et des Astoriens, mais uniquement des Escariens. J'en suis... Dans les deux camps, on me considère comme le Sauveur, et je me suis bien gardé de raconter que c'est mon arrivée qui a déclenché le conflit.

Il aurait éclaté tôt ou tard, du reste, et peut-être dans de plus mauvaises conditions si je n'avais pas été là... Ça me console. J'ai revu Strinna, la fille de Vahal. Elle a été sauvée, mais son père a été tué.

Strinna !... De nouveau, j'ai été frappé par sa grande beauté, mais, pour moi, seule Malion compte. Elle a décidé de venir vivre avec moi et nous avons décidé de nous occuper d'une ferme.

J'ai choisi celle de Rakan et le dentko nous a alloué trente-cinq androïdes... Désormais, il y a plus d'androïdes sur le continent Nord que d'habitants sur toute la planète.

Grâce à eux, nous espérons maintenir la civilisation.

FIN

Imprimerie Artistique de Monaco — Dépôt légal : 2^e trim. 1972

VOLUME REALISE PAR L. P. I.

1, av. Henry-Dunant

MONTE-CARLO

Principauté de Monaco

Publication mensuelle

[1] *O pour originelle.*